

**Mémoire sur les diverses conformations des chevaux destinés au service des armées, suivi de quelques notions sur les haras, couronné par l'Académie Royale des Sciences de Prague ... janvier 1808 / [Pierre Noyès].**

**Contributors**

Noyès, Pierre, approximately 1755-1818.  
Československá akademie věd.

**Publication/Creation**

Montpellier : Fontenay-Picot, 1808.

**Persistent URL**

<https://wellcomecollection.org/works/n4j4mcb6>

**License and attribution**

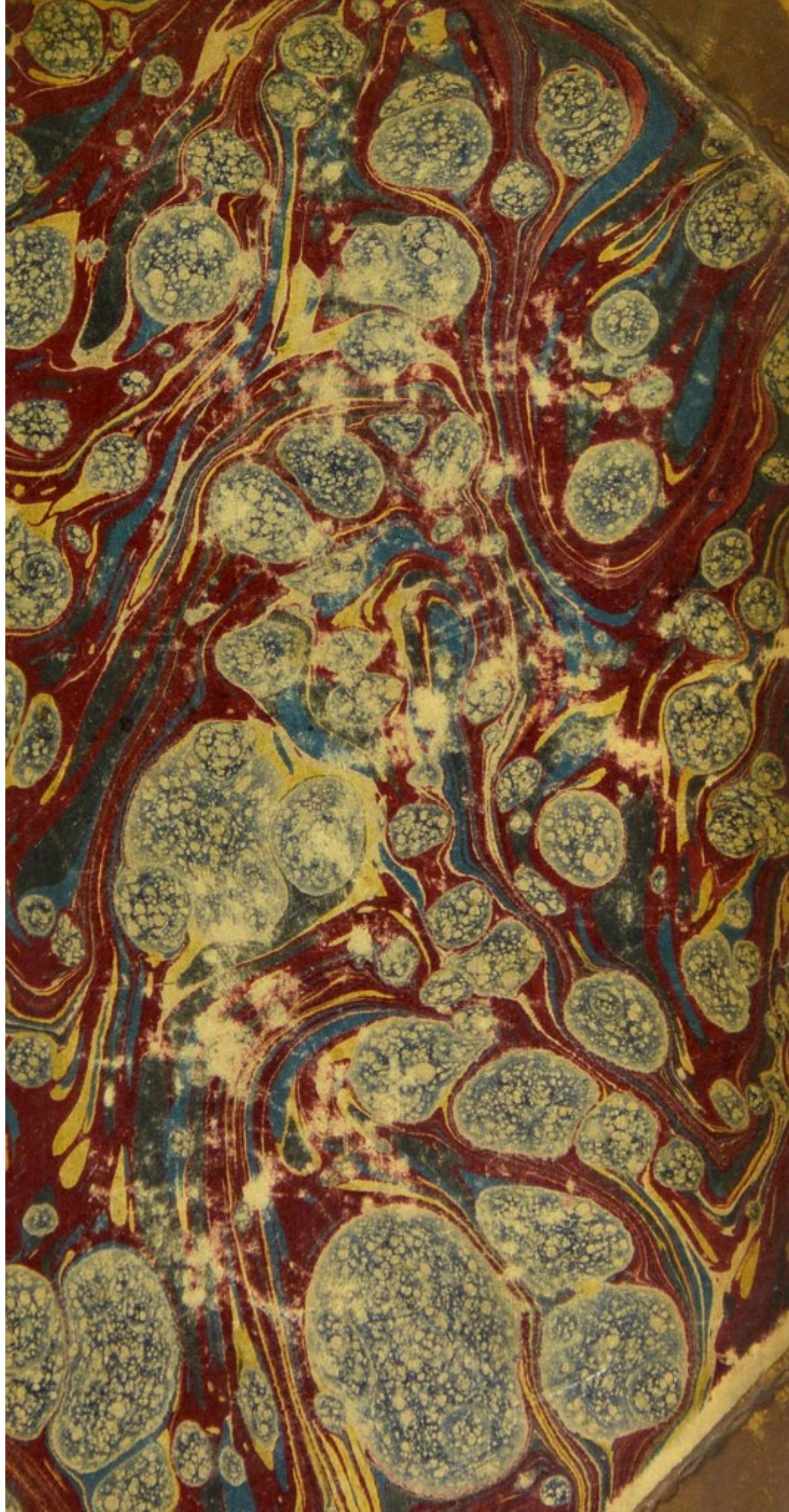
This work has been identified as being free of known restrictions under copyright law, including all related and neighbouring rights and is being made available under the Creative Commons, Public Domain Mark.

You can copy, modify, distribute and perform the work, even for commercial purposes, without asking permission.



Wellcome Collection  
183 Euston Road  
London NW1 2BE UK  
T +44 (0)20 7611 8722  
E [library@wellcomecollection.org](mailto:library@wellcomecollection.org)  
<https://wellcomecollection.org>







19/n

+

938/B

(901)

pm 500  
21-

4/3/99  
121



This Book is the property of  
THE WELLCOME PHYSIOLOGICAL  
RESEARCH LABORATORIES,  
BROCKWELL HALL,  
HERNE HILL, LONDON, S.E.

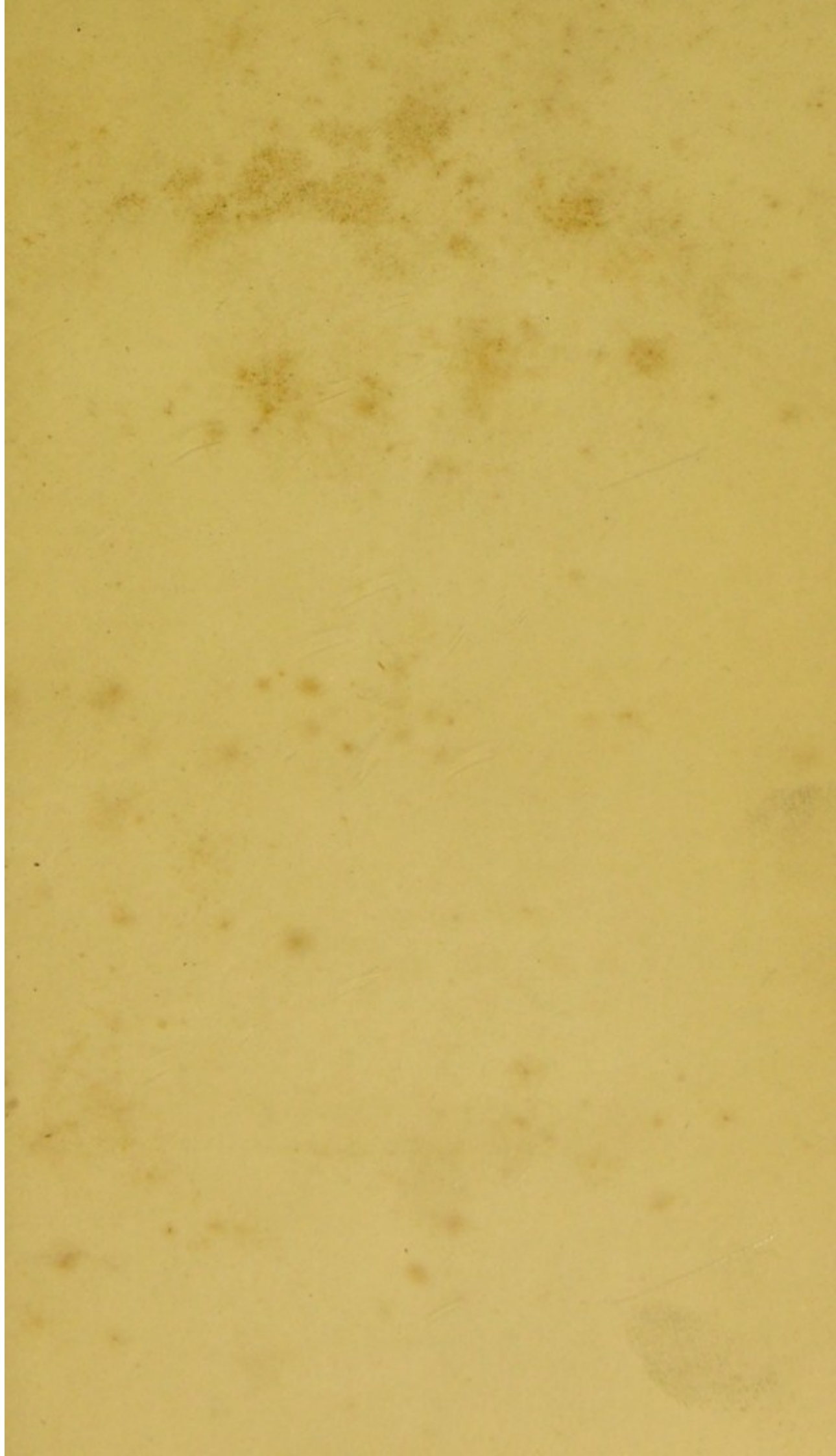
---

Anyone finding and returning it to the above  
address will be handsomely rewarded.

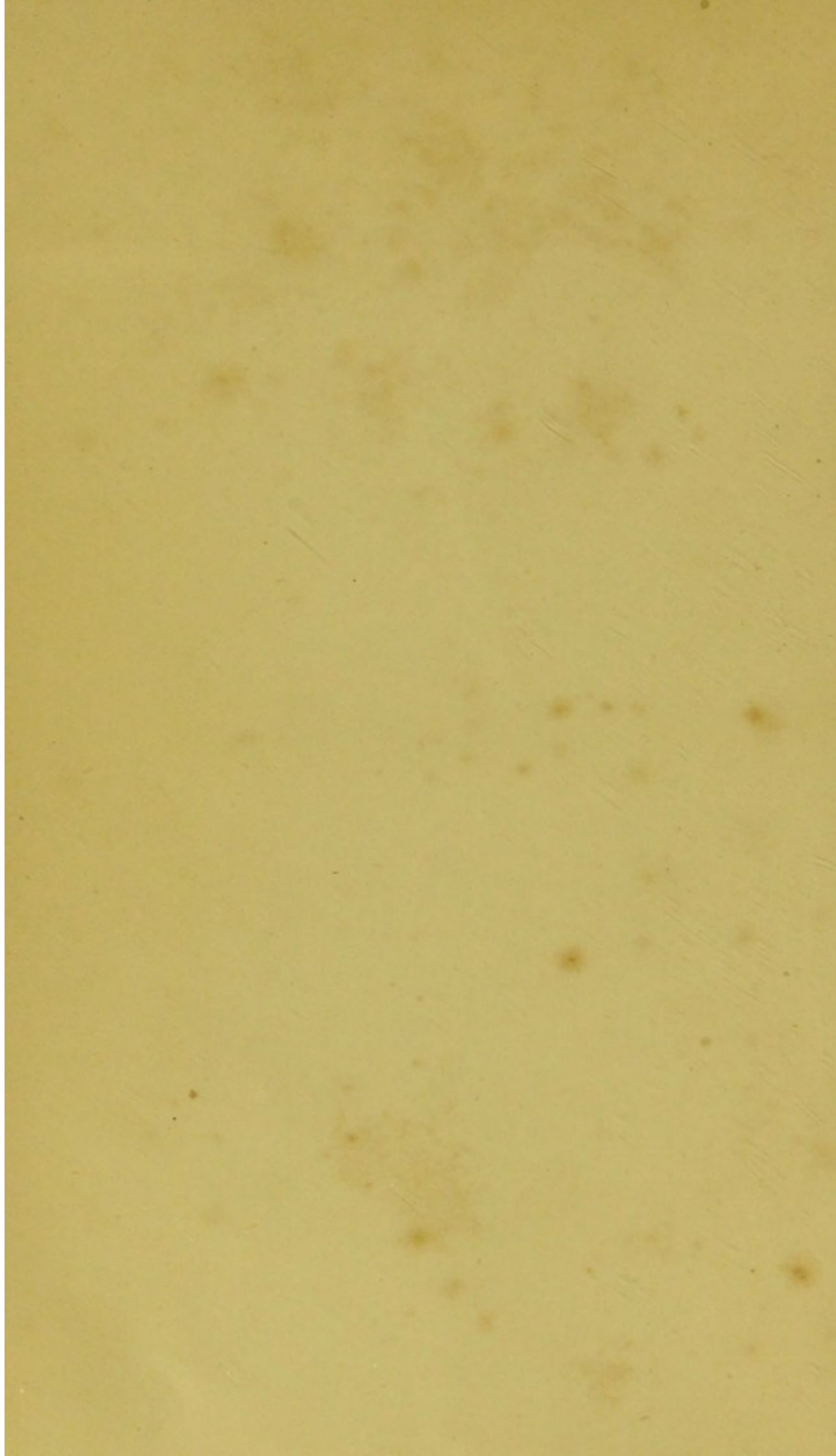


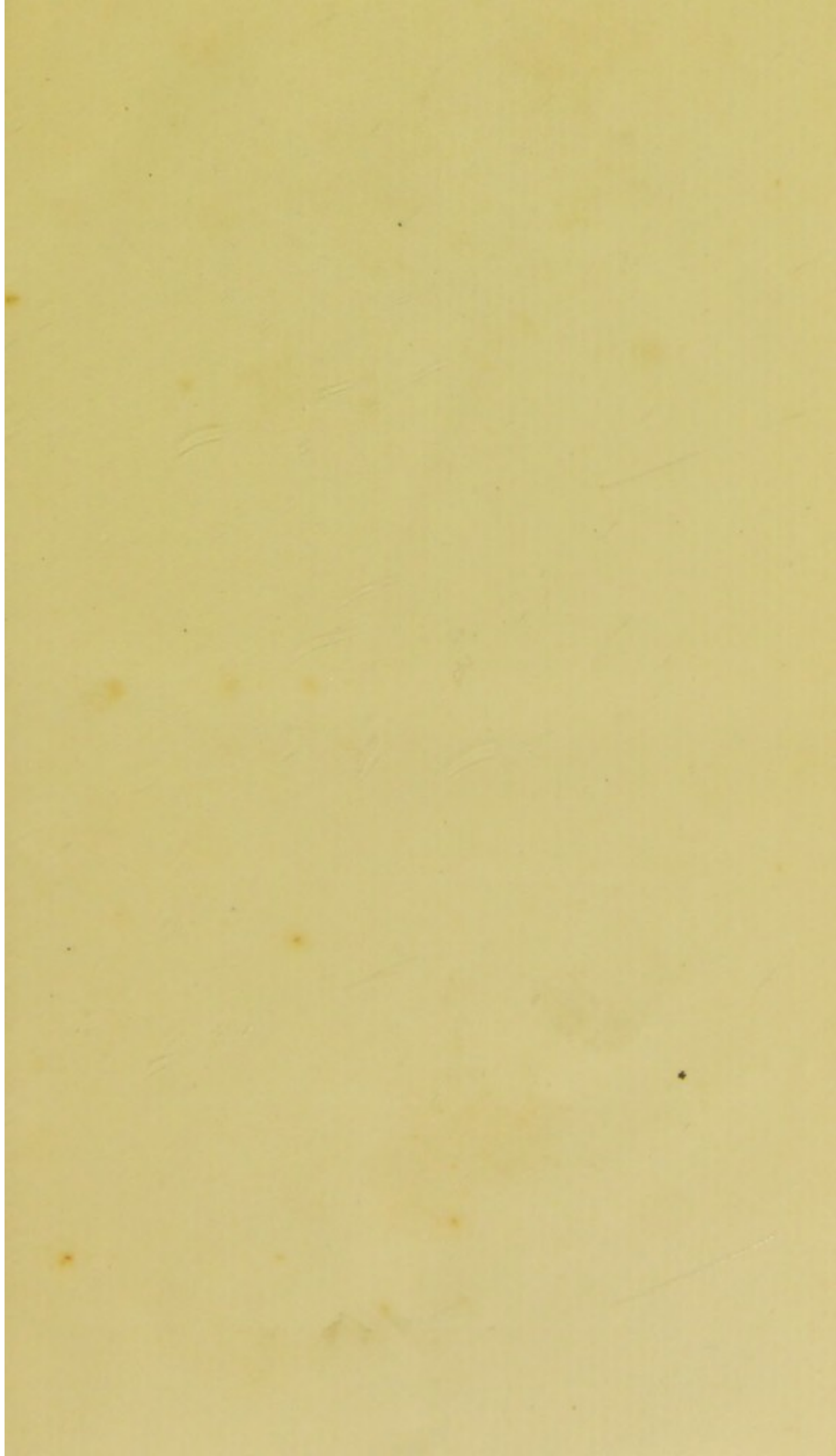
21. 2



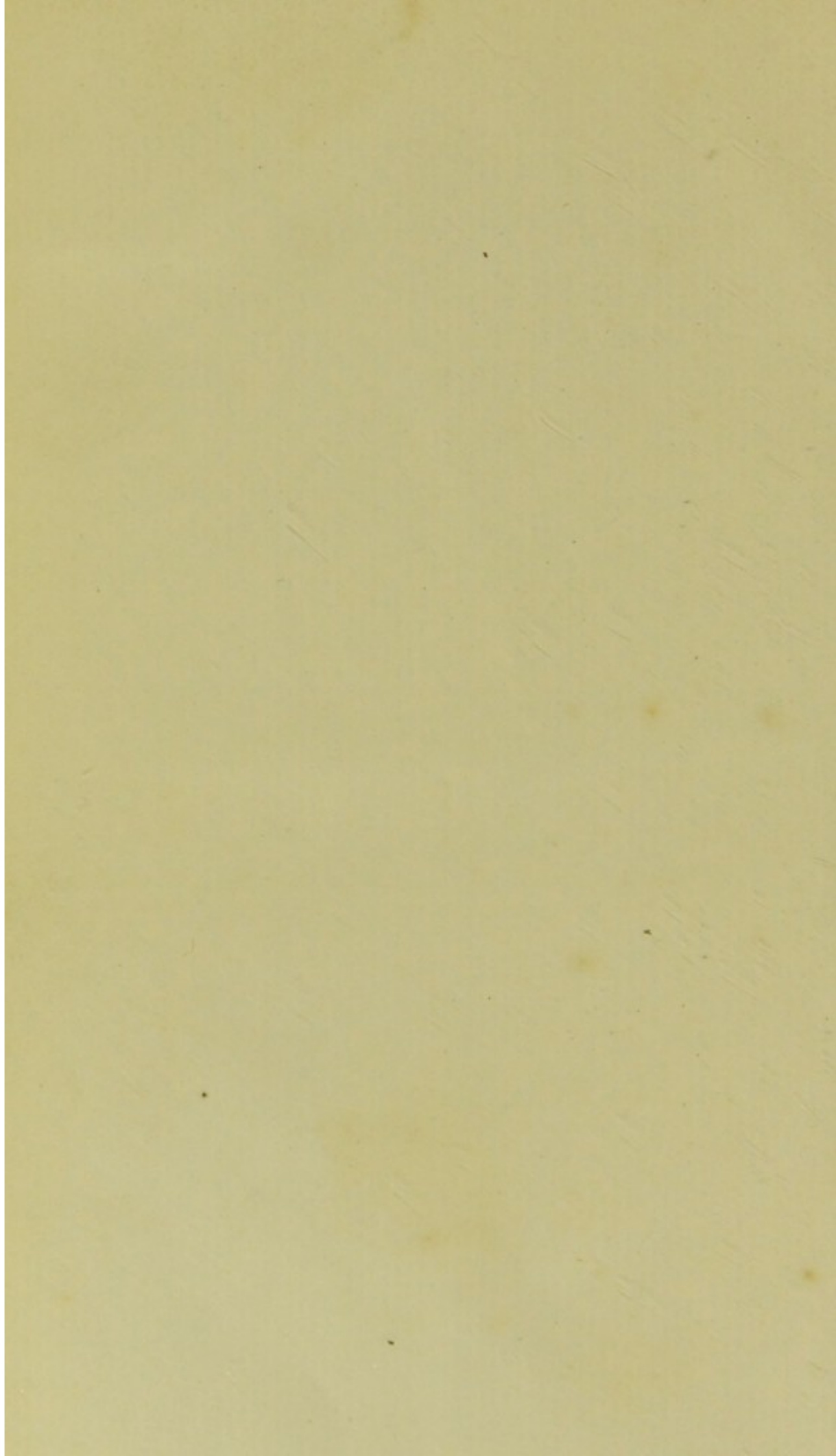








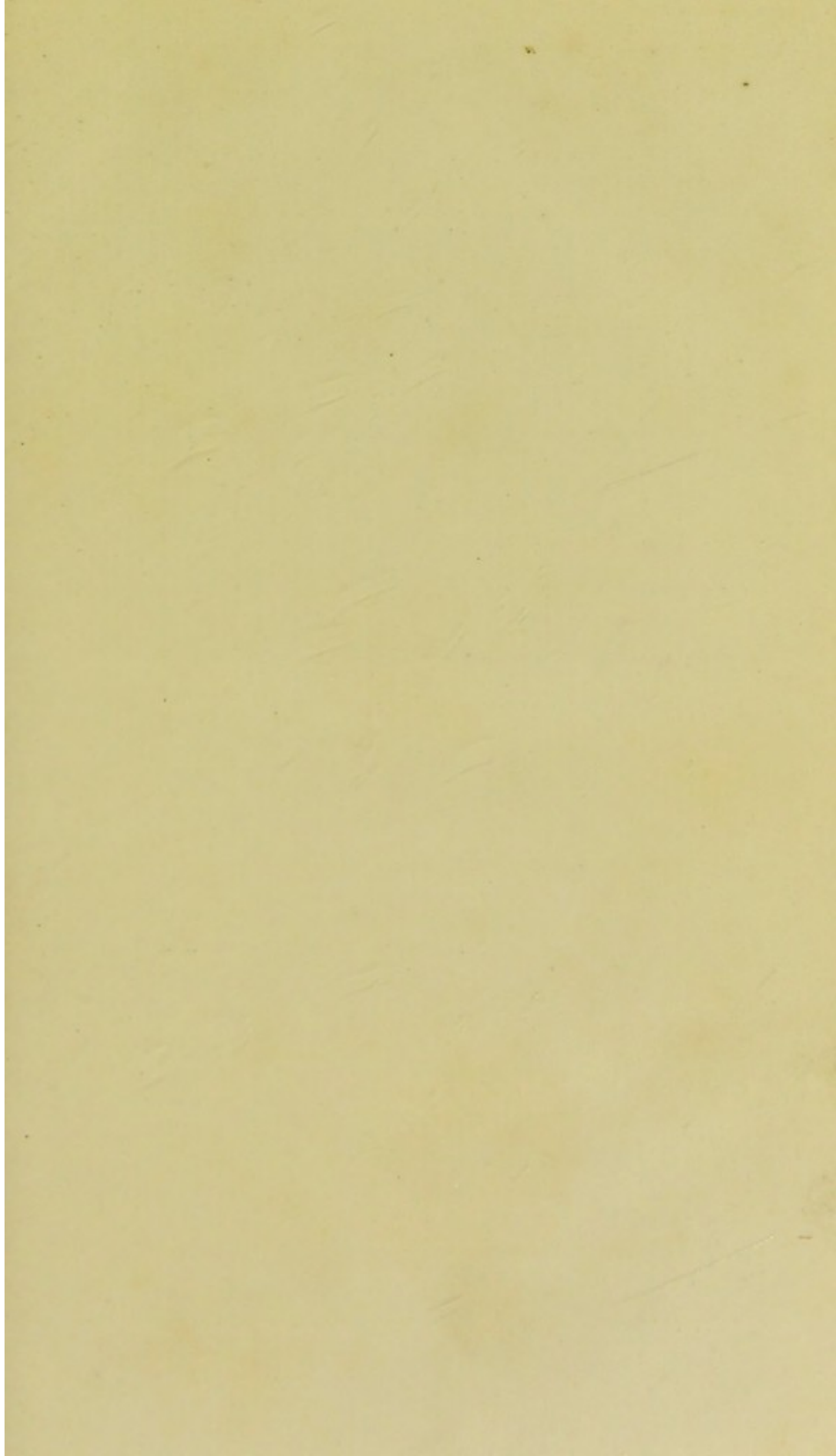




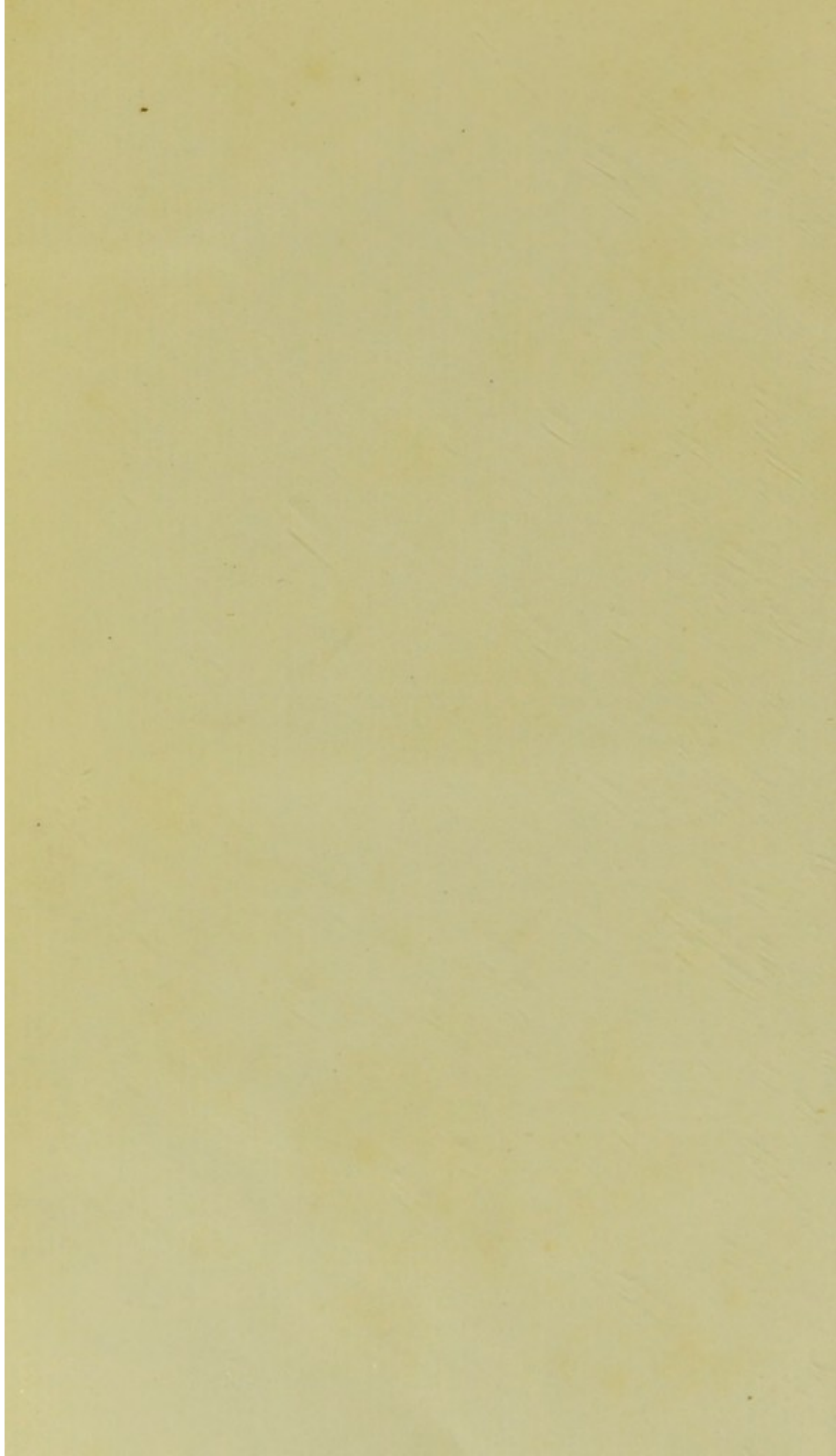












# MEMOIRE

sur

des CONFORMATIONS

DES CHEVAUX

PAR M. DE LAUNAY, CHEVALIER DES ORDRES

ROYAUX

DE LA LÉGIION D'HONNEUR ET DE LA ROSSETTE

DE LA LÉGIION D'HONNEUR, CHEVALIER DES ORDRES  
ROYAUX, ET DE LA ROSSETTE

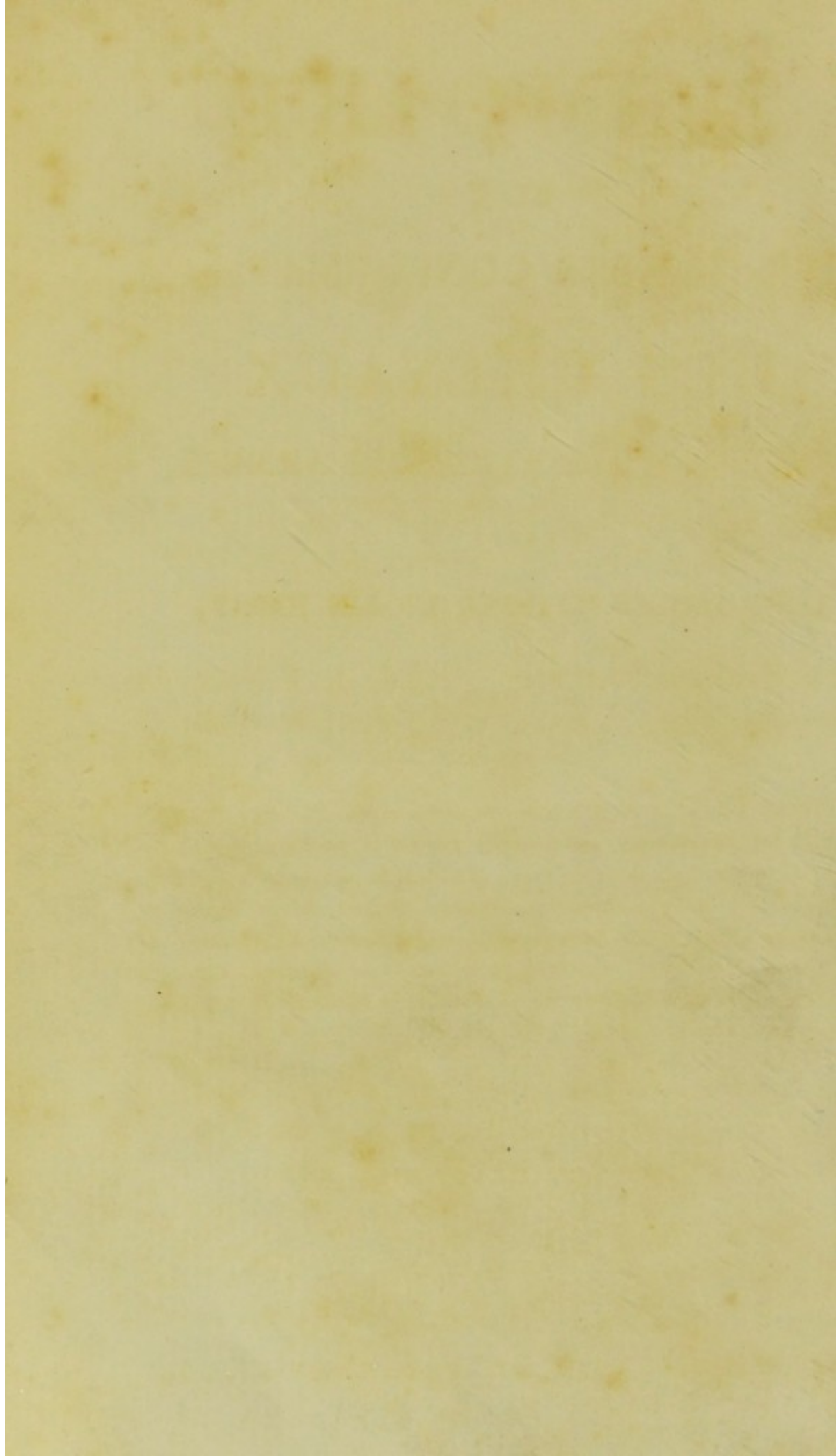
PAR M. DE LAUNAY, CHEVALIER DES ORDRES  
ROYAUX, ET DE LA ROSSETTE

PAR M. DE LAUNAY, CHEVALIER DES ORDRES  
ROYAUX, ET DE LA ROSSETTE

PAR M. DE LAUNAY, CHEVALIER DES ORDRES  
ROYAUX, ET DE LA ROSSETTE

PAR M. DE LAUNAY, CHEVALIER DES ORDRES  
ROYAUX, ET DE LA ROSSETTE





# MÉMOIRE

SUR

LES DIVERSES CONFORMATIONS

DES CHEVAUX

DESTINÉS AU SERVICE DES ARMÉES,

SUIVI

DE QUELQUES NOTIONS SUR LES HARAS,

COURONNÉ par l'Académie Royale des Sciences de  
Prague, dans sa séance du Janvier 1808;

Par PIERRE NOYÈS de Mirepoix, département de l'Ariège, Vétérin,  
(Médecin vétérinaire) anciennement breveté et pensionné par le Roi  
et par les États du pays de Foix; Ex-Médecin vétérinaire en chef de  
l'armée des Pyrénées-Orientales; Membre titulaire de la Société de  
Médecine-Pratique de Montpellier; de la Société d'Agriculture de  
l'Hérault; Membre correspondant de la Société de Médecine, Chirurgie  
et Pharmacie de Toulouse; de la Société de Médecine de Marseille,  
etc., etc., etc.



A MONTPELLIER,

DE L'IMPRIMERIE DE FONTENAY-PICOT.



# MÉMOIRE

SUR

DES DIVERSES CONFORMATIONS

## DES CHEVAUX

ESTIMÉS AU SERVICE DES ARMÉES,

SUIVI

DE QUELQUES NOTIONS SUR LES HARAS,

PUBLIÉ PAR L'ACADÉMIE ROYALE DES SCIENCES DE  
PARIS, dans sa séance du Janvier 1808;

PAR M. NOYER, de Montpellier, département de l'Hérault, 74 ans,  
Médecin vétérinaire (anciennement breveté et nommé par le Roi  
pour les États du pays de Foix); - Ex-Médecin vétérinaire en chef de  
l'École des Vétérinaires-Orientales; Médecin titulaire de la Société de  
Médecine-Vétérinaire de Montpellier; de la Société d'Agriculture de  
Montpellier; Médecin correspondant de la Société de Médecine, Chirurgie  
et Anatomie de Toulouse; de la Société de Médecine de Montpellier.



A MONTPELLIER,

DE L'IMPRIMERIE DE FONTENAY-PICOT.



•••••  
A MONSIEUR LE CHEVALIER  
DE HÖGELMÜLLER,

Ci-devant premier Lieutenant au Département des Haras militaires du Royaume de Hongrie, Membre honoraire de plusieurs Sociétés savantes.

J. J.

MONSIEUR,

*L'ACCEPTATION de la Dédicace que j'ai eu l'honneur de vous proposer de mon Mémoire, suffirait seule, sans doute, pour lui donner quelque célébrité, s'il n'avait déjà été accueilli par une société savante; et cette Dédicace que vous n'acceptez, dites-vous, Monsieur, qu'en dépit de tout ce que votre modestie y trouve à redire, ajoute encore un nouveau lustre à mon faible travail.*

*A qui mieux que vous, Monsieur,*



pouvais-je dédier cet *Ouvrage*? *Organe principal d'une Académie qui a la gloire d'avoir proposé la plus belle des questions sur l'Hippiatrique*, en choisissant un sujet bien digne de fixer l'attention du *Gouvernement*, puisqu'il traite de la conformation des Chevaux de guerre, cette partie si essentielle des forces dans les armées; versé dans la connaissance profonde de cet animal si précieux et si utile à l'homme; entouré à cet effet de la confiance d'un *Monarque*, juste appréciateur des talens et du vrai mérite, vous avez été en *Allemagne* ce qu'a été *Bourgelat* en *France* à l'égard des *Haras*.... Je dois donc me glorifier, *Monsieur*, que vous ayez eu pour agréable l'hommage que je vous ai fait; et l'illustre *Académie de Bohême* verra certainement avec plaisir et satisfaction votre Nom à la tête de l'*Ouvrage* qu'elle a déjà couronné.

Je suis avec respect,  
*Monsieur*,

Votre très-humble et très-obéissant  
serviteur,

NOYÈS.



---

## PROLÉGOMÈNES.

---

L'ACADÉMIE Royale des Sciences de Prague, désirant étendre et propager la connaissance intime des Chevaux, et notamment de ceux employés pour les divers services des armées, ouvrit à cet effet, dans sa séance du 9 Mai 1806, un concours où elle proposa un prix pour la meilleure solution de la Question conçue en ces termes :

- « Quelles sont les défectuosités apportées en  
» naissant, ou contractées plus tard, qui, d'après  
» des principes anatomiques, physiologiques et  
» mécaniques, rendent le Cheval de selle, de  
» trait et de bât, absolument impropre au service militaire? et quelles sont les défectuosités  
» qui n'excluent pas cette aptitude au service? »

Cette Académie, non moins désireuse d'avoir de bons renseignemens sur les causes de l'abâtardissement des Che-



vaux de race, sur l'état des Haras, etc. avait demandé qu'on joignît au Mémoire sur la Question précitée ,

1.<sup>o</sup> Une spécification exacte et fondée en principe des défauts de race auxquels sont sujets les Chevaux du pays habité par l'Auteur ;

2.<sup>o</sup> Un état exact et spécifié des Haras de ce même pays ;

3.<sup>o</sup> Une courte exposition de la nature des encouragemens et des obstacles qu'y a éprouvés l'éducation des Chevaux pendant le cours d'un siècle.

Ce travail sera en conséquence divisé en deux parties. La première partie, qui traitera exclusivement de la Question principale , sera divisée en plusieurs Questions ; la deuxième, qui fera mention des défauts de race des Chevaux, et où l'on trouvera aussi des renseignemens sur les Haras, et sur tout ce qui y a rapport, sera divisée en trois chefs ; enfin, quelques observations et quelques



préceptes sur la Ferrure, cette partie si essentielle de la Chirurgie vétérinaire, que j'ai cru n'être pas déplacés ici, et qu'au contraire l'Académie verrait avec plaisir, termineront l'Ouvrage.

Je crois devoir prévenir le Lecteur que l'Académie Royale des Sciences de Prague, en me faisant annoncer qu'elle avait couronné mon Mémoire, me fit demander le consentement pour le livrer à l'impression; mais je ne pus satisfaire alors à ses désirs, attendu que je n'ignorais pas qu'il contenait quelques incorrections et quelques lacunes que je n'avais pu remplir, le temps m'ayant manqué. Par surcroît de malheur, je fus atteint d'une Ophtalmie dangereuse, qui me priva de la vue pendant les deux mois dont j'aurais pu profiter pour le corriger. Actuellement j'ai employé le temps que j'ai pu dérober à mes occupations pour revoir mon Mémoire, le corriger et l'augmenter, et je ne



doute pas que l'Académie ne le voye  
maintenant avec bien plus de satis-  
faction.







MÉMOIRE  
COURONNÉ  
PAR L'ACADÉMIE ROYALE  
DES SCIENCES DE PRAGUE,  
SUR LA QUESTION SUIVANTE:

« Quelles sont les défauts apportés en naissant , ou  
» contractés plus tard , qui , d'après des principes anatomi-  
» ques , physiologiques et mécaniques , rendent le Cheval de  
» selle , de trait et de bât absolument impropre au service  
» militaire ? et quelles sont les défauts qui n'excluent pas  
» cette aptitude au service ? »

---

*Ubi audierit buccinam dicit, vah !  
procul adoratur bellum , exhortationes  
dacum et ululatus exercitus.*

JOB , Lib. . . . Cap. xxxix.

---

POUR que la solution de cette question ne laisse rien à désirer, ou du moins pour la traiter avec plus d'ordre et de méthode, je la diviserai en plusieurs sections. Je commen-



cerai, 1.<sup>o</sup> par analyser, mais succinctement, le service militaire, afin qu'ayant une connaissance exacte de ses différentes branches ou parties, on puisse mieux leur appliquer les moyens les plus convenables d'exécution, et par conséquent relatifs à chacune d'elle. 2.<sup>o</sup> Je donnerai le tableau du cheval parfait, qui, à la vérité, est extrêmement rare, qui n'existe peut-être pas, mais qui, s'il n'existe pas, doit néanmoins avoir existé; car il doit en avoir été du cheval comme de l'homme. Le premier homme a été sans contredit une créature parfaite; eh! pourrait-on raisonnablement supposer qu'il fût sorti imparfait des mains du Créateur? 3.<sup>o</sup> Je tracerai le portrait du beau cheval, c'est-à-dire, de celui qui approche le plus de la perfection par ses belles proportions, et qui, sous ce rapport, pourrait être propre à tout genre de service. Je discuterai dans cette question si, malgré que la beauté, ainsi que je le ferai sentir, constitue ordinairement la bonté, il n'est pas nécessaire, pour cette dernière condition, qu'il existe dans les organes internes une véritable relation entr'eux, comme celle qui doit exister entre les organes ou parties externes, pour constituer la beauté; et si encore il ne doit pas y avoir une véritable correspondance entre tous les organes, tant internes qu'ex-



ternes, entr'eux et réciproquement, ou du moins entre la plupart d'entr'eux. 4.<sup>o</sup> Je ferai quelques observations sur les divers tempéramens. 5.<sup>o</sup> Je donnerai la description du véritable cheval de selle, de trait et de bât. 6.<sup>o</sup> J'entrerai dans l'énumération des vices de conformation, soit naturels, soit acquis, qui excluent absolument les chevaux de tout service. 7.<sup>o</sup> Je ferai connaître les imperfections avec lesquelles ils peuvent être employés plus ou moins avantageusement; et je démontrerai avec évidence que, parmi le grand nombre des vices de conformation qui règnent chez eux, il y en a beaucoup plus de relatifs que d'absolus. Je terminerai par l'application de quelques corolaires, malgré que, dans le corps de l'ouvrage, il en figurera quelqu'un de loin en loin.











# PREMIÈRE PARTIE.



## PREMIÈRE SECTION.

### *Service militaire.*

UNE armée peut être comparée à un état policé. Comme dans celui-ci, on y emploie des chevaux de selle, de trait et de somme ; et chaque genre de service éprouve encore des modifications qui seront détaillées ci-après. C'est donc véritablement un second état, mais toujours subordonné au chef suprême de la nation de laquelle il fait partie.

Rigoureusement parlant, les chevaux ne fournissent jamais, en quel temps et en quel lieu qu'ils soient employés, qu'à deux genres de travail, qui sont porter et tirer ; et quant au premier de ces travaux, un cheval pourrait être, tantôt cheval de bât ou de



somme ( 1 ), et tantôt cheval de selle.

Il est encore une troisième espèce de travail de somme, la selle établissant la première, et le bât la seconde : c'est l'action de porter des brancards; et ces chevaux se prennent plutôt parmi ceux de selle et de bât, que parmi ceux de trait.

L'action de porter des charges ou fardeaux, est toujours une action lente, et doit être la plus lente de toutes; c'est-à-dire que les chevaux assujettis à ce travail ne vont jamais que le pas, et ne peuvent, sans s'exposer à des accidens plus ou moins graves ( 2 ), sortir de cette allure pour en prendre une plus précipitée, à moins d'un besoin urgent; et dès-lors cette augmenta-

( 1 ) Le cheval de bât ne diffère de celui de somme que par le mot; celui-ci porte son fardeau, ou à nu, ou sur une bardelle, tandis que celui-là le porte fixé sur son bât : ainsi cheval de bât ou de somme est à-peu-près la même chose.

( 2 ) Les accidens qui résultent ordinairement de l'accélération trop long-temps soutenue de la marche des chevaux de somme, sont des inflammations de poitrine et sur-tout d'entrailles, des efforts de reins, des engorgemens inflammatoires, et plus ou moins douloureux dans les articulations inférieures des membres, dans les tendons fléchisseurs des pieds; d'où résultent des claudications plus ou moins fortes, et plus ou moins difficiles à guérir, etc.



tion de vitesse dans la marche , ne peut être que de courte durée.

Les chevaux les plus employés à la guerre, étant les chevaux de selle, c'est aussi par eux que je débiterai ; et si les bornes de ce Mémoire me le permettaient, je pourrais, pour ainsi dire, les diviser en classes, en ordre, en genres et en espèces : mais ces détails étant trop longs, je me contenterai de faire connaître en peu de mots leur service actuel et journalier, ainsi que leur conformation respective.

Il est essentiel de savoir que, dans le service militaire, les chevaux de selle sont et doivent être même plus ou moins fins et plus ou moins communs, plus ou moins gros et plus ou moins dégagés, puisqu'ils doivent servir pour la grosse cavalerie, pour les dragons, pour la cavalerie légère, dite chasseurs et hussards, pour les divers officiers de marque, etc. On comprend d'après cet exposé que le cheval du cavalier doit différer du cheval de l'officier, le cheval de celui-ci du cheval du commandant, etc. etc. Les chevaux des officiers seront cependant plus beaux, et auront un peu plus de taille que ceux de troupe ; ceux des adjudans généraux seront sur-tout très-nerveux et très-vifs, mais obéissans et point ombrageux.

Outre les chevaux de selle ci-dessus men-



tionnés, on emploie encore à la guerre des chevaux de bât et des chevaux de brancard, ces derniers répondant aux mulets de litière, autrefois tant employés relativement au manque des grandes routes; on se sert aussi de chevaux de trait plus ou moins grands, plus ou moins étoffés, et d'une masse plus ou moins lourde, qu'on emploie pour la grosse artillerie, et qui peuvent être mis en parallèle avec les chevaux de roulage sur les grandes routes; l'artillerie légère est servie par des chevaux dégagés, plus fins, et qui peuvent être comparés par leur plus ou moins de légèreté et de finesse aux chevaux de carosse ou de cabriolet; on se sert encore pour le trait des chevaux qui tiennent le milieu entre les premiers et les seconds, quant à la finesse, mais qui néanmoins sont plus petits que les derniers : ce sont les plus universellement employés pour les vivres, l'ambulance, les charrois, et ils peuvent être mis en opposition avec nos chevaux de chariot de taille moyenne, si fréquemment employés pour nos besoins journaliers, chez les petits propriétaires surtout. D'après les détails dans lesquels nous venons d'entrer, nous avons trouvé plusieurs espèces de chevaux de somme. L'âge de tous ces chevaux doit être de 6 à 10 ans.

« Il est essentiel, a dit Bourlegat, que le cheval



» cheval de troupe ( c'est en parlant du  
 » cheval de cavalier et de dragon ) soit sus-  
 » ceptible d'obéissance, de souplesse et de  
 » légèreté , relativement aux manœuvres  
 » qu'il doit exécuter, et auxquelles il n'est  
 » que trop prouvé qu'il ne peut suffire dans  
 » un âge tendre. Les secours de l'art abso-  
 » lument limités aux mouvemens dont il  
 » est tenu, et bornés d'une autre part à ce  
 » que le cavalier et le dragon doivent sa-  
 » voir eux-mêmes , seront toujours utiles au  
 » bien du service, sur-tout lorsque les prin-  
 » cipes donnés seront étroitement renfermés  
 » dans le cercle des actions dont ces diffé-  
 » rens corps doivent être chargés. »

Le cheval de cavalier doit être de la taille  
 de quatre pieds neuf pouces à quatre pieds  
 onze pouces ; celui de dragon aura deux  
 pouces de moins : ils doivent être bien mem-  
 brés. Les chevaux de chasseur seront de la  
 taille de quatre pieds cinq pouces à quatre  
 pieds sept pouces ; ceux de hussard seront  
 de deux pouces de moins. Ils doivent être  
 aussi bien membrés, et plus ou moins bien  
 proportionnés , ainsi que je le démontrerai  
 plus bas. Quant aux chevaux de chasseur et  
 de hussard, on s'attachera à la vivacité et  
 au nerf, plutôt qu'à la beauté.

Le service militaire exige quelquefois en-  
 core que la cavalerie porte en croupe des



fantassins pour une expédition inattendue ; on doit alors choisir , pour les corps qui peuvent être chargés de ces fonctions , des chevaux bien étoffés , qui ne soient pas longs de corps , qui aient beaucoup de mouvemens et sur-tout beaucoup de reins ; ce que l'on reconnaîtra facilement en leur mettant un pesant fardeau sur le dos , et en les faisant ainsi reculer chargés. S'ils reculent librement et facilement , ce seront de bons chevaux ; si au contraire ils ont de la peine à reculer , qu'ils quittent la ligne droite pour en décrire une oblique , qu'ils se traversent , qu'ils se croisent , qu'ils traînent leurs jambes , notamment celles de derrière , au lieu de les lever librement l'une après l'autre pour rejeter le fardeau sur la jambe portante , ce seront de mauvais chevaux pour ce genre de service.

## DEUXIÈME SECTION.

### *Cheval parfait (1).*

Le cheval ayant été fait pour l'homme , la nature a dû le douer de toutes les qua-

---

(1) Voyez les proportions du cheval par Bourgelat dans les *Éléments de l'art vétérinaire , traité de la conformation extérieure du cheval , etc.* ; seconde partie : du choix des chevaux , etc.



lités qui doivent rendre son service précieux. En un mot, il aura été un cheval parfait ; et ce n'est que dans les dégénérations, suites ordinaires de la servitude, et dans le peu de soin et d'attention que l'on a apportés dans la multiplication de son espèce, que l'on a trouvé des individus quelquefois indignes de la nature, en même temps que les diverses espèces de chevaux, je veux dire les diverses conformations ; et ce sont précisément ces conformations vicieuses (1) en apparence, plutôt qu'en réalité, que l'homme a su tourner à son profit, en choisissant pour tel ou tel genre de travail, le cheval conformé de telle ou de telle manière, tant il est vrai qu'il n'y a rien d'absolu dans la nature, et qu'il faut savoir tirer parti de tout : heureux encore quand on sait en tirer de ses propres fautes.

Nous devons donc raisonnablement penser que le cheval, qui est après l'homme une des plus belles, pour ne pas dire la plus belle production du Créateur, est sorti de ses mains avec toutes les perfections requises, c'est-à-dire que toutes ses parties, tant internes

---

(1) On doit entendre par conformation vicieuse celle d'un cheval trop bas ou trop haut, trop mince, enfin un cheval très-malfait.



qu'externes, ont été dans une relation si intime les unes avec les autres, et avec le tout, que la bonté a dû être incontestablement inséparable de la beauté ; et malgré qu'alors , c'est-à-dire , dans les premiers temps , les chevaux n'aient été que des chevaux de somme , je veux dire employés uniquement à porter l'homme et des fardeaux , ils auraient été également aptes à tirer , d'après ce que nous venons de dire de la régularité de leurs formes , et par conséquent de la juste répartition des forces dans les agens qui doivent en être principalement pourvus ; car la beauté encore une fois , qui dérive autant de la proportion et de la relation exactes des parties (externes cependant) les unes avec les autres, et avec le tout qu'elles composent , que de l'unité et de l'harmonie qui règnent entr'elles , et lesquelles consistent dans l'exactitude et la justesse de leurs proportions ; cette beauté , dis-je , doit constituer aussi la bonté.

D'après le tableau succinct que je viens d'exposer , un beau cheval devrait être un bon cheval ; il a dû être ainsi dans les premiers siècles , et peut-être l'est-il encore en Arabie , ainsi que nous le verrons plus bas , parce que la race n'a pas ou presque pas dégénéré ; mais chez nous , je veux dire en Europe , les dégénérations ayant également



apporté dans les organes internes une altération , comme dans les organes externes , et quelquefois encore plus, nous ne pouvons reconnaître la bonté intrinsèque de cet animal, que par l'usage que nous faisons de lui, tandis que la beauté est de suite du ressort des yeux ; mais encore une fois, on trouvera toujours les meilleurs chevaux parmi les plus beaux, c'est-à-dire, parmi ceux qui approchent le plus des proportions ; car par beau cheval on ne doit pas entendre un grand cheval, mais un cheval bien fait, soit petit, soit grand (1).

Le terme de cheval parfait ne doit et ne peut pas même être pris à la rigueur, puisqu'il n'existe point d'animal parfait, et que le cheval a dû courir la chance de tous les êtres organisés, qui, par l'état de domesticité ou de contrainte, se sont écartés et s'écartent journellement de l'état de nature. Cette flétrissure de la servitude ou de la gêne, s'observe jusques dans les plantes qui embellissent notre séjour.

L'homme qui commande à tout, qui dis-

---

(1) Comme cette acception paraît trop rigoureuse, nous passerons le terme de joli cheval, quand il s'agira d'un cheval petit, mais bien fait, et l'on ne peut pas passer le terme de beau cheval à une grande masse, si elle n'est pas proportionnée.



pense tout , à qui tout est soumis , et que le Créateur laisse planer, pour ainsi dire à son gré , selon ses désirs , ses besoins ou ses caprices , a porté dans tous les germes l'empreinte de la décadence et de l'imperfection , en abusant du pouvoir que l'Être-Suprême avait mis en ses mains ; et cet homme , si fier de ses prérogatives , créateur à son tour dans bien des circonstances , après avoir deviné , pour ainsi dire , les œuvres de son Dieu , ou anticipé sur elles , esclave ensuite , et aussi à son tour , de ses vices et de ses passions dont il est sans cesse le jouet , malgré qu'il ne veuille point le croire , propage sans s'en apercevoir ou sans vouloir l'avouer ) parce que son amour-propre ou son orgueil en souffrirait ) tous les maux tant moraux que physiques.

En conséquence nous n'appellerons cheval parfait , et nous ne devons entendre par tel , que celui dans la conformation extérieure duquel nous trouverons , non-seulement les plus belles proportions qui , ainsi qu'il a été dit , et comme Bourgelat l'a dit peut-être le premier , en constituant la beauté , annoncent ordinairement , non-seulement la bonté , mais encore la souplesse , la docilité , la franchise , l'obéissance ; qualités néanmoins qui ne peuvent être dues qu'à l'intégrité des organes internes , et à leur rela-



tion entr'eux et avec les organes externes.

Mais encore une fois si, d'après l'axiome reçu, il n'y a point d'animal parfait, il n'y aura pas non plus de cheval parfait, et quand nos besoins journaliers exigeront que nous en employons, nous les prendrons comme nous les trouverons, en nous attachant néanmoins, dans leur choix, à ceux qui s'écarteront le moins possible des proportions, et en qui les défauts de conformation, soit naturels, soit acquis, seraient légers, et ne pourraient point préjudicier au service pour lequel nous les destinons.

## TROISIÈME SECTION.

### *Tableau du beau Cheval.*

Nous devons entendre par un beau cheval celui qui approche le plus des proportions qu'on lui a assignées, et dont il ne peut s'écarter plus ou moins, sans être plus ou moins défectueux, et par conséquent plus ou moins dédaigné; car, lorsque nous passons à cet animal certaines tares, c'est que nous ne pouvons point révoquer en doute qu'il n'existe réellement en lui plusieurs espèces de défauts et de perfections; mais ces vices et ces qualités que nous ferons connaître bien clairement, sont relatifs



au service auquel ces animaux semblent destinés par leur mode de conformation ; et l'on verra d'abord que ces beautés, en même temps que ces imperfections, ne sont nullement absolues, puisque tel défaut dans ce cheval sera une qualité dans tel autre, *et vice versa*, le cheval de selle étant différemment conformé que celui de bât, celui-ci différant encore du cheval, etc., etc., etc.

Un beau cheval sans doute peut être propre à la selle, au bât, au brancard, à la charrette, au carosse, etc., puisque nous avons dit que la beauté, résidant dans la convenance et le rapport des parties, ne peut guère exister sans être accompagnée de la bonté ; mais on trouverait aujourd'hui peu de chevaux qui pussent remplir ces diverses espèces de service.

Ce n'est pas néanmoins que le cheval de selle ne pût tirer comme celui qu'on nomme particulièrement cheval de trait ; que celui-ci ne fût propre à porter, etc. : mais le service que l'on retirerait du travail, ainsi dispensé de ces chevaux, ne répondrait nullement à nos vues, attendu que ces animaux ne seraient pas à leur place. J'entrerai là-dessus dans des détails qui ne laisseront rien à désirer.

Bourgelat qu'on ne saurait assez citer, et qui a dit que, « dans le genre des chevaux



» qui tirent et qui portent des fardeaux, il  
 » en est de plus ou moins fiers, et de plus  
 » ou moins grossiers, » ne fait presque pas  
 mention du cheval de bât; il dit seulement  
 qu'il doit avoir beaucoup de reins. Cepen-  
 dant il y avait alors bien plus qu'aujour-  
 d'hui où l'on a pratiqué tant de grandes  
 routes, même sur des montagnes, des pays  
 où les chevaux de bât et de somme étaient  
 les seuls employés relativement au manque  
 de ces mêmes grandes routes.... Les mulets  
 desquels je parlerai plus bas, partagent aussi  
 les travaux dans les pays montueux et trop  
 escarpés; quelquefois ils y sont employés  
 seuls, comme ailleurs les chevaux.

Pour qu'un beau cheval soit bon, il est  
 entendu qu'il doit jouir d'une bonne santé;  
 mais cette santé néanmoins ne peut être  
 jamais ou presque jamais absolue dans une  
 machine aussi compliquée que l'est la machine  
 animale. Tous les organes, ces agens mer-  
 veilleux par le concours libre desquels tout  
 est si bien réglé, soutenu, défendu, aidé,  
 l'équilibre si bien observé, tant dans les  
 actions que dans les réactions, ne présen-  
 tent pas toujours cette intégrité qui, en ca-  
 ractérisant la force et le courage, contribue  
 essentiellement à cette unité et à cette har-  
 monie, qui annoncent encore la grâce et  
 l'élégance, même dans des masses plus ou



moins lourdes. Mais, quoiqu'ils ne présentent pas toujours cette intégrité requise, il suffit qu'elle existe pour la plupart du temps, et notamment dans ceux essentiels à la vie, afin que le calme qui en est le résultat, subsiste pendant plus ou moins long-temps; et c'est ce calme que l'on doit regarder comme l'indice de la santé, ou comme la santé elle-même.

Ce n'est pas néanmoins que les vices des organes internes, je veux dire leur imperfection quant à leur trop ou trop peu de volume, à leur trop ou trop peu de force trusive, sécrétoire, excrétoire, etc., puissent rester long-temps cachés; leurs lésions s'annoncent assez tôt à l'extérieur par des phénomènes plus ou moins frappans; et c'est de ces phénomènes bien étudiés, bien calculés et bien saisis, que l'homme doit tirer ses conséquences.

De même que nous avons observé que, pour faire un beau cheval, il fallait que toutes les parties externes fussent dans un rapport parfait, non-seulement les uns avec les autres, mais aussi avec le tout qui en résulte; parce que cette correspondance établit l'unité et l'harmonie qui règnent entre elles, et qui, en constituant la beauté, annoncent ordinairement la bonté; que celle-ci néanmoins n'est reconnue que par l'usage



que l'on fait de l'animal, tandis que celle-là est du ressort des yeux : de même nous devons dire que, pour caractériser également la bonté, il faut que les organes internes soient dans une relation intime, non-seulement les uns avec les autres pour que leurs fonctions ne soient point altérées, troublées, etc. qu'au contraire elles s'exécutent librement, et avec les conditions requises, mais encore que ces mêmes organes soient en relation avec les organes externes.

Si par exemple, comme il sera démontré plus bas, une tête et une encolure trop volumineuses doivent fatiguer les jambes de devant, de même nous devons concevoir qu'un foie trop volumineux, outre qu'il sécrètera trop de bile, laquelle donnera une trop grande âcreté au sang, tiraillera encore plus ou moins fortement le diaphragme par sa trop grande pesanteur, etc. Si les reins sécrètent trop d'urine, la vessie peut être plus ou moins surchargée par le poids de ce liquide; d'où il peut résulter divers accidens. Si les yeux fournissent trop de larmes, elles ne pourront point être toutes reçues par le canal lacrymal. Si, dans une raréfaction extrême de sang, l'organe cutanée sur-tout ne se prête pas à recevoir une partie de ce sang, tant par la capacité et la souplesse de ses vaisseaux propres, que par la dispo-



sition et l'intégrité de ceux qui doivent exhiler au-dehors les particules alors superflues de ce liquide, qui auraient été en bien moins grande quantité sans cette raréfaction. Si encore, par une cause quelconque, ce même organe cutanée est crispé, serré, etc., et que le reflux du sang et des humeurs ne soit pas de suite repompé pour regagner le torrent de la circulation, il en résultera des maux plus ou moins graves, et souvent la perte de l'animal. Si l'estomac est trop volumineux en comparaison des intestins, outre qu'il incommodera les viscères voisins de lui, ou par pression latérale, ou par son propre poids, c'est qu'encore ces mêmes intestins ne pourront point recevoir, sans être plus ou moins surchargés ou irrités, les alimens que ce viscère leur enverra, attendu que les animaux qui ne calculent jamais les alimens qu'ils prennent par leur qualité, mais bien par leur quantité, mangent jusqu'à ce que leur estomac est totalement rempli; et les maux qui peuvent en résulter, sont d'autant plus graves alors, que ces alimens dont ils se seront repus, contiendront, sous un très-petit volume, beaucoup de parties nutritives. Cela arrive, par exemple, de l'emploi des fourrages artificiels, du sainfoin principalement, lorsque l'hiver et le printemps ont été extrêmement secs



et froids, au point que toutes les plantes n'ont pas atteint le tiers de leur grandeur ou de leur volume ordinaire. J'ai vu en pareil cas se manifester des inflammations de poitrine, et notamment des apoplexies (1).

Si les vaisseaux sanguins ne sont pas en rapport avec le cœur; que ce viscère pêche par trop de capacité et par trop de ton, il leur enverra trop promptement et trop précipitamment une trop grande quantité de sang à-la-fois; comme aussi l'abord ou le retour de ce fluide dans ses cavités, serait trop subit et peut-être même trop considérable, s'il pêchait lui-même par un état contraire, et les vaisseaux sanguins par trop de ton et trop de force. Dans le premier cas, il peut arriver des stases, des stagnations, des varices, des anévrismes; dans le second, des polypes dans le cœur, etc.

On verra encore plus clairement, par les faits suivans, la relation qui existe entre

(1) On donne toujours, quoique très-improprement, le nom de *vertigo* à l'apoplexie des chevaux, quoiqu'elles diffèrent essentiellement l'une de l'autre; celle-ci est plus commune dans les pays chauds, où il n'y a presque que des fourrages artificiels. On n'a vu après le cheval, que la chèvre sujette à ces deux maladies; mais le plus souvent elles ont été traumatiques, ou de pures affections comateuses.



les organes internes et les organes externes.

La compression du cerveau près du nerf optique , ou la compression particulière de ce nerf par une cause quelconque , occasionnera la cécité ; mais cette cécité ne sera que momentanée , c'est-à-dire qu'elle ne durera qu'autant que la pression existera : car la compression cessant , le nerf optique reprendra ses fonctions , et la faculté de vue sera recouvrée. La ligature des nerfs , même des gros vaisseaux artériels , tant internes qu'externes , suppriment , pour ainsi dire , ou arrêtent tout-à-coup le mouvement des membres dans lesquels ils se distribuent ; mais ces mêmes membres reprennent leur action , aussitôt que l'interception du fluide nerveux ou artériel cesse , et qu'un nouvel afflux de ces fluides vient au contraire les ranimer.

Personne n'ignore la relation intime qui existe entre les poumons et les jambes , celles de devant sur-tout ; relation bien merveilleuse , dont le praticien tire un grand parti dans les maladies qui attaquent l'organe pulmonaire.

Quelle relation merveilleuse n'existe-t-il pas encore entre l'organe cutanée et la plupart des organes internes !

Ce court exposé suffit sans doute pour démontrer la correspondance des parties les



unes avec les autres , tant intérieurement qu'extérieurement et réciproquement , de même que la nécessité de cette correspondance.

## QUATRIÈME SECTION.

### *Des Tempéramens.*

On observe parmi les chevaux des tempéramens forts , faibles , robustes , délicats ; des tempéramens sanguins , bilieux , nerveux , etc. , etc. ; ce qu'on ne voit pas dans les autres espèces d'animaux.

Les chevaux d'un tempérament doux , ont en général un poil plus ou moins fin , des yeux , pour ainsi dire , étincelans , mais où sont peintes cependant la douceur , la franchise , la docilité , et par-dessus tout encore , une annonce de sociabilité et même de reconnaissance qu'ils manifestent déjà par anticipation , pour peu qu'on les caresse. Leur peau est plus ou moins fine , les vaisseaux sanguins un peu apparens , sans être trop durs : ils sont ordinairement d'un embonpoint séduisant ; ils ne sont guère ombrageux ; ils ne cherchent jamais à se mordre , à sentir , à ruer , ni à se dérober leur nourriture , sur-tout l'avoine. Ces sortes de chevaux , qui sont presque toujours dans



le genre des chevaux de selle , et de la taille de quatre pieds huit pouces à quatre pieds dix pouces , bien faits d'ailleurs et bien proportionnés , de l'âge de 6 à 8 ans , sous poil bai ou noir , seraient de vrais chevaux d'officiers de marque.

D'autres sont plus fins encore , mais la plupart sont colères ; il faudrait presque toujours aller au-devant d'eux ; ils n'oublient jamais un mauvais traitement (1) ; ils sont vindicatifs. « On ne doit jamais , a dit » Bourgelat , user de rigueur envers eux ; » il est toujours dangereux de les irriter. » Cet homme , justement célèbre , rapporte

(1) Deux mulets de litière d'un ancien évêque de Lombès , ci-devant Gascogne , dévorèrent et dépecèrent par morceaux le muletier , après avoir brisé à coups de pieds son cabinet de planches où il était couché , parce que ce muletier les avait excédés de fatigue , et en outre maltraités à grands coups de fouet , attendu qu'ils s'opiniâtraient à s'arrêter dans un endroit où ils avaient coutume de faire halte en venant de porter leur maître. Ces mulets ne passèrent outre que parce qu'ils furent bien fustigés : aussi le pauvre conducteur payait-il bien cher le mauvais traitement qu'il leur fit essuyer.

On a vu encore dans les journaux que le cheval d'un médecin dévora et mutila , à coups de pieds et à coups de dents , le domestique de la maison ; mais on n'a pas assez détaillé l'événement.

« qu'il



« qu'il a vu un cheval maltraité et éstra-  
 » passé dans les piliers d'un manège, refuser  
 » tout aliment solide pendant quelques  
 » jours; mis ensuite à une charrette, s'obs-  
 » tiner à demeurer comme immobile, et  
 » y mourir accablé de coups.

» Il a vu encore un cheval d'Espagne  
 » des plus nerveux, devenu si fort ennemi  
 » de l'homme, par suite des contrariétés qu'il  
 » avait éprouvées de la part de quelques  
 » enfans, que qui que ce fût ne pouvait  
 » l'aborder. On avait construit autour de  
 » lui une loge dans laquelle il était ren-  
 » fermé. Il faisait mille efforts pour l'abattre  
 » à coups de pieds dès qu'il apercevait une  
 » personne. On jetait des chiens, des mou-  
 » tons dans cette loge, auxquels il ne  
 » faisait aucun mal; on y faisait entrer,  
 » en reculant, des jumens qu'il y servait  
 » avec ardeur et avec fruit; on descendait,  
 » par un trou pratiqué au plancher, tous  
 » les alimens nécessaires à sa subsistance:  
 » il parvint à détruire les planches épaisses  
 » et fermement attachées, qui formaient  
 » l'enceinte de l'espèce de prison à laquelle  
 » il avait été condamné; il parut tout-à-  
 » coup dans une cour, dont deux ou trois  
 » personnes sur lesquelles il allait fondre et  
 » se jeter, se sauvèrent heureusement; et  
 » on se vit obligé, dans l'impossibilité où



» les gens les plus hardis étaient de l'arrêter  
 » et de le prendre , de le tuer à coups de  
 » fusil. »

Les yeux de ces sortes de chevaux sont la plupart du temps plutôt hagards que vifs et étincelans ; ils annoncent une espèce d'indocilité ; leur poulx est dur , petit , embarrassé plutôt que développé ; leurs déjections sont , pendant plus ou moins de temps , dures , noirâtres , comme aussi quelquefois trop détrempées. Ces sortes de chevaux sont robustes , nerveux , et je présumerais volontiers que , quoique naturellement disposés à être vicieux , parce que leurs fibres plus ou moins tenues , sont douées de plus ou de moins de rigidité et d'irritabilité ; ils ne le sont quelquefois autant , que parce qu'ils ont été trop brutalisés , qu'on a employé la contrainte et la gêne dans le temps où il fallait user de ménagement et de douceur. Si donc on les étudiait avec attention , qu'on n'exigeât d'eux que ce qu'ils peuvent faire , qu'on les conduisît peu-à-peu et par degrés au but où l'on se propose de les faire arriver , qu'on les prévînt , qu'on les caressât , tant de la main que de la parole , en leur faisant comprendre cependant qu'on ne les craint point , car ils le connaissent fort bien , on en tirerait d'excellens chevaux de guerre pour des



officiers supérieurs, s'ils avaient sur-tout la taille, l'âge et la robe des précédens.

Pour venir à l'appui de ce que je viens de dire, écoutons encore Bourgelat :

« L'éloignement de la sujétion et de la  
 » contrainte ne naît pas toujours d'un mau-  
 » vais fond. Une timidité naturelle, qu'il  
 » serait dangereux de confondre avec ce  
 » qu'on doit réellement appeler mauvaise  
 » volonté, y a souvent beaucoup de part,  
 » ainsi que le défaut de raisonnement dans  
 » des hommes qui, ayant demandé indis-  
 » crétement à l'animal ce qu'il ne peut ni  
 » ne sait, sont parvenus à le rebuter, à le  
 » révolter et à en pervertir le caractère. Il  
 » est aisé de se persuader que la timidité  
 » doit s'évanouir à mesure que la modé-  
 » ration et la douceur capteront la con-  
 » fiance, et que l'animal trop craintif ac-  
 » querra insensiblement l'habitude des  
 » actions et des objets. Il est certain aussi  
 » que celui qui ne sait pas, doit être ins-  
 » truit par des personnes qui sachent elles-  
 » mêmes se faire entendre de lui ; et à  
 » l'égard du cheval, dont l'obstination a son  
 » principe dans une véritable impuissance,  
 » occasionée par la mauvaise conformation  
 » de quelques-unes de ses parties, ou par  
 » des vices dans la construction totale, il  
 » s'agit de rechercher les effets des unes ou



» des autres de ces imperfections , relati-  
 » vement à telle ou telle action , pour n'exi-  
 » ger ensuite que celles qui n'ont pour  
 » lui rien d'impossible. Le vrai défaut de  
 » courage , ou la mauvaise volonté réelle  
 » réside donc dans l'intérieur de l'animal ,  
 » et se montre au-dehors par tous les signes  
 » qui annoncent la malignité , la poltron-  
 » nerie , l'ardeur superflue , etc. , etc. L'œil  
 » couvert en est un indice ; mais la preuve  
 » la moins suspecte est celle d'une opiniâ-  
 » treté constante à se retenir et à borner  
 » ses mouvemens sous lui , quelque effort  
 » que l'on puisse faire pour le solliciter à un  
 » développement , par le moyen duquel il  
 » embrasserait franchement le terrain , etc. »

D'autres sont faibles , mous , craintifs ;  
 leur peau , dans l'endroit où les vaisseaux  
 sont apparens , est plus ou moins flasque ,  
 fade ; leurs allures sont mal cadencées , peu  
 ou point trides ; on leur remarque une  
 espèce de nonchalance , d'insensibilité ; leurs  
 oreilles sont plus ou moins basses , les mus-  
 cles de ces parties sont rarement en action ;  
 leur queue n'est jamais portée en trompe ;  
 si , par un stimulus quelconque , elle est  
 levée , elle retombe de suite par son propre  
 poids , et semble collée aux fesses : nulle  
 action par conséquent dans les muscles mo-  
 teurs de cette partie , et moins encore dans



les releveurs. Ils marchent en traînant les pieds, et pour ainsi dire machinalement, au point qu'ils semblent être toujours sur le penchant de leur chute : ils ne se souviennent presque de rien. De tels chevaux sont à rejeter.

Il en est d'autres qui paraissent concentrés, pensifs, s'il est permis de parler ainsi : on dirait qu'ils dorment toujours ; cependant certains d'entre eux semblent sortir de cette espèce de léthargie pour manifester quelque méchanceté, comme de ruer, de mordre, etc.

D'autres sont modérés, phlegmatiques jusqu'à un certain point : on voit dans la plupart de tous ces divers tempéramens, les fluides être tantôt en raison directe, tantôt en raison inverse des solides ; et de cette diversité de constitutions dérivent sans doute ces nuances si frappantes dans ces animaux, quant à leur plus ou moins de finesse ou de grossièreté, à leur instinct, à leur sensibilité ou insensibilité, à leurs divers caprices, etc., etc., etc.

Les chevaux d'un tempérament sanguin, ont toute l'habitude du corps plus ou moins spongieuse et lâche : le système des solides ne présente point de rigidité ; au contraire, il se prête trop facilement à l'impression des liquides, notamment du système vasculaire ; et comme en général ils sont grands



mangeurs , si on contente leur appétit , ils deviennent plus ou moins lourds , selon qu'ils sont plus ou moins disposés à la plétore ; aussi ne sont-ils guère capables d'un service prompt et d'un peu de durée , etc.

## CINQUIÈME SECTION.

### CONFORMATIONS DIVERSES,

#### *Cheval de Selle.*

Le cheval que l'on destine pour la selle , doit être moins court et moins ramassé que le cheval de bât , mais plus court et plus ramassé , quoique développé , que le cheval de trait ; celui-ci devant être plus ou moins long et plus ou moins développé , relativement à cette partie du service à laquelle on le destine. Le cheval de selle doit être le plus développé de tous , avec le plus de reins.

Le cheval de selle sera de l'âge de 6 à 8 ans , même un peu plus. S'il était trop jeune , c'est-à-dire , de 3 à 4 ou 5 ans , il est impossible qu'il pût exécuter les différentes manœuvres auxquelles le cheval de guerre est assujetti. Il sera de la taille de quatre pieds sept pouces à quatre pieds dix à onze pouces , ou cinq pieds tout au plus ; du



reste, c'est selon le cavalier ; il sera bien proportionné. Entr'autres qualités , on recherchera une tête qui ne soit point trop chargée, sur-tout de ganache et de mâchoires ; car alors cette partie est mal attachée, c'est-à-dire qu'elle ne garde pas une direction plus ou moins verticale : au contraire, elle se porte en avant ; et ces sortes de chevaux ont ordinairement la bouche dure. Les têtes bien attachées, au contraire , tombent presque perpendiculairement , et l'angle qui résulte de l'encolure et de la mâchoire , est un angle plutôt aigu qu'obtus : ces têtes semblent encore n'être purement que suspendues , tandis que les autres paraissent être clouées et chevillées, en quelque façon , à l'encolure.

Quand je dis que le cheval de selle sera bien proportionné , j'entends que toutes ses parties seront dans un juste rapport les unes avec les autres. Il ne sera pas sur-tout bas du devant ; car alors ses extrémités antérieures , qui sont le point d'appui du levier que le cheval représente , seraient plus ou moins fatiguées, non-seulement par la puissance qui, dans ce cas, se trouve accidentellement plus grande, mais aussi par le rejet sur elles (les extrémités) d'une partie du poids de la résistance, qui est l'arrière-main (1), et qui,

---

(1) De même que l'on a divisé l'homme en tête ,



pour ne pas se laisser surmonter par la puissance, en fait à son tour l'office. Ce vice de conformation sera plus grave encore s'il est compliqué du trop grand volume de la tête et de l'encolure, puisqu'il nécessitera des efforts multipliés et très-souvent répétés de la part de la résistance, pour s'opposer aux efforts de cette même puissance; et ces jambes auront alors à supporter, de plus que dans un cheval chez qui ce défaut n'existerait point, l'excès du poids pris dans l'arrière-main. Ces mêmes jambes donc, qui se trouvent comme entre deux puissances *alternatives ou opposées*, représentent, si l'on veut, des mâts de vaisseau, perpétuellement pressés par les haubans aussi opposés; ce qui ne doit pas manquer d'en hâter plus ou moins promptement la destruction et la ruine. L'encolure ne sera non plus ni trop mince, ni trop longue, ni trop courte, ni trop épaisse; elle sera rouée, c'est-à-dire qu'elle fera l'arc; elle sera plus ou moins tranchante et peu fournie de crins: il s'en aura beau du devant, bien ouvert, mais non chargé d'épaules; car alors il serait plus ou moins

---

en tronc et en extrémités, de même on a divisé le cheval en avant-main, en corps proprement dit, et en arrière-main.



lourd, et plus ou moins pesant à la main. La bouche sera bonne, mais plutôt un peu dure que trop sensible; ce dernier défaut étant pire que le premier pour le cheval de guerre, les bouches extrêmement fines ne convenant que dans les chevaux de maître, de manége ou de véritables écuyers. Autrement les barres sont de suite abîmées. Les jambes seront larges (1) et minces, le tendon détaché, les genoux plats en devant; on les appelle alors genoux effacés (2); les jarrets larges, creux, exempts de capelets et de vessigons; les pieds bons et proportionnés; car il y a des chevaux qui les ont trop volumineux, et d'autres trop petits, ce qui établit des vices plus grands qu'on ne l'imagine. Il sera nerveux, souple, léger, obéissant, point ombrageux; un véritable aplomb régnera dans ses jambes; il reculera librement; il ira également de côté, etc. Voici ce que dit Bourgelat, en parlant des chevaux de guerre:

« Le choix du cheval de guerre n'a que  
» trop souvent coûté la vie à celui qui l'a

(1) La largeur des jambes des chevaux se prend de l'avant à l'arrière.

(2) Le genou du cheval répond au carpe de l'homme, et le jarret au tarse.



» fait ou pour qui il a été fait imprudem-  
 » ment et sans lumières. La taille des che-  
 » vaux consacrés à cet usage, ne doit être  
 » ni trop élevée, ni trop petite ; il est rare  
 » de trouver de l'agilité et de la légèreté  
 » dans une grande machine ; et d'autre part,  
 » outre le désavantage qu'il y a de com-  
 » battre sur un petit cheval, il est cons-  
 » tant qu'il ne résistera jamais à la fatigue  
 » comme un cheval d'une certaine hauteur.  
 » Le poil en doit être obscur, principa-  
 » lement s'il est destiné à monter un offi-  
 » cier de marque. Il faut qu'il soit bien  
 » proportionné, bien traversé, beau du de-  
 » vant, bien ouvert et non chargé d'épaules,  
 » puisqu'alors il serait pesant, paresseux et  
 » lent dans ses actions. La tête et l'encolure  
 » en doivent être bien conformées, la bou-  
 » che belle, et l'appui à pleine main, afin  
 » qu'il obéisse assez promptement, sans  
 » cependant être effarouché de quelques  
 » mouvemens irréguliers de cette partie, qui  
 » ne seraient pas extraordinaires, même de  
 » la part d'un homme de cheval, dans le  
 » moment du combat. La jambe en sera  
 » bonne, les pieds excellens et non déro-  
 » bés ; car un semblable défaut serait une raison  
 » d'exclusion. Il sera uni ; il aura de la  
 » souplesse, de la sensibilité, de l'adresse  
 » et du courage, et une liberté entière à



» toutes mains , soit au pas , soit au trot ,  
 » soit au galop ; actions qu'il doit exé-  
 » cuter avec facilité et promptitude. Il sera  
 » docile aussi au partir de la main , et sus-  
 » ceptible d'un retour facile à un galop  
 » écouté , ainsi qu'au trot et au pas : il  
 » connaîtra les jambes ; il fuira librement  
 » les talons ; et lorsqu'il sera arrêté , il ne  
 » témoignera aucune inquiétude , et sera  
 » comme immobile à la même place. Il  
 » importe encore qu'il ne redoute aucun  
 » des objets qui peuvent frapper son ouïe  
 » ou sa vue ; qu'il ne craigne ni le feu ,  
 » ni l'eau ; qu'il ne soit point vicieux en-  
 » vers les autres chevaux ; qu'il n'ait point  
 » d'ardeur ; qu'il soit d'un bon et facile en-  
 » trelien , etc. , etc. »

Il paraît que ce tableau est celui d'un  
 cheval d'officier , j'entends de lieutenant ,  
 de capitaine , de commandant , etc. ; malgré  
 que dans ceux de troupe , c'est-à-dire , de  
 cavalier et de dragon , il leur demande  
 encore bien des qualités.

### *Cheval de Bât.*

Nous avons dit que le cheval de bât  
 est en général un cheval commun ou gros-  
 sier , pris néanmoins dans le genre des  
 chevaux de selle ; on voit pourtant et assez



souvent des chevaux servant au bât, qui sont plus fins que certains qui servent à la selle, et qui ne le cèdent en rien pour la force aux chevaux communs ou grossiers.

Je crois devoir faire observer en passant que la finesse des jambes des chevaux, qui est une marque caractéristique de la finesse de l'individu, est due plutôt à l'état même de la peau, dont le tissu est extrêmement serré aux extrémités sur-tout, qu'au moindre volume des muscles et des tendons de ces parties; ceux-ci, à la vérité, sont également moins gros, parce qu'ils ne sont point aussi garnis de vaisseaux, ou que leurs vaisseaux ont un diamètre bien plus petit, et néanmoins suffisant pour la libre circulation des liquides; mais la peau sur-tout est mince, dure, quoique souple, ne se prêtant pas facilement à l'impulsion des liqueurs, dans des mouvemens violens ou après de longues fatigues, et assez élastique pour revenir sur elle-même, lorsqu'elle a été distendue ou trop dilatée: cette peau fait alors l'office d'une gaine très-forte, qui tient en respect toutes les parties qu'elle renferme, en ne leur permettant aucune déviation. Ce sont sans contredit les jambes les plus solides. La peau du reste du corps, participant des qualités que nous avons trouvées dans les jambes, y fait les mêmes



fonctions. Le poil y est également très-fin , le tissu cellulaire très-serré, les mailles plus solides , plus élastiques ; ce qui fait que les muscles de la respiration sur-tout , sont tenus en respect , de même que ceux du dos , des lombes , etc. , etc. Les jambes grosses , au contraire , ont les muscles et les tendons plus volumineux , parce qu'ils sont trop abreuvés de sang et de diverses humeurs ; la peau sur-tout est plus ou moins épaisse , parce qu'elle est plus ou moins infiltrée , peu ou point élastique ; aussi fait-elle sur les muscles et les tendons , et sur ces derniers principalement , l'office d'une gaine lâche , qui se prête au moindre effort exercé sur elle. Aussi ces sortes de jambes sont-elles toujours plus ou moins garnies de longs poils comme du crin , à leur partie postérieure , depuis le pli du genou et le jarret en bas ; et les chevaux plus ou moins sujets à cette maladie , qu'on appelle eaux aux jambes. La grosseur prodigieuse de ces parties , dans cet état maladif est due , pour la plus grande partie , à l'épaisseur de la peau , qui a quelquefois près de deux pouces d'épaisseur , et qu'on prendrait pour un lard qui a commencé de rancir , ainsi qu'on s'en est assuré par la dissection. Les tégumens communs participent un peu de cette mollesse ou laxité , et en général ces



chevaux ne sont pas d'un bon service. Les chevaux fins ne sont jamais sujets à cette maladie.

Le véritable cheval de bât sera court de corps, par la raison que plus un bras de levier est court, plus il a de force pour résister au poids dont il est chargé. Il sera de la taille de quatre pieds cinq pouces à quatre pieds huit pouces, tout au plus; s'il était plus haut, on le chargerait difficilement, attendu que le harnais, déjà haut par lui-même, ajouterait encore à sa hauteur, surtout s'il était neuf. Il sera bien membré, bien traversé, bien gigoté, mais plutôt nerveux que trop étoffé; on s'attachera principalement à la bonté et solidité de ses jambes et de ses pieds. Des pieds mauvais sont un grand défaut dans les chevaux de bât, attendu qu'étant presque toujours employés dans des pays montueux, escarpés, hérissés de troncs d'arbres, de racines, de roches, etc., ils sont plus sujets à se déferer, et leur ongle s'abîmerait de suite; ce qui les mettrait sur la litière plus ou moins de temps. Il pliera bien, et ses jarrets seront surtout bien coudés: avec cette conformation (des jarrets), il percute facilement dans les montées par l'avantage qu'auront les pieds de derrière d'être plus près du centre de gravité, et le transport de la masse en



avant, qui s'exécute alors avec aisance , sera en raison de la plus ou moins grande détente de ces mêmes colonnes postérieures. Les descentes ne lui coûteront pas beaucoup non plus, attendu la facilité qu'il aura de s'accroupir ou de s'asseoir en quelque façon, quand il descendra, et de rejeter de cette manière, sur son arrière-main, une partie du fardeau qui se serait porté indubitablement en avant, et qui n'aurait pas manqué de fatiguer les épaules et les articulations inférieures des jambes de devant. On ne s'attachera pas aux qualités de sa bouche ; le mors de bride qui, dans le cheval de selle, est un levier engagé, comme l'a dit Bourgelat, entre deux points opposés de résistance , qui sont les barres et la barbe, porte ici plutôt sur la commissure des lèvres que sur les barres , attendu qu'il n'y a point de gourmette , et que les mors de ces sortes de chevaux sont toujours horisontaux : souvent ils sont en bois. La colonne dorsale n'ira jamais en contre-bas ; quand elle ferait un peu l'arc, ce ne serait que mieux. Il sera, autant que faire se pourra , dans un parfait aplomb ; il ne sera pas bas du devant, ni sous lui (1) ; il sera bien ouvert, sans être

---

(1) Un cheval est dit sous lui, quand les pieds de



trop chargé d'épaules; il aura beaucoup de reins; ses côtes seront plutôt un peu rapprochées du haut que trop écartées, afin que le bât puisse être mieux assujéti : les chameaux et les dromadaires ne sont si propres à porter des fardeaux, que par l'arcure plus ou moins prononcée de leur dos, et par le rapprochement de leurs côtes à leur union ou articulation avec l'épine dorsale, d'où résulte un angle plus ou moins aigu (2).

Les chevaux, dont les côtes sont en quelque façon en anse à panier, dont l'épine dorsale est de niveau, ou presque de niveau avec elles, reçoivent très-difficilement l'application du bât : ce harnais glisse alors de part et d'autre, malgré la précaution que l'on prend de serrer extraordinairement les sangles, lesquelles ne peuvent pas manquer, dans cette circonstance, de gêner plus ou moins la respiration, en comprimant la poi-

---

devant quittent la perpendiculaire pour se porter en arrière, c'est-à-dire, sous la poitrine; ils sont alors trop près du centre de gravité, et l'animal est presque toujours sur le penchant de sa chute.

(2) On voit que tous les arcs qui restent encore de l'ancienne architecture, notamment des Romains, contiennent bien moins de degrés que les arcs d'aujourd'hui; aussi voyons-nous de temps en temps s'écrouler ces espèces de voûtes qu'on a voulu appeler hardies, et qui ont été bien dignes de ce nom.

trine



trine qui, malgré la sage prévoyance de la nature d'avoir établi son grand axe du sternum à l'épine dorsale par deux points extrêmement solides, comme le sont ces parties, ne reste pas que de se ressentir plus ou moins de cette compression forcée. Dans les chevaux chez qui les côtes sont si élevées ou renflées, et chez qui par conséquent l'axe latéral-horizontale, ou petit axe, se trouve presque aussi grand que l'axe vertical, ou grand axe, les poumons doivent être plus ou moins gênés, et la respiration plus ou moins pénible par l'inverse, en quelque façon, des axes de la poitrine. Les sangles trop serrées occasionnent encore, sous le sternum, des callosités qui dégénèrent bientôt en ulcères plus ou moins graves, et qui mettent ces animaux hors d'état de servir pendant plus ou moins de temps, par l'impossibilité où l'on est de pouvoir leur assujettir le bât, à cause de ces blessures. Ces ulcères sont, sur-tout en été, le foyer d'une vermine plutôt désagréable cependant que dangereuse.

Malgré que ces sortes de chevaux ne soient destinés à n'aller qu'au pas, sur-tout lorsqu'ils sont chargés, ils doivent néanmoins trotter librement et près de terre; afin que, s'il arrivait quelque cas urgent où l'on fût obligé de les faire trotter, leurs jambes ne seraient pas autant fatiguées par une



trop grande élévation de la masse. Ces cas sont rares à la vérité ; on ne pourrait les répéter trop souvent sans exposer ces animaux à des affections plus ou moins graves, soit externes, soit internes, quelque belle et bonne conformation qu'ils eussent d'ailleurs ; et cette allure précipitée ne dure alors que quelques minutes, de temps en temps : on les fait trotter plus longtemps et plus souvent, quand ils ne sont pas chargés ; et on ne fait pas mieux pour cela, à moins, encore une fois, d'être extrêmement pressé. De tels chevaux, quand ils sont bien choisis, semblent nager en trottant ; leur masse s'élève peu de terre, et leur fardeau paraît ne faire, en quelque sorte, qu'un seul et même corps avec le leur.

Ces chevaux ne doivent pas être délicats en ce qui concerne le manger et le boire : ils doivent sur-tout supporter la soif plus facilement que la faim ; car les voituriers, dans les longues marches principalement, parent facilement à celle-ci, par la précaution qu'ils ont de porter avec eux un peu de foin, dont ils mettent de temps en temps quelques poignées dans leurs gueulards ou sachets.

Il est un deuxième genre de travail de somme proprement dit ; c'est l'action de



de porter des brancards ; c'est-à-dire , ces espèces de litières ou voitures sans roues , sur lesquelles on transporte les militaires , ou malades , ou blessés , qui ne pourraient pas supporter d'être transportés sur une charrette ou voiture , sans courir le danger d'aggraver leur maladie. Ces brancards sont encore principalement consacrés aux pays montueux , escarpés , etc. On ne s'en sert guère en plaine que pour les cas précités.

Les chevaux destinés à ce genre de travail , sont pris parmi les chevaux de bât , et comme eux ils doivent avoir les jarrets bien coudés : ils n'en diffèrent ordinairement , quand ils sont bien choisis , que parce qu'ils sont un peu plus longs de corps , et par l'allongement des vertèbres lombaires ; allongement qui donne principalement à celui de derrière plus d'empire sur le fardeau , lors d'une montée , par l'avantage qu'il a de voûter le dos en contre-haut : il soulage encore dans une descente , par une espèce de bercement ou de vacillation , favorisé par l'extension et le jeu desdites vertèbres , celui de devant , qui doit s'accroupir et non se bercer , et qui , sans cela , recevrait trop de poids sur son avant-main.

On ne trouve point aussi facilement parmi ces chevaux les divers degrés de finesse que



l'on observe parmi les chevaux de trait , et moins encore ceux que l'on remarque dans le nombre des chevaux de selle.

### *Cheval de Trait.*

Le cheval de trait doit être différemment conformé que le cheval de bât : il faut qu'il soit plus long de corps ; et quoiqu'il y ait plusieurs espèces de chevaux de trait , on ne trouve pas chez eux ces modifications et ces nuances si tranchantes , relativement au degré de finesse , comme dans les chevaux de selle.

Le terme de cheval de trait semble consacrer aux chevaux de charrette , de guimbarde ; car on appelle chevaux de chaise , ou de cabriolet et de carrosse , d'autres chevaux de trait , à la vérité , mais qui sont beaucoup plus fins en même temps , et plus légers. Les premiers sont des chevaux lourds , plus ou moins grands , mais ne devant jamais outrepasser cinq pieds deux pouces , parce qu'il serait difficile de trouver alors une grosseur qui répondît à la hauteur.

Les premiers ne vont jamais qu'au pas ; les autres au contraire observent rarement cette allure , mais trottent presque toujours , et galoppent même de temps en temps. Un attelage de chevaux de carrosse diffère encore d'un attelage de chevaux de cabriolet , en



ce que parmi ceux-ci, comme l'a fort bien observé Bourgelat, le bricolier fournit à un galop raccourci, tandis que le cheval du brancard trotte allongé, librement et diligemment.

Le cheval de charrette sera donc de la taille de quatre pieds huit pouces à cinq pieds deux pouces, tout au plus : il sera long de corps; ce qui lui donnera beaucoup d'empire sur le fardeau qu'il devra traîner, par l'avantage qu'il aura d'embrasser plus de terrain à chaque pas : cette longueur de corps, sur-tout si elle est favorisée par l'extension des vertèbres lombaires, infiniment plus mobiles que les vertèbres dorsales, facilite à ces sortes de chevaux le moyen de voûter l'épine en contre-haut, lors d'une grande résistance de la part du fardeau; car alors le rapprochement des quatre pieds du centre de gravité, notamment de ceux de devant, commence par tenir en respect ce même fardeau, qui cède néanmoins dans l'instant à l'allongement du corps, opéré principalement par la détente des jambes de derrière, lesquelles chassent alors la masse en avant : mais cette détente qui accélère ou favorise le transport de la masse en avant, les mettrait bientôt sur le penchant de leur chute, si ce même fardeau ne fournissait lui-même un moyen de parer à cette même chute



par une nouvelle résistance qu'il oppose , et que ces animaux trouvent sur le collier ; alors le développement de leurs jambes de devant , que nous avons dit être plus ou moins près du centre de gravité , relativement à l'arête du corps , finit de les en garantir ( de cette même chute ) , en embrassant plus ou moins précipitamment un nouveau morceau de terrain , et ainsi successivement.

Le cheval de charrette sera épais , très-ouvert de devant , ce qui supposera un grand poitrail ; les muscles pectoraux seront bien proportionnés ; il aura les épaules bien charnues , l'encolure forte , mais non pas pendante : ce qui , dans les chevaux entiers sur - tout , fait qu'elle présente des plis plus ou moins forts , qu'elle se gerce , que ces animaux sont sujets à une maladie psorique en cet endroit , qu'on appelle ( cloux vieux ) , et qui est quelquefois bien difficile à détruire. Enfin , il présentera une masse plus ou moins énorme , pour pouvoir ébranler , quand il se jettera sur le colier , le fardeau qu'il a à traîner. De tels chevaux cependant doivent , avec cette conformation colossale , être proportionnés autant qu'il est possible : car , quoiqu'ils soient différemment conformés que les chevaux fins , il sont susceptibles de proportions ; et



comme l'a dit Bourgelat, « l'animal peut  
 » être épais et court; il peut avoir une taille  
 » déliée et médiocre, une taille haute et  
 » avantageuse, et être exactement propor-  
 » tionné : il peut y avoir mêmes propor-  
 » tions, et cependant variété dans les  
 » figures. » Ses jambes garderont l'aplomb  
 autant que possible, sur-tout celles de  
 devant; car, lorsque les genoux sont en de-  
 dans, les chevaux sont dits panards, et les  
 genoux, genoux de bœuf : ce qui fait que  
 ces animaux ne sont jamais aussi solides.  
 Ce défaut, en outre, existe rarement sans  
 que le coude ne soit trop rapproché du  
 sternum, et par une suite presque insépa-  
 rable, sans que le thorax ne soit plus ou  
 moins étroit. Des genoux en-dehors consti-  
 tuent ce qu'on appelle des chevaux cagneux;  
 mais ce défaut est extrêmement rare, en  
 même temps que plus préjudiciable, comme  
 celui des jambes trop en avant, ce qui est  
 l'opposite d'un cheval qui est sous lui. On  
 voit par là combien la nature, non moins  
 prévoyante dans la structure du corps des  
 brutes que dans celle de l'homme, veille  
 également à leur conservation, en s'oppo-  
 sant constamment à tout ce qui peut dé-  
 grader son œuvre, puisque en tout et par-  
 tout on voit les défauts capitaux infiniment  
 plus rares que ceux qui ne sont que légers.



On fera encore attention aux pieds , qui , dans ces sortes de chevaux étant plus ou moins plats , seront rejetés , s'ils étaient combles (1), sur-tout encore si l'on n'est pas à portée d'avoir de bons maréchaux.

Je crois devoir donner une description particulière du cheval de limon ou de brancard , qui doit être considéré en quelque façon comme l'ame d'une charrette. J'aurais également bien des choses à dire du cheval de devant , qui est le vrai auxiliaire du limonier , sur tout dans les attelages de quatre ou cinq bêtes ; mais ces sortes d'équipages n'étant point employés aux armées, je me bornerai au premier.

Le cheval de limon ou de brancard doit approcher davantage des véritables proportions ; il sera plus haut que les autres , parce qu'il sera aussi haut que long (2) ; il aura par conséquent le garrot très-élevé , le poitrail grand et charnu ; il sera très-ouvert ,

(1) On appelle pieds plats , ceux dont la sole est au niveau des parois du sabot ; et pieds combles , ceux dont la sole dépasse plus ou moins ces mêmes parois ; c'est-à-dire , dont la sole est plus ou moins bombée.

(2) La hauteur du cheval se prend du garrot à terre ; et la longueur , de la pointe du bras à la pointe de la fesse inclusivement.



ce qui annoncera l'amplitude du thorax, bien capable de défendre et garantir les poumons de l'effet des secousses plus ou moins vives, et plus ou moins continuellement portées sur les côtes par le bran-card de la charrette, dans des mouvemens désordonnés de cette partie, par suite des cahotages, soit de la part des ornières, des pierres, de l'inégalité des chemins, de divers heurts du moyeu contre des murs ou autres corps résistans, etc. Sa colonne dorsale ne sera point pliée en contre-bas ; il aura surtout beaucoup de reins ; ses jarrets seront bien évidés, bien coudés ; ce qui, dans les descentes, soulagera ses extrémités antérieures : l'aplomb (1) de ses jambes sera sur-tout

---

(1) Les jambes de devant peuvent pécher par six défauts d'aplomb ; savoir, 1.<sup>o</sup> si le cheval est arqué, alors le genou est, comme nous l'avons dit, en avant, et la jambe décrit une courbe plus ou moins prononcée ; 2.<sup>o</sup> si ce genou est trop en arrière ; 3.<sup>o</sup> si l'animal est panard ; 4.<sup>o</sup> si l'animal est cagneux ; 5.<sup>o</sup> si l'animal est sous lui ; 6.<sup>o</sup> s'il a les pieds trop en avant. Les jambes de derrière sont réputées n'être pas d'aplomb quand les chevaux sont jarretés, ou qu'ils ont les jarrets en-dehors, ou droits sur leurs jarrets. Ce défaut-ci est plus important qu'on ne pense, attendu que la commotion des quadrupèdes est plutôt une percussion qu'une progression, et que, dans ce dernier défaut, au lieu de chasser



de rigueur. Ce cheval , en un mot , sera en quelque sorte un cheval parfait.

Voilà donc les véritables chevaux de trait qui conviennent pour la grosse artillerie. Quant à l'artillerie volante ou légère, on emploiera les chevaux que nous avons désignés être propres au carrosse , à la chaise et au cabriolet , et qui sont des chevaux plus ou moins allongés , plus fins , d'une moins grande et grosse stature.

Une autre coupe de chevaux un peu plus petits que les derniers , est très-employée dans les armées pour les charrois des vivres , pour toutes sortes de transports militaires : ceux de l'artillerie volante seront sur-tout les plus nerveux , lestes , légers , et auront un degré de finesse de plus que les autres. D'après ce court exposé , on ne peut pas révoquer en doute qu'il n'y ait dans le service militaire , ainsi qu'il a été déjà démontré , plusieurs genres de chevaux de selle , 1.<sup>o</sup> pour la grosse cavalerie ; 2.<sup>o</sup> pour les dragons , pour les chasseurs , pour les husards , pour les officiers , et sur-tout pour les officiers supérieurs. Nous avons trouvé aussi divers genres de chevaux de trait , et deux seulement de chevaux de somme.

---

le devant , le derrière est au contraire entraîné par lui ; ce qui doit fatiguer extraordinairement les épaules.



## A P L O M B.

On a dû s'apercevoir , par ce qui a été dit plus haut , que le défaut d'aplomb est plus préjudiciable dans les jambes de devant que dans celles de derrière , malgré que celles-ci soient chargées de la percussion de la masse.

Le défaut d'aplomb sera d'autant plus préjudiciable que les membres seront plus déviés. L'on voit s'établir ici des angles contre nature , que l'on peut désigner sous les noms de grands angles , petits angles , angles externes , angles internes , etc.

Les colonnes qui soutiennent l'édifice , sont composées , comme l'on sait , de plusieurs pièces osseuses , posées uniquement les unes sur les autres , et dont les extrémités présentent des enfoncemens et des protubérances , qui se répondent et qui se reçoivent réciproquement pour établir ces espèces d'articulations que l'on a désignées sous le nom d'articulations par charnière ; chaque membre n'en ayant qu'une par genou ( l'épaule pour le train de devant , le fémur pour le train de derrière ) , qui est supérieure à toutes les autres , et d'où dépend particulièrement la translation de la machine. Si ces pièces osseuses , qui sont maintenues en place par diverses attaches , s'écartent de



leur direction naturelle dans un sens quelconque, il résultera de cette déviation, qui est alors une imperfection, que ces mêmes pièces, ne reposant pas sur toute la base qui leur a été départie, s'useront et se refouleront dans l'endroit du contact, d'abord par le propre poids de l'animal, et plus encore si on le charge. Cependant ces mêmes pièces ne souffriront pas autant que les ligamens et les muscles situés à l'opposite du frottement, puisqu'ils seront dans une action continuelle et forcée, pour s'opposer au resserrement des grands angles et à l'ouverture des petits.

Supposons, par exemple, un cheval pandard; vice qui reconnaît quelquefois pour cause l'étroitesse du thorax, et par une suite nécessaire, le serrement du coude contre le sternum, mais principalement la déviation du genou en-dedans. La partie inférieure du cubitus sur-tout ne portera, en quelque façon, que sur la moitié plus ou moins de cette surface du côté externe, et ne comprimera de même que la moitié à-peu-près de la surface supérieure du plan que présente la première rangée des os du genou: d'où doit résulter nécessairement deux angles; savoir, un angle qu'on pourra appeler petit angle, angle interne, angle extrêmement aigu; et l'autre



le grand angle , angle externe , angle extrêmement obtus , qui est formé par la jambe elle-même. Dans cet état de choses , les ligamens internes seront tiraillés , les muscles , aussi internes , entreront plus souvent et plus fortement en contraction pour s'opposer à l'écartement des os , sur-tout encore si , comme il arrive assez souvent , les attaches de ces muscles et leurs terminaisons ne sont point fixées sur des points assez saillans pour augmenter l'angle d'inclinaison.

Ce qui a été dit des chevaux , doit être applicable aux mulets : ils sont employés pour les mêmes usages , excepté pour la cavalerie. Les mulets ( s'entend mules et mulets ) sont plus sobres ; ils ont plus d'haleine ; ils craignent bien moins la chaleur : c'est peut-être la raison pour laquelle on les emploie de préférence dans les pays chauds ; mais aussi sont-ils moins francs que le cheval pour donner un coup de collier , ou pour porter un fardeau extraordinaire , mais de courte durée. Le cheval affronte le danger ; il travaille jusqu'à s'excéder de fatigue. Le mulet est plus vicieux , sur-tout les mulets entiers ; ils sont plus poltrons , infiniment têtus : ce qui a nui plus d'une fois au service militaire.



## SIXIÈME SECTION.

*Vices de Conformation.*

Je présumerais volontiers que les vices de conformation que les chevaux apportent en naissant , sont plus préjudiciables , quoique cependant moins nombreux , que ceux qu'ils contractent par la servitude. Je vais , autant qu'il sera en mon pouvoir , les énumérer tous.

Les vices de conformation que les chevaux apportent en naissant , sont :

1.<sup>o</sup> Une tête plus ou moins volumineuse , sur-tout chargée de ganache , de mâchoires , des yeux trop petits , et des nazeaux trop peu ouverts ;

2.<sup>o</sup> Une encolure plus ou moins mince renversée et longue , ou plus ou moins courte et épaisse ;

3.<sup>o</sup> Le trop peu de saillie des apophyses épineuses des premières vertèbres dorsales , qui constituent cette partie qu'on appelle le *garrot* , dont la beauté réside dans l'élévation et le tranchant ;

4.<sup>o</sup> L'épine dorsale plus ou moins voûtée en contre-bas ;

5.<sup>o</sup> L'arqûre de jambes de devant (1),

---

(1) Un cheval arqué est dit aussi frassicourt.



la déviation des genoux , soit en-dedans , soit en-dehors ;

6.<sup>o</sup> L'évasement du bassin par-devant , c'est-à-dire , un trop grand écartement entr'eux des os des îles ;

7.<sup>o</sup> La petitesse des jarrets , leur plénitude et leur construction plus ou moins droite ;

8.<sup>o</sup> La brièveté des jambes de devant ;

9.<sup>o</sup> La petitesse ou étroitesse du thorax ;

10.<sup>o</sup> La petitesse du ventre ;

11.<sup>o</sup> Le trop d'amplitude du thorax ;

12.<sup>o</sup> Le trop d'amplitude du ventre ;

13.<sup>o</sup> D'être rampins ou pinçarts , c'est-à-dire , de n'appuyer sur le sol que de l'extrémité de la pince des pieds de derrière ;

14.<sup>o</sup> D'être plus ou moins bas du devant , sous eux , ou d'avoir les pinces des extrémités antérieures trop en avant ;

15.<sup>o</sup> D'être plus ou moins ensellés ;

16.<sup>o</sup> D'être plus ou moins jarretés ;

17.<sup>o</sup> D'avoir les pieds trop petits ou trop grands.

Une tête trop volumineuse doit fatiguer l'encolure à laquelle elle est attachée ; et ce défaut sera d'autant plus grave que l'encolure sera trop longue. Ces têtes sont ordinairement mal attachées (1), et les chevaux

---

(1) Voyez , dans ce qui a déjà été dit à ce sujet , les inconvéniens des têtes mal attachées.



sont sujets aux fluxions et aux maux d'yeux.

Le trop peu d'ouverture des nazeaux est encore un défaut sur lequel on passe trop facilement l'éponge , parce qu'on n'en connaît pas la conséquence. Comment veut-on , en effet , que la respiration soit libre et aisée , s'il n'entre pas dans les poumons une assez grande quantité d'air pour les dilater ? Et comment veut-on encore que la santé ne soit pas plus ou moins altérée par le moindre travail de l'individu , lorsque la respiration , cette belle et admirable fonction de l'économie animale , ne sera pas dans sa parfaite intégrité ? Il arrivera dès - lors que la circulation du sang sera plus ou moins en défaut , puisqu'elle doit être toujours en proportion directe avec elle : les canaux aériens aplatis , affaissés , ne permettront point aux vaisseaux sanguins de se dilater assez pour recevoir le sang qui leur est envoyé par l'artère pulmonaire , etc. Cet état , sans nuire essentiellement à la vie , doit miner peu-à-peu la santé , et déterminer , dans un espace de temps plus ou moins court , ou plus ou moins long , mais toujours relatif au travail auquel on soumet les animaux , des vices qui étonnent par leur gravité , et dont on cherche la cause ailleurs que dans les organes de la respiration.

Une encolure mince , longue et plus ou  
moins



moins renversée , ne convient nullement pour un cheval de selle ; car , outre qu'elle prive l'animal de toute grâce , elle fausse encore la main du cavalier , par la sensibilité de la bouche , qui est quelquefois extrême : aussi le cheval , pour se soustraire à la douleur que lui cause la pression du mors , soit par une main indiscrete , ou parce qu'il sera mal embouché , plie le cou à droite et à gauche , s'encapuchonne , sur-tout si la tête est encore trop longue.

Le trop de briéveté de cette partie (de l'encolure) , sur-tout si , comme il arrive assez souvent , il est compliqué du trop d'épaisseur , intercepte le sentiment qui doit exister entre la bouche du cheval et la main du cavalier , principalement s'il est mal embouché ; et ces encolures sont toujours roides.

Une encolure mince , longue , horizontale , est toujours plus ou moins fatiguée pour le soutien de la tête , parce que son trop peu d'épaisseur provient , non du moindre nombre des muscles , mais bien de leur moindre volume , relativement à la plus petite quantité des fibres qui entrent dans leur structure ; ceux-ci étant alors , de toute nécessité , plus ou moins perpétuellement en contraction pour résister au poids , sur-tout encore si la tête est trop grosse , comme il arrive quelquefois , ne peuvent qu'être plus



ou moins tirillés et fatigués. Le ligament cervical est aussi plus ou moins tirillé à son tour, principalement si le garrot est peu élevé, parce que c'est aux premières apophyses épineuses des vertèbres dorsales qu'il a son attache fixe; et dès-lors touchant presque, et sur-tout de base à base, la colonne cervicale, que nous devons regarder ici comme un mât plus ou moins incliné, il fait l'office de haubans, et n'a aucun pouvoir sur lui, ou du moins très-faible, etc., etc. Les extrémités antérieures peuvent encore être fatiguées par la puissance qui résultera du prolongement du bras de levier, etc. Aussi Bourgelat a dit : « Son avantage ( en parlant du ligament cervical ) est plus » grand dans la fonction dont il est chargé, » lorsque le garrot est plus élevé, parce » que la base de la colonne résultant des » vertèbres cervicales, est plus éloignée du » point de l'attache de ce ligament aux » apophyses épineuses des vertèbres dorsales, » et qu'il doit être considéré comme fai- » sant l'office de *haubans* qui maintiennent » les mâts des vaisseaux, et qui les affer- » missent. »

Et plus bas : « Que si l'encolure est droite, » c'est-à-dire que si les vertèbres cervicales, » en partant de leur base, sont déterminées » sur-le-champ en avant et dans une direction



» plus ou moins horizontale , alors il faudra  
 » les envisager comme un mât plus ou  
 » moins incliné , qui fatiguerait plus ou  
 » moins ses *haubans* , sans parler des incon-  
 » véniens que nous venons de décrire , et  
 » qui résulteraient encore de l'extension du  
 » bras de levier. »

Le trop peu d'élévation ou de saillie des premières apophyses épineuses des vertèbres dorsales , est encore un grand défaut ; car , outre les désavantages dont nous venons de faire mention , et qui privent l'animal de toute grâce , cet état facilite singulièrement à l'individu les moyens de se blesser à cette partie , parce que les garrots bas sont évasés , plus ou moins ronds , épais et charnus ; la selle s'y porte toujours dessus (1).

L'épine dorsale plus ou moins voûtée en contre-bas , constitue cet état par lequel on désigne un cheval *ensellé*. Il prive l'animal de la force dont il jouirait , si cette colonne osseuse était horizontale. Cet état accroît encore prodigieusement et presque continuellement la contraction des muscles de cette partie , qui font tout ce qu'ils peuvent pour s'opposer à ce que le poids (j'entends

---

(1) Les réactions sont encore plus ou moins dures dans un cheval bas du devant.



ici seulement le propre poids de cette colonne) ne la porte davantage en contre-bas. Ces mêmes muscles seront encore plus fatigués quand l'animal portera un fardeau, quelque léger qu'il soit. De tels chevaux ne sont que de parade, s'ils sont de race, parce que l'encolure, qui semble s'élever perpendiculairement du garrot d'où elle sort, couvre, pour ainsi dire, le cavalier qui semble enseveli à moitié dans l'animal. Alors plus que jamais, ainsi qu'il a déjà été remarqué, l'homme paraît ne faire qu'un seul et même individu avec le cheval.

« Mais, a dit Bourgelat, un trait de beauté, » acheté aux dépens d'une qualité essentielle, » ne la compense point, et n'en est qu'un » appas plus trompeur. » Comment, en effet, un cheval ainsi construit pourrait-il porter des fardeaux, s'il était du genre des chevaux grossiers ? car, outre la fatigue que doivent éprouver continuellement les muscles dorsaux, comme nous l'avons déjà observé, pour parer à l'affaissement de cette colonne, d'autant plus voûtée en contre-bas, qu'elle portera un plus grand fardeau, cet état diminuera encore la capacité de l'abdomen, altérera sa configuration, de même que celle du thorax, et forcera ainsi les viscères contenus dans ces deux cavités, notamment ceux de l'abdomen, à se loger



où ils pourront ; et dès-lors les uns iront du côté du bassin , où ils seront gênés par les os qui le composent ; et les autres , en refoulant le diaphragme vers la poitrine , iront gêner les poumons , le cœur , etc. , d'où peuvent naître des accidens plus ou moins graves.

L'arqûre des jambes sera plus ou moins grave selon que l'animal sera peu nerveux , ou d'une faible constitution. Ce défaut sera moins grand , si les muscles extenseurs des jambes sont bien prononcés , et qu'ils aient leurs attaches et leurs terminaisons sur des points bien saillans.

L'évasement du bassin favorise ou détermine ce défaut qu'on désigne sous le nom de chevaux jarretés : et si à ce défaut , comme je l'ai vu souvent , est jointe l'étréitesse du thorax , l'animal est incapable du plus léger service , et doit être condamné à la voirie.

Les chevaux *jarretés*, ou *crochus*, ou *eclos du derrière*, ont les pointes de leurs jarrets en-dedans , qui , non-seulement se touchent dans l'état de repos , mais s'appuient plus ou moins fortement l'une contre l'autre ; et dans l'action, ces parties s'écorchent par le frottement continu qu'elles exercent l'une sur l'autre, au point d'établir des plaies plus grandes que des écus de six



livres , et d'autant plus difficiles à guérir qu'elles se renouvellent par le moindre exercice de l'individu. Ces chevaux sont totalement à rejeter : en outre , ils traînent les jambes , au lieu de les lever ; ils se bercent continuellement dans leur marche , en jetant alternativement , tantôt à droite , tantôt à gauche , le poids de leur corps. Comment , en effet , pourraient-ils avoir les mouvemens de ces extrémités bien libres et bien ordonnés , puisque les cavités cotiloïdes , d'où dépend principalement le mouvement , et par une suite nécessaire , la principale cause de la percussion , sont trop écartées de la ligne de direction du centre de gravité ? On n'a qu'à jeter un coup-d'œil sur le cheval ainsi conformé , ou sur son squelette , pour se convaincre de suite de ce que je viens d'avancer.

La petitesse des jarrets est encore un grand défaut , sur-tout si ce vice est compliqué de leur peu de courbure. C'est de la belle conformation de ces parties que dépend principalement la percussion , de même que la conservation de l'avant-main , puisqu'alors les extrémités postérieures étant rigoureusement le point fixe , la machine est portée ou chassée librement en avant ; au lieu que , dans le cas de mauvais jarrets , le derrière devient en quelque façon le point mobile , et le devant est obligé de



le traîner , au lieu d'être chassé par lui. On en voit un exemple dans les lièvres , qui ne courent si rapidement et si longtemps que par la grande courbure de leurs jarrets.

Les jarrets trop coudés constitueraient aussi un défaut , qui serait que la pince des pieds de derrière étant trop près du centre de gravité , l'animal serait réputé être sous lui du derrière ; ce qui rendrait plus difficile la percussion , fausserait l'équilibre et priverait le cheval de la grâce qui doit accompagner toutes ses actions , par un bercement plus ou moins prononcé du train de derrière , etc. ; mais ce cas est si rare qu'il n'en existe peut-être pas un sur mille.

La brièveté des jambes de devant est aussi plus ou moins préjudiciable , non-seulement parce que ces parties doivent être fatiguées par le rejet sur elles d'une partie du poids de l'arrière-main , mais aussi parce que la poitrine de ces animaux peut quelquefois souffrir de l'avancement , ou pour mieux dire , de la chute sur le diaphragme des viscères de l'abdomen. Ces inconvéniens seront encore plus graves , si l'animal est sous lui , si la cavité de l'abdomen n'est pas assez ample , etc. Un cheval , bas du devant et court du corps , sera toujours d'un mauvais service , parce qu'il sera



presque continuellement sur le penchant de sa chute.

Le défaut d'amplitude du thorax est sans contredit le vice le plus capital ou le plus préjudiciable de ceux que les chevaux apportent en naissant ( ce défaut ne pouvant jamais, ou presque jamais , être dû à la servitude ); car, outre la gêne de la respiration, sur laquelle je reviendrai un peu, malgré que j'en aie déjà parlé à l'article des nazeaux trop peu ouverts, ces chevaux ayant, en conséquence de ce vice de conformation, les coudes serrés contre la poitrine, et par une suite nécessaire, trop près de la ligne de direction du centre de gravité, ne sont doués, ni de force, ni d'adresse; les pinces de devant se portent en-dehors : ce qui fait qu'ils se coupent plus ou moins fortement, puisqu'en cheminant ils décrivent une courbe plus ou moins grande, au lieu de porter leurs jambes en avant et directement.

Le défaut d'amplitude du thorax est donc un vice incurable; car, outre les inconvéniens que nous avons décrits, en parlant des nazeaux trop peu fendus, ces mêmes inconvéniens sont ici plus aggravés, attendu la gêne qu'éprouvent toujours et constamment les viscères contenus dans cette cavité. On peut remédier à l'étroitesse des nazeaux, en les leur fendant, comme cela se pra-



tique quelquefois ; et il y a même des pays où c'est une mesure générale pour les chevaux destinés à aller à la découverte : mais il en est tout autrement ici ; nul remède curatif ne peut trouver son application pour cet état : on ne peut que le pallier par un repos absolu et par l'hygiène. Que faire alors d'un tel animal , qu'on ne peut même pas garder pour luxe et pour parade , puisqu'il cesse d'être beau par ce vice capital de conformation ? Ces animaux ne sont susceptibles d'aucun travail pénible ; ils sont toujours plus ou moins maigres , secs et exténués. Et comment pourraient-ils , en effet , acquérir de l'embonpoint , lorsque les poumons , qui sont , comme l'on sait , le principal organe de la sanguification , par lesquels sont rendues méables les particules des alimens , par lesquels les molécules chileuses sont broyées , sont changées , affinées , si je peux m'exprimer ainsi , pour pouvoir enfiler les tuyaux fins , déliés , et aller réparer toutes les déperditions qui se font , tant à l'intérieur , par la transudation des viscères , etc. , qu'à l'extérieur , par la transpiration insensible , etc. , etc. Cependant l'on voit tous les jours des connaisseurs , ou soi - disant tels , accorder leurs suffrages à de pareils chevaux , parce qu'ils leur ont paru plus légers , plus lestes , etc. ;



mais ils ont été de suite convaincus de leur mauvais choix , par le premier travail qu'ils en ont exigé , et auquel ces animaux n'ont pu résister en aucune manière. L'étroitesse du thorax s'oppose encore au développement des poumons ; et des poumons trop petits annoncent de suite la faiblesse de l'individu , parce que ces organes influent singulièrement sur l'organisation musculaire.

Un ventre trop petit peut être préjudiciable au développement du fœtus dans les femelles ; dans le cheval au contraire , cet état passe pour une qualité , parce que l'animal est plus léger.

La trop grande capacité de la poitrine rend les chevaux plus ou moins lourds , lents dans leurs différentes allures ; car l'on sent bien que l'articulation du bras avec l'épaule étant trop éloignée de la ligne de direction du centre de gravité , ne peut déterminer que d'une manière embarrassée , le mouvement et l'action des articulations qui lui succèdent dans le membre. Ces animaux sont encore gros mangeurs ( toutes les fonctions s'exécutant parfaitement ) ; aussi sont-ils pour la plupart pléthoriques : mais ils sont courageux , robustes , forts , etc. ; et de tels chevaux doivent avoir la préférence pour le trait.

Le défaut d'amplitude du ventre doit



nécessairement amener la gêne des viscères que cette cavité contient ; et les fonctions de ces viscères seront plus ou moins lésées ou en défaut , selon le degré de pression , et selon la qualité du viscère comprimé.

Un ventre plus ou moins volumineux nuit à un cheval de selle , parce que les viscères qu'il contient , n'ayant jamais éprouvé aucune gêne , ont pris un accroissement plus ou moins considérable , sur - tout si l'animal , étant poulain , a trouvé une bonne et abondante nourriture. Outre que ces chevaux sont plus ou moins lourds , ils sont de plus exposés à devenir poussifs.

Le défaut d'être rampins ou pinçarts , devient quelquefois incurable , quand ce vice est négligé dans son principe ; et comme ce vice ne peut être détruit ou pallié que par une ferrure analogue et bien raisonnée , j'en parlerai en son article.

Les chevaux bas du devant ne peuvent être guère d'un bon service , excepté pour le trait , de même que ceux qui sont sous eux. On sent bien , ainsi qu'il a été dit , que la fatigue de ces jambes doit être en raison de la gravité de ces deux défauts par l'augmentation , quoiqu'accidentelle , de la puissance.

Les chevaux , qui ont les pinces antérieures trop en avant , ne peuvent guère



entamer du terrain, et le derrière est nécessité à un plus grand jeu des muscles de l'arrière-main et des dorsaux, particulièrement pour opérer la percussion; mais ce dernier défaut est extrêmement rare, comme celui de l'anticipation des pinces postérieures sur le centre de gravité.

Le défaut d'être ensellé est plus ou moins préjudiciable, comme celui d'être plus ou moins jarreté, et d'avoir les pieds ou trop petits ou trop grands. Dans le premier de ces deux derniers cas, l'animal n'ayant pas assez de base, ne sera pas si stable. Dans le second, il peut être plus ou moins lourd, et en outre sujet à se couper (1).

Il y a des vices qui peuvent être héréditaires, comme la pousse, la fluxion périodique sur les yeux, certaines exostoses, etc.

Certains de ces vices s'effacent avec l'âge: d'autres s'atténuent: d'autres s'aggravent et

(1) Outre que les chevaux chez qui les pieds sont extrêmement volumineux, ont les jambes plus ou moins fatiguées, non-seulement par la masse du sabot, mais encore par l'addition du poids résultant du fer, sur-tout si le maréchal a favorisé l'accroissement de la corne, en mettant un fer qui ne la comprime pas, et qui ne présente pas une vraie résistance à la force du piston; c'est que, outre cela, les chevaux sont fort sujets à broncher, etc.



accompagnent l'individu jusqu'à la mort ; quelquefois ils la hâtent.

Les vices de conformation que les chevaux contractent par la servitude , ou dans les pâturages sont :

1.<sup>o</sup> De devenir droits sur leurs jarrets , principalement lorsqu'ils pâturent sur des terrains trop montueux et inégaux. Les mâles y sont encore plus sujets , s'ils pâturent avec les femelles , parce que , pour peu qu'ils se sentent d'amour , ils font leurs efforts pour les sauter , et très-souvent , pour les suivre , ils font plusieurs pas sur leurs pieds de derrière seulement ; d'autrefois ils se renversent en arrière à la suite de cette attitude qu'on appelle *pointes* ;

2.<sup>o</sup> De devenir arqués , soit pour un travail trop long-temps continué ou trop fatigant , sur-tout si l'animal y est soumis trop jeune ; soit quand , dans les pâturages , on leur attache les jambes de devant avec celles de derrière , soit du même côté , soit diagonalement : on sent bien que les os étant tendres , peuvent se refouler aisément dans l'endroit du contact ;

3.<sup>o</sup> D'avoir les jambes engorgées , ou d'humours par un trop long repos , ou par un trop grand séjour dans les pâturages humides et marécageux ; car ce n'est pas seulement l'eau dans laquelle ils sont presque



continuellement pour chercher leur nourriture, qui contribue ou dispose à ce vice, mais encore les herbes elles-mêmes qui sont trop abreuvées, et qui ne contiennent que peu de principes nutritifs sous un grand volume: ces herbes en outre sont fades, insipides, etc. Le séjour plus ou moins continu dans l'eau, favorise encore un accroissement plus ou moins grand de leurs sabots, leur évasement, et, par une suite nécessaire, l'exubérance de la sole au niveau des parois du sabot, et quelquefois au-delà; ce qui constitue les pieds plats et combles. Les jambes s'engorgent encore par la stagnation et l'épaississement de l'humeur qui lubrifie les tendons, à la suite des grandes et continuelles fatigues; cet état étant quelquefois tel que les tendons fléchisseurs, notamment des jambes de devant, n'ont presque pas de jeu, ce qui ne peut provenir alors que de l'exhalation ou dissipation des parties les plus ténues et les plus déliées de l'humeur tendineuse, parce que les parois des graines des tendons, ayant été portées par une trop grande distension au-delà du terme de leur élasticité, n'ont pu reprendre leur ton et leur ressort pour revenir sur elles-mêmes, et réagir sur l'obstacle qui les a surmontées;

4.<sup>o</sup> De devenir droits sur leurs boulets; ce qu'on appelle être *bouletés*: ici les tendons



fléchisseurs se sont raccourcis ou racornis , et les extenseurs ne leur ont pas opposé assez de résistance. Les ligamens articulaires ont été aussi trop distendus. La partie inférieure du canon (1) ne repose pas de toute sa base sur la partie supérieure de l'os du paturon ; celui-ci se porte plus ou moins en arrière par sa partie inférieure, ou demeure dans une direction à-peu-près droite, au lieu que, dans l'état naturel, il devrait former avec la verticale un angle de quarante-cinq degrés. Un cheval bouleté est absolument hors de service ;

5.<sup>o</sup> De devenir pinçarts, sur-tout à l'écurie, quand ils trouvent à loger leurs pieds dans l'intervalle des pavés ;

6.<sup>o</sup> D'avoir des suros aux jambes ;

7.<sup>o</sup> D'être affectés de la fluxion périodique aux yeux : ce que l'on désigne par le terme vulgaire de *la lunatique*, de *cheval lunatique* ;

8.<sup>o</sup> D'avoir des vessigons et des capelets (2) ;

(1) Le canon est cet os qui est au-dessous du genou et du jarret, et qui forme une grande partie de la jambe de l'animal.

(2) On appelle vessigons des tumeurs plus ou moins molles ou plus ou moins dures, qui occupent le creux des jarrets, c'est-à-dire, l'espace qui règne entre le calcaneum, la partie inférieure du



9.<sup>o</sup> D'être privés de l'accroissement de la croupe et de l'encolure, quand on les châtre trop jeunes.

La servitude afflige encore les chevaux d'exostoses à presque toutes les articulations inférieures de leurs membres, quelques-unes de ces articulations étant quelquefois tout-à-fait ankilosées. Les vertèbres lombaires et dorsales s'exostosent aussi très-souvent, soit par cause externe, soit par cause interne, mais plus souvent par celle-ci :

De devenir tiqueurs (1), et d'avoir de trop grands sabots.

tibia, et le tendon qu'on appelle dans l'homme, le tendon d'Achille. On appelle vessigon simple, quand il n'y en a qu'un, soit en-dedans, soit en-dehors; vessigons chevillés, quand il y en a un de part et d'autre. Le capelet est une tumeur du même genre, reconnaissant, pour la plupart du temps, les mêmes causes que les vessigons, située sur la pointe du jarret, c'est-à-dire, sur le calcaneum.

(1) Il y a plusieurs espèces de tic; le plus commun est celui qui porte les chevaux à appuyer les dents sur les bords de la mangeoire : ce qui use plus ou moins promptement les dents, suivant que la mangeoire est de bois ou de pierre. D'autres tiquent sur la longe ou sur d'autres corps. Il y a des chevaux qui tiquent en l'air; d'autres en émeusant avec leur tête. Il s'en trouve qui ont un tic qu'on appelle le tic de l'ours, parce qu'en effet ils se bercent de droite

La



La castration avant l'âge de 3 ans surtout, encore y en a-t-il qui la pratiquent avant 2, donne lieu à des imperfections qui n'auraient jamais existé, si on avait attendu à ne couper les poulains qu'à l'âge de 4 ou 5 ans; et si l'on voit tant de mauvais chevaux par-tout, maigres (1), sans

---

à gauche et de gauche à droite, s'appuyant tantôt sur un pied, tantôt sur l'autre; mais ce bercement n'a lieu que dans le train de devant.

On a prétendu, et on le croit assez généralement encore, que le tic fait maigrir les chevaux, en ce que, dit-on, ils perdent, dans l'action de cette mauvaise habitude ( ceci doit s'entendre de l'appui des dents incisives sur la mangeoire ), une plus ou moins grande quantité de salive; il y en a qui perdent aussi de l'avoine, parce que, quand ils en ont pris une bouchée, et qu'ils viennent à tiquer, il en tombe toujours par terre. J'ai vu pourtant beaucoup de chevaux tiqueurs plus gras et mieux portans que ceux qui étaient à côté d'eux, nourris et pansés de la même manière. Cependant je regarde cette mauvaise habitude comme un vice; et un cheval, qui n'a que peu d'heures pour manger et pour se reposer, doit nécessairement maigrir avec ce vice.

(1) Je dois relever ici une erreur de M. Huzard, qui dit que les chevaux hongres sont plus gros que les chevaux entiers; et il donne, pour fortifier son opinion, la comparaison des coqs avec les chapons: mais cette comparaison est absolument infirmée et même détruite, quand on examinera les équipages



encolure et sans croupe , c'est qu'on les a châtrés trop jeunes : car si on ne peut pas révoquer en doute que la castration s'oppose aux progrès de la formation de l'encolure et de la croupe, pourquoi la privation des testicules ne peut-elle pas influencer également sur l'organe pulmonaire , sur l'organisation musculaire, etc. ? Les coqs, privés de ces organes, ne chantent plus, ou ne font entendre qu'une voix peu sonore et très-rauque. Les chevaux châtrés hennissent moins fortement que les chevaux entiers ; mais il y a moins de différence que parmi les coqs. Voyez encore ces hommes, ou plutôt ces créatures innocentes qu'un luxe barbare autant que raffiné, qu'une cupidité déshonorante autant que peu réfléchie,

---

des charrettes sur les grandes routes. S'il y a un cheval hongre avec deux ou trois chevaux entiers, ce sera toujours celui-là qui sera le plus maigre. Qu'on se transporte à Paris au bureau des diligences, rue des Victoires, où il n'y a que des chevaux entiers, on y verra tous ces chevaux gras à lard, parce qu'ils sont tous, ou presque tous entiers ; et s'il y en a quelqu'un de maigre, c'est parce qu'il est hongre. Qu'on examine encore les étalons, même après leur monte, ils ont toujours un embonpoint plus ou moins séduisant. En un mot la castration, du moins quant aux chevaux, dispose plutôt à la maigreur qu'à l'embonpoint.



qu'une servitude humiliante autant qu'outrageante , ont privé de ces organes, seuls témoins de la virilité ; voyez-les, dis-je , comme ils sont craintifs, peu robustes, peu entreprenans, n'étant homme qu'en apparence ; et cette voix si recherchée, et qui est la cause unique de l'état honteux de la plupart de ces misérables , entendez comme elle n'offre que des accens féminins, encore plus foibles, et qui ne peuvent être que du goût des ennemis du genre humain.

Seront exclus de tout genre de service militaire :

Les chevaux qui vont l'amble ;

Ceux dont la capacité du thorax serait trop petite ;

Les chevaux arqués (1), comme ceux qui auraient le défaut opposé, c'est-à-dire, en qui les genoux seraient en quelque sorte creux ;

Ceux dont la capacité du thorax serait trop petite, attendu qu'outre les inconvéniens déjà mentionnés, ce vice de conformation la porte à se couper plus ou moins fortement , au point que le sang coule quelquefois jusques sur le paturon, et que les

---

(1) On entend par cheval arqué celui dont les genoux se portent en avant.



sabots en sont plus ou moins teints à force de se toucher; on n'admettra pas non plus ceux qui se couperaient beaucoup, malgré qu'ils ne fussent point trop serrés des côtés : ce qui serait une preuve certaine de la faiblesse de la machine et des membres particulièrement.

On rejettera également ceux dont la colonne dorsale serait trop voûtée en contrebas; qui auraient les jambes engorgées; qui seraient affectés de suros trop près des tendons ou des articulations, ou trop douloureux; qui seraient trop jarretés, ou en qui les jarrets seraient petits, droits et tarés de vessigons et de capelets; comme aussi ceux qui seraient bouletés, encastelés (1),

---

(1) On appelle encastelure le rapprochement des talons l'un contre l'autre; car on dit du pied du cheval le talon de dehors, le talon de dedans, ou simplement le talon. Il arrive quelquefois aussi que le sabot est serré dès sa naissance; mais il l'est toujours davantage en bas qu'en haut : alors ses parois ou quartiers, au lieu de présenter une obliquité comme dans les pieds ordinaires, tombent perpendiculairement et rentrent même en-dedans, sur-tout en talon. Dans ces sortes de pieds, la fourchette est peu volumineuse, et c'est ce qui favorise en grande partie ce vice, qui fait boiter plus ou moins fortement l'animal.

Ce défaut est naturel ou accidentel; dans ce dernier cas, il est occasioné par la maladresse ou igno-



extrêmement arqués ; ceux dont les pieds seraient trop combles, trop petits, trop évassés, cerclés (1), douloureux ou trop dérochés (2) ; ceux qui seraient extrêmement pinçants : ce qui les met à tout instant en danger

---

rance du maréchal, qui aura trop creusé les talons et rogné la fourchette ; il est moins préjudiciable que le défaut naturel, puisqu'il se guérit ordinairement en ne touchant jamais ni aux talons, ni à la fourchette : il n'en est pas de même du vice naturel qui exige quelquefois de grandes opérations.

Les chevaux fins, dont le sabot est petit, haut, étroit, allongé, aride, y sont plus sujets ; les chevaux d'Espagne y ont sur-tout plus de disposition que les nôtres : les mulets n'en sont pas non plus exempts.

(1) Les pieds cerclés sont ceux en qui on observe des élévations en forme de cordons de deux à trois lignes, et qui ceignent le sabot en forme de cercle ; cet état fait souvent boiter l'animal, parce que la partie interne de ces espèces de cordes ou cercles, qui fait aussi un peu de saillie en-dedans, comprime le corps canelé : d'où doit résulter une douleur plus ou moins vive, qui est annoncée par la claudication.

(2) On nomme pieds dérochés, ceux dont les quartiers ou parois, tant internes qu'externes, s'éclatent facilement, et quelquefois au point qu'ils ne peuvent presque pas supporter les lames des clous. Il faut être extrêmement versé dans la connaissance du pied du cheval pour remédier à ce défaut, qui est quelquefois si considérable qu'il a eu tenu des chevaux sur la litière les mois entiers.



de s'acculer par la flexion trop précipitée de l'os de la couronne sur le paturon , ou pour mieux dire, par la trop grande flexion du pied qui semble, dans ce moment, ne tenir presque pas au reste de la jambe, au point qu'on en a vu dont la partie antérieure du sabot était plus ou moins usée, de même que la couronne, à force de servir de point d'appui sur le sol. Dans le repos, le dessous du pied est presque continuellement en-dehors.

On n'admettra pas non plus les chevaux dont l'avant-bras serait trop court; car, par une suite nécessaire de conformation, ils doivent avoir le canon plus long pour suppléer à la brièveté du cubitus, et alors le canon, qui est la partie du membre la plus mince, étant trop longue, sera incontestablement plus faible, et l'individu ne peut pas être d'un grand service : les mouvemens de ses jambes de devant seront plus brillans à la vérité, parce que l'articulation du genou étant plus haute, l'extrémité du membre sera bien plus relevée à chaque flexion ; mais tombant de plus haut, cette partie sera plus ou moins promptement ruinée.

Les chevaux maigres, trop étroits de boyaux, ceux en qui la moindre action détermine une espèce de diarrhée ou une copieuse déjection de matières stercorales,



dont le séjour dans le corps aurait encore fourni à la matière des nutrimens ; ceux qui seraient affectés de la pousse, de la fluxion périodique sur les yeux, parvenue au dernier degré, ce qui n'est pas alors fort éloigné de la cécité, sur-tout si la fluxion est sur les deux yeux, seront également exclus.

On bannira du service militaire, pour la selle :

Les chevaux aveugles ; ceux qui seraient arqués, soit qu'ils tiennent ce vice de naissance ou de la servitude, malgré que, dans le dernier cas, il est plus préjudiciable ; ceux qui auraient le défaut opposé ; ceux qui auraient les jarrets trop droits, étroits, ronds et trop pleins ; les chevaux poussifs ; ceux qui seraient atteints de la fluxion périodique sur les yeux ; qui auraient des suros ou trop douloureux, ou trop près des tendons et des articulations ; qui seraient trop ensellés ; qui auraient un effort de reins, dont la capacité du thorax serait trop étroite : ce qui les rend très-serrés du devant, et borne extrêmement le jeu de leurs épaules ; dont l'encolure, en partant du garrot, serait plus ou moins horizontale ou basse ; ceux en qui cette partie, de même que la tête, serait trop volumineuse.

Ceux dont les pieds seraient trop volumi-



neux ou trop petits, trop plats, combles, trop dérobés; qui seraient trop jarretés, extrêmement pinçarts; qui seraient sous eux, ou trop bas du devant; qui auraient une encolure trop mince et trop flexible; qui auraient un ventre trop volumineux; ceux en qui il n'existerait aucune liberté dans les épaules, seront aussi mis au rebut.

On doit encore exclure de ce service ceux qui vont l'amble; qui sont trop ombrageux; ceux qui mordent, qui ruent; ceux qui sont extrêmement délicats sur le boire et sur le manger; ceux qui seraient couronnés (1); ceux qui ne savent pas galoper, de même que ceux dont le trot sur-tout est trop précipité ou trop tardif, attendu que les chevaux de troupe donnant ensemble, ne doivent présenter en quelque façon qu'une seule et même masse.

On voit par cette dernière observation que l'accélération ou la lenteur du trot, qui doit être une raison d'exclusion pour le

---

(1) On appelle chevaux couronnés, genoux couronnés, les chevaux en qui ces parties sont affectées, ou de cicatrices, ou qui offrent une plus ou moins grande quantité de poils blancs, mais semés clair, dont la peau en cet endroit est plus ou moins épaisse, et presque calleuse; ce dernier cas démontre évidemment que les chevaux tombent assez souvent.



cheval de selle à la guerre , ne le serait pas pour un cheval de particulier ; ce qui démontre clairement que ces vices ou défauts , comme beaucoup d'autres , ne sont pas absolus.

La surdité devrait être encore une raison d'exclusion pour tous les genres de service militaire , à moins que l'animal qui en serait affecté , ne fût doué de beaucoup d'instinct , qu'il fût sensible aux différentes aides , que sa vue fût des meilleures , et qu'il se trouvât d'ailleurs d'une très-bonne constitution.

Les chevaux rétifs , ceux qui se cabrent , qui reculent , qui se défendent des éperons , ou simplement de leur approche , à coups de pieds et même à coups de dents , qu'ils dirigent sur les jambes du cavalier , seront totalement à rejeter.

On bannira de même les chevaux trop ouverts du devant ; ce qui suppose une poitrine trop large , qui fait que ces chevaux ont trop d'épaules , un trop grand poitrail ; ce qui les rend plus ou moins lourds , sur-tout pour le galop.

Seront aussi exclus ceux qui auraient la bouche extrêmement sensible , attendu qu'ils seraient dans le cas de renverser le cavalier par les pointes plus ou moins droites , et plus ou moins promptes et précipitées , lors d'un coup de main mal appliqué sur les rennes.



Seront exclus pour chevaux de bât et de brancard :

Les chevaux aveugles ; ceux qui auraient un effort de reins ; qui auraient la poitrine trop serrée ou trop évasée ; en qui la colonne dorsale serait voûtée en contre-bas ; qui auraient les pieds trop évasés , trop plats , combles , encastelés , dérochés , trop petits ; qui seraient trop longs de corps ; qui auraient des jarrets droits , petits ou tarés de vessigons et de capelets , ceux qui étant bien ferrés se couperaient (1) ; qui , sans être bas

---

(1) Avant de rejeter un cheval qui se coupe , il faut faire bien attention à sa construction , sur - tout de son devant , ensuite à la ferrure ; car il y a des chevaux bien conformés qui se coupent : ce qui ne peut provenir , à moins d'une débilité extrême de toute la machine , que de la maladresse ou de l'ignorance du maréchal qui aura laissé déborder le fer en-dedans , ou qui n'aura pas rogné plus ou moins verticalement le quartier interne qui avait trop de propension à se porter en talus , sur-tout quand les pieds sont naturellement trop évasés , l'obliquité devant être plutôt en-dehors qu'en-dedans ; car , toutes les fois que les quartiers de dedans s'évasent par une cause quelconque , leur bord ou leur partie inférieure étant plus près de la ligne de direction du centre de gravité , le pied qui se dégage de terre pour embrasser du terrain , atteindra plus facilement et frottera plus ou moins fortement le membre portant. On remédie à cela par une bonne ferrure. J'en parlerai ailleurs. Des rivets extrêmement longs font couper aussi le cheval.



du devant, n'auraient pas beaucoup de garrot, ou en qui cette partie serait trop charnue et évasée; ceux qui seraient arqués par la servitude; qui seraient trop pinçarts; ceux qui seraient couronnés.

Seront rejetés du service militaire pour la charrette :

Les chevaux dont la poitrine serait extrêmement serrée, qui se couperaient très-fort; dont la colonne épinière aurait souffert quelque forte secousse, contusion ou distension, ce qui s'annonce par la vacillation du train de derrière, et qui constitue ce qu'on appelle vulgairement *tour de rein, effort de reins*, parce qu'en effet les muscles et les ligamens des vertèbres lombaires infiniment plus mobiles en tout sens que les vertèbres dorsales, sont plus sujets à être tirillés, distendus, etc.

Ceux qui seraient trop étroits de boyaux, qui seraient trop courts et trop hauts de corps; ceux qui auraient de trop mauvais pieds, dont le cubitus serait court et ses muscles trop peu prononcés, le canon extrêmement long, les pieds très-volumineux, comme il arrive ordinairement en pareil cas, et quelquefois combles et dérochés. De tels chevaux mériteraient d'être conduits à la voirie : un particulier même ne pourrait pas en tirer parti, et ils lui seraient bientôt à



charge, parce que le service qu'il en retirerait ne compenserait pas la nourriture et les autres dépenses, puisque ces chevaux-là ne pourraient travailler que peu d'heures de la journée.

On ne rejettera pas pour cheval de selle :

Celui qui serait un peu serré du thorax, pourvu qu'il ne se coupât pas, n'en sera que plus léger, sur-tout s'il est nerveux ;

Celui dont l'encolure et la tête seraient un peu volumineuses, pourvu qu'il soit bien d'aplomb, et sur-tout qu'il ait la bouche bonne ;

Celui qui serait ensellé, mais pas trop, pourvu que le garrot fût haut et tranchant, et que l'encolure, en sortant de là, s'élevât plus ou moins perpendiculairement ;

Celui dont l'encolure sera mince, pourvu que la bouche ne soit pas trop sensible ;

Celui qui serait un peu jarreté, pourvu qu'il ne se coupât pas ;

Celui qui ayant le ventre un peu volumineux, sera de constitution plutôt sèche qu'humide : ce que l'on reconnaîtra par son plus ou moins de vivacité, par le manque de gros poils aux jambes, par leur largeur, par le détachement du tendon (1), et en-

---

(1) On entend par tendon détaché, l'écartement plus ou moins sensible du tendon fléchisseur des



core plus par l'uni et le brillant de son poil ;

Celui qui serait borgne, si l'on était bien assuré que la perte de l'œil a été occasionnée par une cause externe plutôt que par une cause interne ;

Celui qui serait un peu arqué, mais de naissance, pourvu qu'il fût nerveux ;

Celui qui serait un peu jarreté, mais dont les pointes des jarrets à leurs parties internes ne se toucheraient pas l'une contre l'autre ;

Celui qui serait couronné, mais d'un genou seulement : ce qui suppose que c'est un accident particulier occasionné par un faux pas, sur-tout encore si les genoux sont effacés, et que la peau ne soit ni trop dure, ni calleuse, ni boursouflée, comme cela arrive aux chevaux qui tombent souvent.

On pourra admettre pour cheval de bât :

Celui qui, sans être court de corps, sera cependant assez étoffé, et aura l'épine dorsale, sinon un peu voûtée, du moins horizontale et tranchante ;

Celui qui sera jarreté, pourvu que les pointes de ses jarrets ne s'excorient pas en

quatre pieds, ou plutôt des tendons appelés sublime et profond, ou perforé et perforant, ces tendons alors paraissant ne pas toucher au canon.



marchant par le trop grand frottement de l'une contre l'autre ;

Celui dont l'encolure sera horizontale , et même penchée , pourvu qu'il ne soit pas sous lui , ni bas du devant ;

Celui qui serait un peu rampin ou pincart , pourvu qu'on ne vît pas de marques qu'il a marché avec la partie antérieure du sabot ;

Celui qui serait serré du devant , pourvu qu'il ne se coupât pas ;

Celui qui ne serait que borgne , pourvu qu'on fût assuré que l'œil qui lui reste fût bien bon , et qu'il a perdu l'autre par cause externe plutôt que par cause interne.

On pourra employer pour chevaux de trait :

Ceux qui seraient bas du devant , droits sur leurs jarrets , un peu bouletés , sous eux , dont les jambes seraient un peu arquées , les genoux couronnés : ce qui arrive aux chevaux qui ont beaucoup d'ardeur pour tirer ; dont l'encolure serait horizontale , même penchée ; qui seraient pincarts ; qui auraient un ventre plus ou moins volumineux ; qui seraient même beaucoup ensellés , pourvu que ce défaut ne fût pas accompagné de trop de ventre ;

Ceux qui seraient aveugles , pourvu qu'ils



fussent bien constitués d'ailleurs, et sur-tout que l'ouïe fût bonne ;

Ceux qui seraient serrés du devant, qui se couperaient, mais de temps en temps seulement : en général les chevaux de trait n'ont pas besoin d'approcher autant de la perfection comme les chevaux de selle, de bât et de brancard.

On voit par l'énumération, qui vient d'être faite des vices de conformation, soit naturels, soit acquis, que certains, mais le plus petit nombre, sont absolus, essentiellement préjudiciables, tandis que les autres ne sont que relatifs, et alors de peu d'importance.

Mais quand j'ai dit que l'on pourrait employer pour tel ou tel service un cheval avec telle ou telle tare, je suppose qu'après avoir choisi, on n'en aura pas trouvé d'autre, ou plutôt qu'on ne peut pas trouver de cheval sans défaut ; et quand j'ai été moins rigide pour les chevaux de trait, c'est que ceux-ci ne portant aucune espèce de fardeau, leur chute, s'ils venaient à tomber, ne pourrait être suivie d'autre accident que du mal qu'ils pourraient se faire eux-mêmes en tombant.

L'exemple que je vais rapporter, convaincra sans doute les esprits les plus éloignés de notre opinion.



J'ai avancé que l'inaptitude au service dépendait plutôt du mauvais choix que l'on faisait d'un cheval, que de certains vices de conformation naturels ou acquis, qui sembleraient l'en exclure.

En effet, je suppose que j'aie besoin de trois chevaux, un pour la selle, un pour le bât et un pour le trait. On me les présente. Le premier, sur lequel je fixe mes regards, est arqué sous lui, et un peu long de corps : il n'est pas des mieux faits ; mais il est passable, et sa bouche est bonne. Le second est très-court, très-ramassé ; il a une mauvaise encolure, et n'a pas de bouche ; il a de plus ses jambes de derrière trop droites. Le troisième enfin est extrêmement long de corps ; il a la colonne dorsale voûtée en contre-bas, une encolure renversée (1) ; il est bas du devant ; il a les pieds plats et très-évasés : ces chevaux, qui sont à-peu-près de la même taille, du même âge (car ils ne sont ni vieux, ni jeunes), un peu maigres, doivent, au premier aspect, me paraître trois rosses, soit que je les examine ensemble ou séparément. Je trouve dans tous des défauts notables, qui doivent me les faire rejeter ;

---

(1) Une encolure est dite renversée, quand elle imite plus ou moins celle du chameau.



épendant j'en ai un besoin urgent , et je  
 n'en trouve pas d'autres dans le moment.  
 Je reviens à eux ; je les examine de nou-  
 veau , et leurs défauts ont grossi , au lieu de  
 diminuer dans le peu de temps que j'ai  
 cessé de les voir. Je me décide cependant ,  
 et je les achète , parce que j'y suis forcé.  
 Je les confie aux gens qui doivent les con-  
 duire : on les met au travail ; et , dès le  
 troisième jour , on vient me dire que l'un  
 d'eux , celui de la charrette , met près de  
 deux heures pour parcourir un chemin  
 qu'un autre parcourrait à-peu-près dans  
 une heure ; que celui que l'on avait mis au  
 bât , est tombé sous le fardeau , et s'est  
 bien blessé. On ne veut plus monter celui  
 qui avait été destiné pour la selle , parce  
 qu'il bronche à tout instant , et qu'il est  
 tombé même plusieurs fois. Après tout ,  
 on ne veut plus conduire ces chevaux , et  
 on en veut d'autres : j'ai beau faire des  
 représentations et engager à la patience ;  
 tout est inutile. Je me fais amener ces  
 animaux , et je trouve que le peu de travail  
 qu'ils ont fait les a déjà abîmés , non-seu-  
 lement de fatigue , mais de blessures. Je  
 les examine avec attention ; j'analyse leurs  
 défauts , ainsi que le travail auquel on les  
 a soumis. Après de mûres réflexions , et  
 après avoir invoqué les secours de l'art , je



me suis convaincu qu'aucune de ces trois bêtes n'avait été mise à sa place. En effet, on avait mis à la charrette le plus court, qui n'a ni jarrets, ni encolure, qui est trop ramassé, et qui n'a pas non plus de bouche. On avait employé pour le bât celui qui est arqué, sous lui et un peu long de corps; et enfin on avait fait servir pour la selle le troisième, qui est extrêmement long de corps, qui a la colonne dorsale voûtée en contre-bas, etc. J'ai donc changé ces trois chevaux; j'ai destiné et placé pour le bât le second; j'ai mis à la selle le premier, et le troisième à la charrette. Mes vues ont été passablement bien remplies, et autant qu'elles pouvaient l'être dans cette conjoncture, parce que, manquant de chevaux, j'ai été obligé de prendre ceux que j'ai trouvés; et après avoir mûrement réfléchi sur leurs défauts, j'ai dit : quoique le premier soit arqué, sous lui, un peu long de corps, il a cependant la bouche bonne, et est arqué de naissance; il ne peut donc convenir qu'à la selle, parce que le cavalier aura soin de tenir bride en main, de se porter en arrière, en gagnant le fond de la selle dans de légères descentes, et de mettre pied à terre, quand les descentes seront trop rudes. Le second, qui est très-court, qui n'a pas de bouche, etc., ne



pouvant nullement convenir à la charrette, trouvera sa place pour le bât, malgré qu'il ait les jambes de derrière trop droites, c'est-à-dire, malgré que ses jarrets ne soient pas assez coudés; mais il est ramassé, etc. Ces qualités, qui seraient ailleurs des défauts, lui donnent un avantage bien réel pour porter des fardeaux.

Le troisième enfin, qui est trop long de corps, etc., ne pouvant nullement convenir, ni au bât, ni à la selle, servira avec plus d'avantage pour la charrette, parce que, n'ayant ni fardeau, ni cavalier à porter, le bras du levier résultant de l'excessive longueur du corps, n'en souffrira nullement; et comme il est encore bas du devant, et qu'il peut broncher et même tomber, ses chutes, si elles ont lieu, ne seront point suivies d'accidens aussi graves, tant par rapport à lui que pour le fardeau qu'il aurait porté, s'il eût été mis à ce genre de travail.

Le hennissement du cheval est encore un point trop essentiel pour le passer sous silence; et cependant personne n'y fait attention.

Si l'étroitesse du thorax gêne, et l'organe pulmonaire, et les autres viscères de la poitrine, si cette gêne est la source de certains vices dans les viscères des autres



cavités , relativement à l'imperfection de la circulation du sang , les résultats ne peuvent être que le défaut de développement de certains de ces viscères , par le défaut de sécrétions et d'excrétions , etc., etc., etc.

Une belle poitrine ne contribue donc pas peu à l'énergie du hennissement. Cette voix du cheval , qui suppose, quand elle est belle et sonore , et l'intégrité de l'organe dans lequel cette faculté se produit , et l'ensemble des facultés vitales qui concourent à la déterminer , fait voir , dans la plus grande évidence , que l'altération de cette faculté est , ainsi que l'a dit un savant , une preuve d'une lésion analogue , soit dans ses propres organes , soit dans l'activité des forces vitales.

Le cheval , sans avoir les sons de sa voix aussi sensibles et aussi marquans que les sons de la voix de l'homme , a quelquefois des hennissemens forcés , traînans ; il en manifeste aussi de plaintifs , de gais et de colères ; il en fait entendre de temps en temps de modulés. Ils sont tous plus ou moins significatifs , sur-tout ceux du désir et ceux du plaisir. En un mot , un cheval qui hennit fortement , faiblement , modérément , et cela dans la même émission , est , sans contredit , un bon cheval , quand bien même il serait laid ; car il pourrait être plus ou



moins cornu (1), n'avoir pas une belle encolure, ni une belle tête, etc. Mais toutes ces modifications (de sa voix) sont un indice non-équivoque de la perfection de sa santé, et sur-tout de la bonne conformation de son larynx, de sa poitrine, etc.

Quand j'ai dit que le cheval était, après l'homme, la plus belle production du Créateur, je me suis étayé sur sa figure particulièrement (2), la plus distinguée de celles de tous les autres animaux; car si le visage de l'homme est l'image du cœur, comme on le dit ordinairement, c'est autant par la diaphanéité de sa peau, que par l'état de ses yeux; mais le cheval n'ayant point sa peau transparente, y supplée par

(1) On entend par cheval cornu, celui dont les os des îles sont plus ou moins saillans; ce qui rend la croupe plus ou moins laide: mais cette difformité est presque toujours une qualité, puisque la grande saillie de ces os, en éloignant les muscles et les ligamens qui y sont attachés de l'axe du mouvement, leur donne plus de force par l'augmentation de l'angle d'inclinaison.

(2) Par le terme de figure, je n'entends pas parler de sa face, comme chez l'homme, mais de son port, de son extérieur, de sa contenance; et de même que Tournefort a désigné la figure des plantes, ou leur port, *habitus plantarum*, de même je désignerai la figure ou port du cheval, *habitus equi*.



un regard qui ne le cède presque en rien à celui de l'homme. On ne peut pas dédaigner non plus ses qualités internes : et, si j'osais, je dirais que le cheval a quelquefois du moral.

De même que parmi les hommes on en voit de fins, de communs et de grossiers ; de même l'on voit parmi les chevaux ces diverses nuances aussi sensibles ; ce qu'on ne trouve point dans les autres classes d'animaux. Qu'on les examine, ces classes d'animaux, en commençant, si l'on veut, par le chien, qui est presque toujours et presque par-tout la compagne de l'homme. Prenez une espèce quelconque : celle du levrier, par exemple ; rassemblez 20 ou 30 au plus de ces animaux du même âge et de la même taille ; mettez-les d'abord tous ensemble ; examinez - les ensuite l'un après l'autre ; comparez-les les uns aux autres ; faites-les courir ; faites - les arrêter : que votre œil exercé à retenir leurs diverses allures et leur figure, en note déjà quelques-uns qu'il aura distingués. Voyez - les de nouveau ; retenez bien votre choix ; séparez - vous d'eux pour quelques instans ; revenez à votre inspection, vous ne retrouverez plus ceux sur lesquels vos regards s'étaient arrêtés avec assez de complaisance ; ils sont confondus pour vous avec les autres : et si vous



persistez à continuer de noter les nuances pour retrouver et vous assurer de votre choix , vous dédaignerez bientôt les individus qui naguère avaient eu vos suffrages , pour les accorder à ceux que vous aviez peut-être regardé avec le plus d'indifférence. Abandonnez cette espèce ; prenez celle du matin , du braque , etc. , vous n'obtiendrez pas des résultats plus satisfaisans : vous verrez toujours les mêmes nuances à-peu-près , les mêmes conformations , les mêmes allures , le même poil ou la même soie , la même figure (*habitus*) ; nul point piquant de noblesse ne charmera vos regards , tandis qu'il vous serait impossible de rassembler une vingtaine de chevaux du même âge , de la même taille , du même poil , sans en distinguer parmi eux de plus ou moins fins , ou communs , qui , une fois peints à vos yeux , ne s'effaceraient plus de votre mémoire , etc. Mais on se demandera peut-être quel est l'animal le plus esclave ? L'état de domesticité contribue-t-il à ces différences ? Outre que cette question ne peut point trouver ici sa place , c'est qu'elle est encore difficile à résoudre ; et de même que le chien , qui a , comme l'a dit Buffon , un esprit d'emprunt , le cheval , à son tour , a emprunté ou plutôt reçu de l'homme bien des qualités , quand la mesure des



leçons a été en un juste rapport avec ses forces et son intelligence. Aussi il a fallu un génie supérieur et presque plus qu'humain, pour faire exécuter à ce quadrupède ces airs de manège si admirables , en même temps que surprenans , et qu'aucune autre espèce d'animaux du monde ne peut exécuter ; mais c'est réservé aux chevaux de selle et de race : et s'il faut en croire les voyageurs, il n'y a aucun pays comme l'Arabie, où les chevaux soient aussi fins et aient autant d'instinct. Aussi est-ce cette race sur - tout qui ennoblit les haras de l'Europe, pour les chevaux de selle. Cela n'est pas surprenant , parce que c'est la première race des chevaux de l'univers ; c'est d'elle que les princes et les grands de l'Europe tirent les chevaux qui ornent leurs écuries. Les Arabes vivent en quelque façon en société avec leurs chevaux, couchent pêle - mêle avec eux , sans aucune crainte ; car ils savent très-bien que ces animaux ne se coucheraient jamais, s'ils appréhendaient de blesser ou de gêner quelqu'un qui serait couché à côté d'eux (1) ; ils leur parlent et se font entendre,

---

(1) Dans l'automne de 1777, un étalon arabe, qu'on appelait César , était à l'école vétérinaire d'Alfort, destiné pour saillir les jumens. Il avait sa loge dans l'écurie , ou hôpital des blessés. La police de



ne les fatiguent jamais trop , ne les mettent au travail que peu-à-peu , et quand ils sont

---

cette école était telle alors que , toutes les nuits , deux élèves étaient de garde , tant pour soigner les chevaux les plus malades , que pour surveiller les autres , en cas qu'ils se détachassent , qu'ils s'entre-ruassent , etc. , les palefreniers étant couchés. Une nuit où j'étais de garde , mon camarade me pria de le laisser reposer , après que nous eûmes fait notre ronde , ou visite de tous les hôpitaux ; il se coucha dans la loge de César , et à son côté , en observant de se tapir ou de se coller , en quelque façon , le long de la cloison de la loge. Je me mis à lire sur le lit d'un palefrenier qui était absent cette nuit-là , qui était vis-à-vis la loge de ce cheval. Un peu après minuit , quand cet animal eut mangé , je m'aperçus , par hasard , qu'il voulait se coucher ; mais mon camarade ayant écarté en dormant son bras et sa jambe gauches , il l'examina , après avoir néanmoins essayé de s'accroupir ; il se releva et continua de manger : il tenta de nouveau de se coucher , se collant et frottant même le mur avec ses côtes , s'accroupissant de nouveau jusque près du sol , mais il se relevait ensuite : enfin il serra avec son museau le bras de mon camarade près de son corps. Il restait la jambe à serrer ; il tenta d'y aller avec la tête ; mais il ne le put , étant attaché trop court : il l'examina de nouveau en le flairant. Enfin , voyant cet animal dans l'impatience , ou le besoin de se coucher , et étant très-satisfait de l'avoir vu agir de la sorte , je l'attachai au bout de sa longe pour voir ce qu'il ferait : il alla sentir la cuisse et la jambe , fit même semblant de les serrer contre le



ce qu'on appelle bien noués , c'est-à-dire , à l'âge de 6 à 7 ans. Enfin ils les traitent , pour ainsi dire , comme leurs semblables. Aussi ces chevaux arrivent-ils à une extrême vieillesse , et exempts pour la plupart d'infirmités.

D'après tout ce qui vient d'être dit, il n'est aucun animal dont le caractère , si je puis

---

corps ; mais il ne l'exécuta pas , se remit à sa place , et tenta de nouveau de se coucher. Il se serait écorché peut-être les côtes contre le mur , si je n'eusse éveillé mon camarade , à qui je racontai ce qui venait de se passer. Il ne bougea pas tant que je parlai à mon camarade. Nous lui parlâmes ensuite tous deux ; il nous écouta avec beaucoup d'attention , et même avec complaisance ; et dès que nous nous fûmes retirés , il se coucha , après avoir néanmoins jeté les yeux sur nous , comme pour nous dire adieu , ou pour nous demander la permission de se coucher.

Il lui est arrivé d'autres fois à-peu-près le même fait ; comme aussi de ne pas oser se relever quand quelqu'un dormait à côté de lui ; car on a observé que , quand on ne dormait pas , il ne se gênait point.

La grandeur de la loge et la quantité de paille qu'on tenait sous cet étalon , engageaient plus d'une fois les élèves à se coucher auprès de lui : on lui parlait souvent ; et quand on a dit qu'il connaissait lorsqu'on dormait , je pense que c'est plutôt quand il ne voyait pas remuer , et qu'il n'entendait point parler.



me servir de cette expression , approche le plus de celui de l'homme que le cheval. Le Créateur l'a fait uniquement pour lui. En effet , un homme à cheval paraît ne faire en quelque sorte qu'un seul et même individu : les volontés du cavalier sont transmises au cheval d'une manière enchantresse ; celui-ci les prévient même souvent. Ainsi , force , noblesse , courage , docilité , obéissance , oubli quelquefois de soi-même , etc. ; voilà les qualités de ce précieux animal , qui partage avec son maître , ainsi que l'a dit Buffon , les fatigues de la guerre , et la gloire des combats (1).

Nous devons donc le regarder comme l'animal le plus parfait après l'homme ; et peut-être a-t-il encore , sur le chef-d'œuvre du Créateur , la supériorité relativement au mode de ses proportions géométrales (2).

Quoique je n'aie nullement fait mention des jumens , il est entendu qu'elles sont sujettes aux mêmes vices de conformation que les chevaux ; mais un des principaux , et qui leur est très - commun , c'est celui d'être basses du devant : elles ont encore

(1) Voyez encore ce qu'a dit du cheval le grand naturaliste français.

(2) Proportions géométrales du cheval déjà citées.



assez souvent trop de ventre ; mais ce dernier défaut n'est pas aussi préjudiciable que le premier, sur-tout s'il est accompagné d'un garrot rond et charnu. Ces jumens alors ne peuvent servir que pour le trait.

Cependant les jumens sont aussi bonnes que les chevaux ; je croirais même leur constitution meilleure que celle du cheval hongre ; et si on leur préfère les chevaux pour la troupe , c'est sans doute parce que , quand elles entrent en chaleur , elles ne mangent pas , ne font que hennir , et ne sont guère capables d'aucun service.

En France , on ne souffre aucun cheval entier presque nulle part , moins encore dans la troupe , parce qu'en général ils sont méchans : je crois cependant qu'on pourrait les élever comme ceux qu'on a châtrés , en prenant toutefois plus de peine : aussi serait-on bien dédommagé de cette peine en ayant des chevaux infiniment plus robustes , plus sobres , plus légers , et sur-tout moins ombrageux. Les chevaux entiers vivent plus que les chevaux hongres.

---





## SECONDE PARTIE.



L'ACADÉMIE avait désiré , ainsi qu'il a été dit , que le Mémoire fût accompagné ,

1.<sup>o</sup> D'une spécification exacte et fondée en principe des défauts de race auxquels sont sujets les chevaux du pays habité par l'auteur ;

2.<sup>o</sup> D'un état exact et spécifié des haras de ce même pays ;

3.<sup>o</sup> D'une courte exposition de la nature des encouragemens , et des obstacles qu'y a éprouvés l'éducation des chevaux pendant le cours d'un siècle.

Trois chefs composeront cette seconde partie , qui sera terminée par un aperçu sur la ferrure.

### PREMIER CHEF.

#### *Défauts de Race.*

Il n'est aucun pays où , avec autant de



moyens qu'a eus la France dans tous les temps et sous tous les rapports possibles , il se soit toujours trouvé aussi peu de chevaux et avec autant de dégénération , notamment depuis plus d'un siècle. L'on doit sentir déjà que cela a été la faute du gouvernement. Oui sans doute , et je suis forcé de le dire : il en a été de l'administration des haras comme de tant d'autres administrations, où la plupart des agens ne sont point à leur place , et plus souvent encore incapables d'en gérer aucune. Je ne chercherai pourtant pas ici à détracter les administrateurs , en les accusant de cupidité ou de concussion ; mais il n'en est pas moins vrai que la cause de l'abâtardissement de nos belles races de chevaux , doit leur être attribuée par l'ignorance ou la négligence qu'ils ont apportée dans leur gestion , et plus souvent encore par ces deux vices à-la-fois. Souvent aussi des chefs insoucians ont pu se laisser gagner par des subalternes rusés et avides de gain , et , sans s'en apercevoir , ils ont ainsi compromis la richesse de la nation.

L'administration des haras est , sans contredit , l'administration la plus importante d'un état bien policé ; elle influe sur le service militaire , sur le commerce , sur l'agriculture , sur l'économie rurale et domestique , sur les arts , sur la navigation



des canaux et des rivières, enfin sur le luxe. Il en est donc des chevaux de luxe comme des autres productions nationales somptueuses qu'un homme aisé doit se donner, parce que tout bon citoyen doit se faire honneur de sa fortune, en se procurant de beaux chevaux, des bijoux, des domestiques, etc. Eh ! que deviendraient tant de milliers de bras employés dans les diverses manufactures, si les riches, au lieu d'y aller dénouer le cordon de leurs bourses, le serraient au contraire, et entassaient leurs trésors ?

L'administration des haras, quand elle est négligée, est donc très-préjudiciable à la patrie ; elle peut contribuer à sa ruine, sur-tout ayant des guerres à soutenir, par l'importation des chevaux qu'elle est alors obligée de se procurer, même à grands frais, parce qu'on trouve par-tout, et sur-tout en pareil cas, des gens qui vous rançonnent ; il arrive même, par des circonstances qui ne peuvent point trouver place ici, qu'on ne peut avoir que des chevaux médiocres, qui, n'étant point acclimatés, reçoivent une secousse plus ou moins vive, soit de la part de la température atmosphérique, soit de la part des alimens, tant solides que liquides, et quelquefois de tous ensemble ; et cela peut contribuer, dans une



affaire décisive , à compromettre le salut de la nation ; au lieu que nos haras nationaux , s'ils avaient été bien dirigés , auraient été dans le cas de fournir des chevaux à nos voisins , après avoir pourvu nos troupes.

Les chevaux indigènes , quand ils sont bien proportionnés , sont infiniment supérieurs aux étrangers , parce qu'étant acclimatés , ils sont à l'épreuve de toute influence.

Les haras ont été toujours mal administrés en France : et outre que cette nation a mis une parcimonie condamnable dans l'achat des étalons et des jumens , c'est qu'elle a sans cesse et sans attention , protégé et placé dans cette administration des gens qui ne se connaissaient , ni en chevaux , ni en aucune manière de les gouverner. Comment , en effet , un officier de cavalerie , sans aucune connaissance d'anatomie ni de physiologie , qui à peine connaissait la robe d'un cheval , pouvait-il décider des qualités intrinsèques d'un étalon qu'il voyait pour la première fois ? Il suffisait qu'il le trouvât beau , pour qu'il fût adopté : et combien en a-t-on refusé qui , achetés ensuite , et en cachette par des particuliers , ont donné les plus belles productions ; tandis que la plupart de celles qui résultaient des étalons reçus ou approuvés par les inspecteurs des haras , etc. , leur étaient



étaient très-inférieures. Il sortait annuellement, soit de chez des seigneurs, soit de chez des particuliers, de bien plus beaux chevaux, et en plus grand nombre, en proportion des étalons, que des haras nationaux.

En 1779, il y avait, dans les écuries du roi et du comte d'Artois, deux chevaux de selle de toute beauté, nés à Bellesta, ci-devant Haut-Languedoc, au pied des Pyrénées, une des terres du duc d'Estissac, et dont ce seigneur avait fait présent à ces princes. On pourrait encore citer une infinité d'exemples pareils.

Il s'est trouvé cependant parmi les inspecteurs des haras de bons connaisseurs et désintéressés, qui auraient rendu de grands services à la chose publique; mais malheureusement leurs pouvoirs ont été trop bornés; et par une fatalité qui semble planer sur toutes les administrations, s'il y a un homme probe, vigilant et actif, il est éloigné de son poste, et souvent disgracié.

Tous ceux qui ont écrit sur les haras, se sont appesantis, avec juste raison à la vérité, sur le peu de soins et d'attention que l'on a apportés dans le choix des étalons et des jumens; mais ils se sont tus, ou presque tus sur l'éducation de l'élève, sans faire attention que la négligence ou le mépris de



cette éducation , était la source d'une infinité de vices qu'on ne peut plus ensuite corriger. Ce qu'ils ont dit des jumens n'approche pas non plus du but. Ils ont laissé de côté des qualités assez essentielles , pour ne s'occuper que de qualités pour la plupart superficielles et de nulle importance.

La France a toujours été un état riche : elle a , dans certaines provinces , des pâturages qui ne le cèdent en rien à aucune autre nation ; et ces diverses provinces ou départemens , qui ne sont pas tous égaux pour la température , étaient faits pour fournir des chevaux de tout genre de service , depuis les plus fins et les plus déliés , jusqu'aux plus grossiers et aux plus lourds ; car on ne peut pas ignorer que le climat et la nourriture influent beaucoup sur l'individu , sur-tout lorsque cette nourriture est consommée sur les lieux mêmes , soit dans les pâturages , soit à l'écurie. Il y a des pays sans doute qui possèdent une nourriture pour les chevaux , en quelque façon privilégiée. En Espagne , par exemple , l'orge en grain et sa paille forment la principale et la meilleure nourriture des chevaux de cette nation ; au lieu qu'en France , on préfère l'avoine à ce grain , et la paille sert pour les bœufs et les vaches , parce que les chevaux la rebutent. On ne pourrait



pas nourrir, en France, ni ailleurs, un cheval d'Espagne avec la paille d'orge et l'orge en grain, ainsi qu'on le fait dans ce royaume, sans qu'on ne s'aperçût bientôt d'une altération plus ou moins sensible dans l'individu. « Une personne, dit » Bourgelat, qui, ne voulant admettre » aucune distinction relative aux divers » pays en ce qui concerne les qualités des » productions végétales, et s'obstinant à » nourrir un beau cheval espagnol avec » de l'orge, sous le prétexte qu'il était habitué plutôt à ce *grain* qu'à l'*avoine*, se » trouvera forcée d'y renoncer, après l'avoir » vu attaqué d'une fourbure des plus violentes, et telle que l'occasionnerait l'*avoine* » elle-même à tout cheval qui en mangerait inconsidérément. »

Feu M. le marquis de Gudanes a porté plus loin que cela ses expériences ou sa curiosité. Il avait un superbe cheval espagnol qu'il nourrit pendant près d'une année avec de l'orge et sa paille, qu'on allait chercher en Espagne, dans le village même où ce cheval était né. Il faut dire que la terre de Gudanes est sur les Pyrénées, et qu'il n'y avait qu'une douzaine de lieues à-peu-près de la demeure du cheval, au lieu de sa naissance. Cependant il avait été transplanté du midi au nord de la montagne qui



séparait ces lieux, en même temps que les deux royaumes. Malgré cette précaution, ce cheval commença à n'être pas autant en vigueur au bout d'une année. On abandonna cette nourriture, qui revenait d'ailleurs très-chère. On le mit au foin, à la paille et à l'avoine, mais par gradation à ce dernier grain, parce qu'on lui donna encore pendant quelque temps de l'orge pour la moitié de sa ration ; et cet animal se refit dans moins de deux mois, et devint un des plus beaux chevaux qu'on eût vu depuis bien long-temps.

Les chevaux suisses, francomtois, hollandais, ne sont à leur tour si massifs, avec des pieds plats, etc., que par rapport à l'influence de la nourriture, qui est extrêmement abondante, plus ou moins aqueuse. Le climat influe aussi à son tour sur ces individus.

Un grand vice qui a régné encore dans les haras, a été de ce qu'on n'a pas éloigné pour les générations futures les premiers-nés, soit mâles, soit femelles, parce que sans doute ces individus avaient annoncé quelque chose : aussi a-t-on été étonné assez tôt que leurs productions leur aient été très-inférieures, et que ces mêmes individus soient devenus à leur tour tout-à-fait méconnaissables. On les a rejetés alors, à la



vérité , mais malheureusement ils avaient commencé par abâtardir la race.

Les premiers-nés doivent être bannis des haras , sans aucun égard et sans distinction de sexe , quelque belle ou plutôt quelque séduisante que soit leur structure. Qu'on examine tous les animaux , en commençant par l'homme , on verra que les cadets l'emportent infiniment en belle conformation sur les aînés.

On a également permis trop légèrement , et sans se livrer à aucune réflexion , les accouplemens incestueux , soit entre frères , soit de père à fille , et de fils à mère. De pareils accouplemens ne doivent être tolérés qu'autant que ces individus seraient de toute beauté et de race pure (1) , ou qu'on serait dans une disette de beaux mâles et de belles femelles ; et encore s'apercevra-t-on bientôt combien les vues ont été bien peu

(1) Les accouplemens incestueux , même de race pure , ne peuvent réussir que dans le climat propre de cette race , ou dans un autre climat absolument analogue. C'est vainement qu'en Suisse , et dans la ci-devant Franche-Comté , l'on voudrait tirer race de deux individus arabes ou espagnols. L'air , la nourriture , le sol , les dénatureront bientôt ; et à la troisième , et peut-être même dès la deuxième génération , ils seraient méconnaissables.



remplies , malgré que ces individus annon-  
 cassent des qualités plus qu'ordinaires.  
 Qu'on examine la production des mariages  
 entre proches , encore que les deux époux  
 soient passablement bien conformés , leurs  
 descendans ne seront pas de même : ils  
 dégénéreront ; et cette dégénération s'accroît  
 avec une rapidité étonnante. Je connais ,  
 par exemple , certains villages où tous les  
 habitans sont presque tous parens les uns  
 des autres. Aussi on n'y voit ni beaux  
 hommes , ni belles femmes ; et dans ces  
 mêmes lieux , on voit que les individus qui  
 y ont été importés , soit mâles , soit femelles ,  
 ont donné des productions bien supérieures  
 à celles du pays , quoiqu'alliés avec des  
 citoyens du lieu. Les cultivateurs , les jar-  
 diniers , ne changent-ils pas de semences ?  
 Quand ils ne le font pas , ils s'en trouvent  
 mal.

On peut m'opposer , mais non pas avec  
 beaucoup de fondement , que , pour con-  
 server la race des moutons d'Espagne , on  
 les a toujours unis entre eux à quel degré  
 de consanguinité qu'ils se soient trouvés.  
 Ceci n'infirme point mon opinion : c'est  
 comme si l'on accouplait en France ou  
 ailleurs deux chevaux arabes avec deux  
 jumens de même nation ; les poulains qui  
 en résulteraient , seraient sans doute supé-



rieurs à ceux qui naîtraient de l'accouplement de ces deux individus étrangers avec deux individus du pays , quelque beaux qu'eussent été ces derniers individus. On pourra allier avec avantage et ensemble les nouveaux-nés , s'ils se rencontrent mâle et femelle , ou bien avec le père ou la mère , s'ils sont du même sexe : on pourra de plus , et avec le même avantage , accoupler ensemble les fruits incestueux jusqu'à la troisième ou quatrième génération ; mais la consanguinité se perd déjà à cette époque ; et ces animaux , tout en conservant le type originel , laissent pourtant apercevoir qu'ils ne sont pas nés en Arabie. On doit alors , pour en tirer plus de parti , les allier avec des individus du pays , mais bien choisis et qui approchent de leur race , ou de toute autre belle tige , comme espagnole , navarrine , italienne , etc.

Un mauvais accouplement nuit essentiellement à la conservation de la race : ainsi il faut toujours associer un bel étalon à une belle cavale , et sur-tout qu'elle approche autant que possible de la race de l'étalon qui a été choisi : sans cela , les vues de l'amélioration que l'on veut opérer ne seront point remplies.

On a quelquefois aussi trop compté sur les mâles seuls , en négligeant les femelles ;



et l'on s'est écarté ici du principe des Arabes , qui comptent au contraire la noblesse de leurs chevaux par les femelles , et non par les mâles ; mais ils n'ont pas tout-à-fait raison : aussi cette nation vend-elle facilement des mâles , et jamais les femelles. Ne pourrait-on pas croire que c'est parce que les femelles sont plus dociles ; qu'elles leur donnent, quand ils ont sevré leurs poulains , du lait qui leur sert , non - seulement de nourriture , mais dont ils tirent du fromage , et sur-tout un esprit qui est fort du goût de ces Orientaux ? ou bien encore parce qu'ils auraient trop de mâles et pas assez de femelles , pour en tirer des productions , puisqu'un étalon peut saillir 20 ou 30 jumens ? Du moins telle serait mon opinion.

Quoiqu'il en soit , on a attaché de tout temps en France trop peu d'importance dans le choix des jumens ; et celles sur lesquelles on a fait tomber ce choix , en étaient très-souvent indignes. On a toujours donné la préférence aux jumens effilées , haut montées , hautes du devant , étroites de boyaux ( ceci s'entend pour les chevaux de selle ) , parce qu'avec cette conformation , elles étaient élégantes ; et on ne faisait pas attention que la capacité de leur ventre , déjà peut-être trop peu considérable pour loger les viscères qui y étaient contenus , ne pouvait



pas permettre au fœtus de se développer et de prendre tout l'accroissement nécessaire : que les jumens un peu ventruës et un peu basses du devant, que l'on a rejetées , auraient été sans doute pour la plupart bien dignes d'être saillies. Une jument un peu basse du devant ( et elles le sont presque toutes ) , atteint plus facilement l'herbe qu'elle doit pâturer : cette conformation , qu'on dit être vicieuse , est au contraire , selon moi , une qualité. Qu'on suive toutes les jumens les unes après les autres , on en trouvera au moins les trois-quarts plus ou moins basses du devant , tandis qu'on ne trouvera pas le quart des chevaux qui aient ce défaut. La nature n'a-t-elle pas eu ses vues en les formant ainsi ? Du moins on est en droit de le croire ; car , outre qu'elles atteignent plutôt l'herbe qu'elles doivent pâturer , c'est que leur fœtus peut se loger mieux à son aise dans le ventre , et ne souffrir aucune gêne de la part des os du bassin , sur lesquels il pourrait venir heurter de temps en temps , quand il a pris un grand accroissement ; et c'est ce qu'il pourrait faire plus facilement quand la mère est haute du devant, et sur-tout quand elle a peu de ventre. Qui sait , au reste , si ce n'est pas une des causes principales de la plupart des avortemens ?



Je vais répondre d'avance à une objection qu'on peut me faire , relativement à la petitesse du ventre , que l'on a regardée comme une qualité ( l'on s'imagine sans doute qu'on va m'opposer les femelles des lièvres , des chiens levriers , etc. ) , en disant que ces animaux ont la peau infiniment plus extensible que celle de la jument , et que la matrice , que l'on pourrait regarder avec assez de fondement comme étant de même nature que le derme , puisqu'on pourrait suivre celui-ci lorsqu'il se réfléchit et qu'il commence à former le vagin ; la matrice , dis-je , se prête , de même que les tégumens communs , au développement du fœtus. Ces femelles encore restent couchées la plupart du temps , et mangent dans cette attitude , au lieu qu'il n'est pas commun de voir des jumens pleines , manger toutes couchées ; j'en ai vu cependant , mais dans des prairies assez fourrageuses , rester couchées une partie du jour , et manger l'herbe qu'elles avaient pu atteindre autour d'elles , en pirouettant en quelque façon sur le côté qui reposait à terre. Mais que pourra-t-on m'objecter quand je préférerai une jument basse du devant , à une jument trop haute ? Le poulain , dans une jument basse du devant , se portera plutôt vers le diaphragme que vers le bassin , où il aurait pu heurter ; et si la



poitrine est ample , les poumons , ni les autres viscères logés dans cette cavité , ne souffriront nullement du peu du refoulement du diaphragme sur elle. Si l'on s'opiniâtre à vouloir des jumens trop hautes , s'entend toujours du devant , je leur opposerai la girafe , qui est obligée de s'agenouiller ou d'écarter extraordinairement ses jambes de devant , lorsqu'elle veut boire ou pâturer , malgré qu'elle ne pâture que très-rarement , et quand elle ne trouve pas des branches d'arbre ; ce qui démontre évidemment que la nature a prévu les obstacles qu'éprouverait cet animal pour chercher sa nourriture , en le plaçant dans un pays extrêmement fourrageux , mais sur-tout couvert d'arbres dont il peut facilement atteindre les branches.

J'ai devers moi , sur cet article , un exemple , qui seul en vaut mille. En 1788 , un particulier de la ville d'Ilhe , en Roussillon , avait une assez belle jument qu'il mettait souvent à une petite charrette , par besoin , et qui cependant aurait fait une belle jument de selle : elle était néanmoins un peu basse de devant , et un peu ventrue. On lui avait refusé , l'année d'auparavant , de la lui faire saillir par un des douze étalons qui étaient à Perpignan , et sur lequel il avait jeté son choix. Cet homme , à qui j'avais soigné une autre bête , me pria de



voir s'il ne serait pas possible , avant que cet étalon , qu'il me désigna , partît pour la montagne , où il allait faire sa monte , de la faire saillir : je lui avançai tout bonnement qu'il n'y avait nulle difficulté , et je lui dis de l'amener un tel jour. Il l'amena effectivement ; mais l'écuyer le refusa net , et avec opiniâtreté. Il n'eut pas plus d'égard , quand je l'en priai en ma qualité de médecin vétérinaire , et sur-tout étant chargé du soin des étalons. Je me crus autorisé à faire à cet écuyer des observations sérieuses qu'il rejeta absolument. Le particulier était au désespoir , attendu que la jument était bien en chaleur. Je lui suggérai alors une supercherie que voici :

Il devait partir dans deux jours trois étalons pour aller faire la monte , du nombre desquels était celui qu'il désirait. Je lui conseillai de s'arranger en conséquence avec les personnes qui conduisaient les étalons à leur destination. En effet , il alla faire attendre , par un ami affidé , les étalons à sept ou huit lieues de Perpignan ; et enfin il parvint à faire saillir sa jument par l'étalon qu'il avait tant désiré. Elle retint de ce seul accouplement. Elle donna un poulain qui devint superbe , et que cet homme vendit entier , et très - cher , au commencement de 1792.



On peut voir par cette observation que la brièveté des jambes de devant de la jument, et un peu trop de volume du ventre, ne nuisent point au fruit, puisqu'il fut des plus beaux; et ces défauts, j'entends ceux de la mère, si on veut les appeler tels, contribuèrent sans doute, d'une manière toute particulière, au développement de ses formes, et, par une suite nécessaire, à sa bonté.

L'on s'est généralement convaincu en France, sans doute comme ailleurs, que, lorsqu'on veut régénérer une race, il faut commencer par se procurer de bons mâles, et ensuite, s'il est possible, de bonnes femelles; car, quoique celles-ci ne soient considérées en quelque sorte que comme la terre dans laquelle on enfouit la graine, il n'en est pas moins vrai qu'il faut faire un bon choix de cette terre, puisque toutes les terres ne sont pas également bonnes pour recevoir toutes les graines, et c'est de leur bon choix que dépend principalement la réussite de l'opération. On a plusieurs exemples de cette vérité, depuis que nous avons introduit chez nous des béliers espagnols. Les premiers métis ont été un peu plus beaux que la race commune: mais ils n'ont pas égalé les pères; et les productions ont été plus belles encore, quand aux béliers déjà acquis on a associé des brebis du même



pays : les productions alors se sont très-rapprochées de leurs souches.

Revenons encore sur la structure des jumens.

J'ai dit plus haut que presque toutes les jugemens étaient basses du devant , et qu'il y avait au contraire très-peu de chevaux qui le fussent ; enfin , et c'est incontestable , il y a moins de chevaux bas du devant , que de jumens qui aient cette partie du corps relevée. La nature n'a-t-elle pas eu ses vues en formant ainsi les jumens ? et ne pourrait-on pas présumer , avec assez de fondement , que , si quelqu'une se trouve haute comme quelque cheval bas , c'est qu'elle a été contrariée ? Et qui sait encore si , dans ce cas , ces individus n'ont pas , par une cause quelconque , et par nous inextricable , changé de sexe au moment de leur formation ? Je m'arrête là.

La nature semble avoir dit à l'homme , pour qui le cheval a été fait , de se servir pour sa monture des jumens hautes du devant , et qui n'ont point de ventre ; elles seront plus lestes , plus élégantes ; il sera mieux en selle : les réactions ne seront pas aussi dures ; et de laisser pour la production celles qui ont du ventre , qui sont basses du devant : elle pâtureront plus commodément , et le ligament cervical ne



sera pas autant tiraillé. Le fruit qu'elles porteront sera plus à son aise dans leur ventre ; il y trouvera moins de gêne pour son accroissement. Ainsi, plus de nourriture d'un côté, point de contrainte de l'autre ; voilà les deux points essentiels d'une gestation avantageuse.

On dira donc alors qu'il faut toujours chercher de grosses jumens basses du devant, très-ventreuses ; cela dépend de la production qu'on veut obtenir. On sent bien qu'on ne peut pas associer à un étalon fin et léger une jument lourde ; le fruit sera plus ou moins informe et décousu, c'est-à-dire qu'il participera de l'un et de l'autre, etc. Mais quand j'ai voulu qu'on donnât un bel étalon à cette jument d'Ilhe, quoique un peu basse du devant et un peu ventrue, c'est que j'ai reconnu qu'elle était de la race à-peu-près de l'étalon, et presque aussi fine que lui ; car on ne l'avait rejetée que par rapport aux deux vices précités, qui ont été au contraire deux qualités.

Le défaut de race de nos chevaux a toujours dépendu du peu de soin et d'attention que l'on a apportés aux choix des deux pères, notamment aux choix des femelles ; car, quant aux étalons, comme ils étaient si peu nombreux en comparaison des cavales, on s'en procurait, ou de l'Es-



pagne, ou de l'Italie, ou de l'Arabie, etc. Mais comme, quant à ces derniers, on n'a jamais voulu y mettre le prix; on n'a eu que des étalons médiocres, qui, associés encore avec des cavales médiocres, ont donné des productions inférieures à eux-mêmes; au lieu que si on avait associé à cet étalon arabe, quoique médiocre, une jument limousine par exemple, ou navarrine, de belle structure, et dont quelque ascendant aurait été arabe, l'on aurait fait au moins un pas vers l'amélioration, et plus bel aurait été l'étalon, plus belle aurait été la production. Il a été dit plus haut, en parlant des moutons espagnols, qu'on ne les a accouplés entr'eux pendant long-temps, que pour conserver la pureté de leur race, et l'on n'a éloigné sans doute les consanguins et les utérins, que quand ces individus se sont écartés de la perfection. Si on avait fait ainsi à l'égard de nos chevaux; si l'on avait accouplé les individus les plus parfaits de la race qu'on voulait conserver, on aurait bientôt été convaincu du succès de cet appareillement parfait, par l'arrivée des belles productions; si donc, pour conserver une race pure, on est obligé d'appareiller les individus les plus parfaits de cette race, à plus forte raison, pour la réparer, devra-t-on faire un choix très-scrupuleux des



dés sujets que l'on veut croiser, non-seulement par ce qu'ils sont eux-mêmes, mais par ce qu'ont été leurs ascendans, tant mâles que femelles.

La ruine de nos haras, et l'avilissement de nos belles races, doivent être plutôt attribués sur-tout, depuis 1780, à l'importation des chevaux anglais : et il ne peut pas entrer dans ma tête comment les administrateurs des haras pouvaient se figurer que l'Angleterre, cette nation si envieuse des productions d'autrui, et si jalouse de conserver, pour nous rançonner peut-être, la supériorité qu'elle a sur toutes les autres nations dans l'art d'élever et de perfectionner les races des animaux domestiques, leur cédât de beaux chevaux, et sur-tout pour le prix médiocre que la France s'est toujours obstinée à y mettre, malgré qu'on tînt à Londres et ailleurs des agens pour ces acquisitions.

Les Anglais, à la vérité, ont de superbes chevaux qu'ils tirent de l'Arabie ou de la Barbarie, et qui leur donnent de belles productions ; mais la manière dont ils les exercent ou les travaillent, ruine leurs membres, notamment leurs épaules : aussi savent-ils se défaire de ce qu'ils ont de médiocre, pour garder ce qu'ils ont de plus beau ; et c'est précisément les étalons rebutés



en Angleterre , la plupart serrés du devant , avec très-peu de jeu aux épaules , droits sur leurs jarrets , etc. , qui étaient achetés pour nos haras , et qui ont si bien abâtardi nos races ; ces étalons , issus encore pour la plupart de mauvais métis , pouvaient - ils faire autrement ?

Une chose à laquelle on ne fait pas encore assez d'attention dans le choix des étalons et des jumens , c'est la conformation de leurs jambes.

Tout étalon qui sera bas du devant , dont les jarrets seront droits , pleins , etc. , en un mot , qui n'aura pas les qualités que nous avons exigées pour qu'un cheval soit réputé beau , sera rejeté ; car il ne manquerait pas de transmettre à ses descendans ses vices de conformation , et notamment ceux de ses jambes : et quant aux jumens , si ses parties étaient trop fines et tarées , elles souffriraient plus ou moins par la pesanteur de leur ventre , lorsqu'elles approcheraient du terme du part , et elles seraient obligées de rester souvent couchées , etc. ; ce qui serait dans le cas de leur nuire , ainsi qu'au poulain , sous plusieurs rapports que je puis bien me dispenser de citer ici.

Une autre considération non moins importante , c'est qu'il ne faut jamais écarter des haras , avant l'âge de quatre ans , un



individu qu'on sait être de race , quoiqu'il ne paraisse pas bien beau les deux ou trois premières années ; car , tout comme on a vu des poulains de six à dix-huit mois , et même à deux ans , être de la plus grande espérance , devenir en quelque façon méprisables à l'âge de quatre ou cinq ans ; de même aussi on a vu des poulains presque informes , et qu'on n'a gardés que parce qu'on n'a pas trouvé à les vendre , se développer tout d'un coup , et faire l'admiration des connaisseurs.

### *Vices dans l'Éducation des Poulains.*

Le défaut de liberté parmi ces jeunes individus , est une des causes principales qui s'opposent au développement de leurs formes. On ne devrait jamais attacher un poulain avant l'âge de trois ans ou trois ans et demi : cela n'empêcherait pas que , quoiqu'étant dans les écuries , même dès l'âge le plus tendre , comme cela se pratique dans certains haras , on ne les approchât pour les caresser , leur faire lever les pieds afin d'y frapper dessous , leur manier la queue à sa naissance , leur passer des sangles autour du corps , leur mettre un filet dès l'âge de trois ans , et le leur laisser les heures entières , etc. ; enfin pour les préparer



peu-à-peu , et sans aucune espèce de contrainte , à une domesticité aussi peu pénible pour eux qu'avantageuse pour l'homme. Dans le temps rigoureux de l'hiver , par exemple , où l'on est obligé de les laisser dedans , ne pourrait-on pas leur donner à manger poignée par poignée , et ne la leur donner même qu'après qu'ils auraient passé par toutes ces épreuves ? Il faut à ces jeunes animaux un exercice naturel ; ils savent bien se reposer , quand ils sont fatigués d'avoir bondi ou sauté , ou de s'être provoqués à la course , comme c'est assez souvent la coutume chez eux , ainsi qu'à sauter des fossés.

On a bien senti les inconvéniens de les laisser toujours dedans , sans les exercer ; puisqu'on les fait trotter à la longe , dans l'idée que cet exercice leur donnera de la force et de l'agilité ; mais on se trompe à cet égard. Cet exercice , souvent peu mesuré à l'étendue de leurs forces , est pour l'ordinaire le principe de la ruine de leurs jambes et de leurs épaules ; d'ailleurs cet exercice , ou plutôt ce travail , est toujours le même : souvent on y soumet un poulain qui est incommodé ; et quand bien même il ne le serait pas , il suffit qu'on use envers lui de contrainte , pour que cela lui soit préjudiciable. Rapportons pour un moment l'éducation sur les hommes.



Qu'on compare l'enfant d'un artisan avec l'enfant d'un bourgeois , on verra combien celui-là l'emporte sur celui-ci en force et en adresse : les gens de la campagne l'emportent encore sur tous. La nature , comme l'a dit un savant , donne la force et la noblesse ; l'art ou l'éducation ne donne que la grâce et l'élégance : et que seraient enfin les enfans des citadins aisés , si leurs parens ne les faisaient apprendre à danser , à faire des armes , à monter à cheval , etc. ; exercice qu'ils donnent plutôt par luxe et par ton , que par un bon principe d'éducation , mais qui ne reste pas que de rendre le corps plus ou moins robuste. Un exemple que je vais rapporter , convaincra de ce que j'avance.

En 1787, M. de la Houlière , gouverneur du château de Salces , en Roussillon , eut, d'une assez belle jument , une pouliche qui promit de suite beaucoup ; elle était née en juillet, et par conséquent un peu tard ; elle fut bien nourrie jusqu'au commencement de février suivant , époque où elle se sevrâ d'elle-même, et sans qu'on s'en aperçût. On mit alors un licol à cette bête ; mais cet état de contrainte la chagrina, parce qu'elle se fatiguait pour s'en débarrasser, au point qu'elle en devint malade. On m'envoya chercher : je lui trouvai un peu de fièvre , que



je ne sus d'abord à quoi attribuer ; mais après l'avoir bien observée , et l'avoir vue débattre , s'agiter , tirer sur sa longe , sauter , etc. , je ne balançai pas à assurer que son incommodité lui venait de s'être tourmentée étant attachée ; car , quand les animaux sont malades , ils sont ordinairement plus tranquilles : je la fis mettre en liberté , en lui ceignant autour du cou la longe de son licol. Cela l'inquiétant encore , je le lui fis ôter en entier ; je ne lui donnai qu'une bouteille d'oxycrat édulcoré avec du miel , et un lavement , et elle fut guérie. Je la quittai le lendemain ; elle allait fort bien. On l'attacha de nouveau quelques jours après , et elle se livra à des mouvemens désordonnés qui lui firent du tort : on la mit en liberté comme auparavant , et elle guérit sans lui rien faire. Comme on tenait beaucoup à cette bête , on me consulta sur ce qu'on avait à faire à son égard ; et je conseillai à M. de la Houlière et à M. d'Aubermenil , son gendre , de l'envoyer à la montagne avec leur troupeau de moutons. On s'y résolut , non sans peine , et on l'emmena ; mais au bout de deux ou trois mois cette pouliche se perdit , et on crut que les loups l'avaient mangée. Effectivement ces animaux en avaient dévoré une à-peu-près comme elle ; on en fut très en peine , et



moi sur-tout, qui étais la cause qu'on l'y avait envoyée. Au bout de neuf à dix mois, comme on y pensait le moins, on écrivit à M. de la Houlière qu'on avait trouvé une pouliche qui, à la vérité, ne ressemblait pas à la leur, mais qui était du même âge, et qui n'avait pas de maître. On l'envoya chercher, et je fus appelé aussitôt qu'elle fut arrivée. Presque tout le village la reconnut à sa tournure, à sa finesse et surtout à celle de sa tête; mais je ne la reconnaissais pas, tant elle était maigre, le poil terne, manquant encore en certains endroits où il paraissait qu'elle avait été écorchée ou blessée; elle avait très-peu grandi; son œil était néanmoins très-vif. On la laissa pendant quelque temps dans une grande remise, sans être attachée et en pleine liberté; on la faisait sortir de temps en temps au-dehors du village; mais, crainte de la perdre, ou qu'elle portât du dommage aux récoltes, on se décida à la laisser dans ladite remise sans être attachée; on lui donnait à manger avec la main; on faisait entrer de temps en temps d'autres bêtes de toute espèce pour lui tenir compagnie. On lui mit un licol à l'âge de deux ans; souvent même on le lui tirait: on l'accoutuma à se laisser lever les pieds, à se laisser manier, etc. Enfin cette bête n'avait



que trois ans qu'elle était de la plus grande espérance. La révolution vint, et je la perdis de vue; mais je pense qu'elle n'aurait jamais été telle, sans cet état de liberté dont elle jouit pendant les neuf à dix mois qu'elle resta à la montagne.

Une négligence encore dans l'éducation des poulains, c'est le peu d'importance que l'on attache à l'inspection de leurs pieds, c'est-à-dire, de leurs sabots. Il n'est pas rare de voir qu'un des quartiers se porte extraordinairement en-dehors ou en-dedans, dans une très-grande obliquité, tandis que l'autre tombe perpendiculairement et rentre même dans le pied, comme pour suivre l'autre quartier, qui le tire toujours à lui. La déviation de ces pieds, qui arrive plus souvent à ceux de derrière, au quartier de dedans qu'au quartier de dehors, et qui leur donne presque la forme d'un pied d'oie, leur deviendrait très-préjudiciable si on ne rognait pas cet ongle perpendiculairement, et à mesure qu'il se dévie de nouveau. Il est arrivé que des poulains ont été tout-à-fait estropiés, parce qu'on a négligé de corriger ainsi ce vice de leurs sabots, en les ferrant comme leur pied le demandait. Je parlerai du fer propre à ces pieds, dans l'article de la ferrure.

Je terminerai ce chef par dire que, pour



avoir une bonne race de chevaux , n'importe celle que l'on veut conserver ou améliorer , il faut que chaque espèce soit dans le pays qui lui convient le mieux , parce qu'il est entendu que cette espèce a été transplantée. Ainsi , par exemple , le cheval arabe , qui est d'un pays plus ou moins sec et plus ou moins chaud , dégénérera promptement dans un pays marécageux , froid , et dont les pâturages seront gras et très - abondans , malgré que nous devons attribuer sa dégénération plutôt à la qualité du sol qu'à la température atmosphérique. Par la même raison , des chevaux de ce dernier climat s'abâtardiront bientôt dans un pays sec , élevé , dont les pâturages sont rares et peu succulens ; et si l'on veut s'obstiner à les y laisser , on n'aura bientôt qu'une race rabougrie , qui peut-être avec le temps pourrait s'améliorer en reprenant peu - à - peu son type naturel , parce qu'on ne peut pas penser que les premiers chevaux aient été grands et gros , comme certains que l'on voit aujourd'hui ; mais toujours aura-t-on perdu un temps précieux qu'on aurait pu mieux employer.

On s'est moins attaché à la qualité du sol qu'à la quantité du fourrage , parce qu'on a voulu avoir beaucoup de chevaux , sans se mettre en peine de ce que seraient un jour



ces animaux. La Normandie ayant offert en conséquence une grande ressource en nourriture , on a voulu y faire venir des chevaux fins , en y plaçant les plus beaux étalons qu'on a pu se procurer : mais ce but a été manqué ; car , après les premières générations , les chevaux , quoique assez bien faits , ont eu leurs jambes plus ou moins grosses , et couvertes de gros poils ; et à peine a-t-on trouvé un cheval distingué sur vingt : il faut néanmoins ajouter qu'on a empoisonné la Normandie de chevaux anglais déjà dégénérés. La Grande-Bretagne même , malgré les soins qu'a cette nation , la plus industrielle du monde , de ne rien négliger pour la conservation des belles productions nationales en tout genre , se trouverait bientôt dépourvue de beaux chevaux , si elle n'en renouvelait pas souvent la race par l'importation des chevaux arabes , barbes , tartares , persans , etc.

Si nous réfléchissons un peu sur la quantité immense de chevaux qui entourent le séjour de l'homme , nous verrons que chaque pays a les siens , c'est-à-dire , des chevaux d'une stature particulière , même à des distances peu considérables. La Normandie et le Poitou , qui se touchent , en offrent un exemple , et tant d'autres pays qu'il est inutile de citer.



La nature a toujours eu ses vues ; elle n'a jamais été en défaut. Judicieuse et juste dispensatrice des secours pour les besoins de l'homme , elle a placé sur chaque point du globe que cet homme a choisi pour sa demeure, ce qui peut lui être nécessaire. Elle a donné le renne au Lapon ; à l'Africain, le chameau ; au Péruvien, le lama ; à l'Indien, l'éléphant, etc. En Europe, et surtout en France où les travaux ruraux et les transports ont lieu par les chevaux et les bœufs , mais principalement à l'aide des premiers , elle les a aussi plus multipliés ; la Franche-Comté, la Suisse, etc. ont des chevaux plus ou moins lourds, etc. De quelle utilité, par exemple, pourraient être dans un pays bas , marécageux , plus ou moins boueux, des chevaux fins ? D'aucune , ou du moins d'une bien faible. Leurs jambes , relativement à leurs pieds plus ou moins petits , s'enfonceraient dans la boue sans pouvoir presque les retirer ; tandis que les chevaux du pays au contraire , quoique plus lourds et avec des pieds très-volumineux, mais qui présentent une grande surface, ne s'enfoncent pas autant , et relèvent plus facilement leurs jambes , puisque le trou que font leurs pieds est trop évasé pour que la boue ou la terre comprime leurs jambes comme elle ferait à l'égard des che-



vaux dont les pieds sont petits ; car , dans ces derniers , quoique les jambes soient fines , les pieds sont encore plus petits en comparaison que dans les autres chevaux. Les chevaux lourds à leur tour ne seraient que d'une très-faible utilité dans des pays montueux , escarpés , etc.

## DEUXIÈME CHEF.

### *État des Haras de la France (1).*

Les haras ont été nuls , ou presque nuls jusqu'à présent , en France , parce qu'ils avaient été anéantis à la révolution ; mais le gouvernement , qui a senti l'importance de ces établissemens , s'occupe de les créer de nouveau , et il a commencé à

---

(1) Par le terme de haras , on devrait entendre , comme l'a dit Bourgelat , et ainsi qu'on le trouve dans presque tous les dictionnaires , l'assemblage d'un certain nombre de chevaux entiers , et des jumens pour en tirer race , y perpétuer l'espèce , et y élever des productions jusqu'au moment où elles auraient acquis la force nécessaire pour le service auquel on les destine ; mais on se sert encore de cette expression pour désigner la distribution d'un certain nombre d'étalons confiés à certaines personnes pour suivre les jumens du canton.



établir quelques étalons dans la ci-devant Normandie, à Tarbes, à Pau, etc. Il y en a douze à Perpignan, depuis le mois de novembre 1807, dont dix espagnols, un arabe, et un qu'on dit limousin, mais qui ne l'est pas de père et de mère : il semble plutôt normand. En général, ces douze étalons sont assez médiocres, et ils ne répondent pas au gouvernement auquel ils appartiennent. On assure que le haras de Pompadour commence de nouveau à être mis sur pied ; mais je crois que de longtemps nous n'aurons de beaux chevaux en France, parce que je me suis aperçu que la nouvelle administration ne vaudra pas plus que l'ancienne, c'est-à-dire que ceux qui y occupent ou qu'on voit qui y occuperont les premières places, ne se connaîtront pas plus en chevaux, et en la manière de les gouverner, que les anciens.

Il y a de plus deux ou trois haras particuliers, et quelques étalons çà et là, que des propriétaires entretiennent tant bien que mal pour le saut des jumens ; et la plupart de ces propriétaires n'y trouvant même pas tout-à-fait leur compte, ont abandonné cette branche d'industrie. Ces étalons ne sont pas beaux. (Je ne parle ici que du ci-devant Haut-Languedoc et comté de Foix, où il n'y a jamais eu que des éta-



lons pour donner des productions propres à la selle et au bât; et je pense qu'il en est ainsi des autres départemens de la France.) Comment pourrait-on trouver un bel étalon, puisque la révolution les a tous détruits? A peine trouve-t-on de loin en loin quelque individu qui ait recouvré de ses ascendans, plus ou moins éloignés, quelques qualités que ses père et mère n'avaient même pas.

Dans le ci-devant Haut-Languedoc et le Roussillon, tous les gros propriétaires ont conservé un haras qui ne mérite guère ce nom, et qui est composé de 20 à 30 jumens, avec un seul étalon; mais c'est uniquement pour battre le blé pendant l'été: cela fait, ces animaux, qui sont jumens, poulains et pouliches, sont remis aux pâturages jusqu'à l'année suivante. Il y en a qu'on fait ferrer pour faire ce travail, et déferer quand il est fini: sans cela, leur ongle croîtrait trop et leurs jambes en souffriraient.

Presque tous ces chevaux sont plus ou moins communs, ou rabougris, en ce que les propriétaires n'y attachent aucune considération, et il leur importe peu qu'ils soient laids ou beaux, parce que, disent-ils, ils ne feraient pas plus de travail pour cela; sur quoi cependant ils pourraient se



tromper , attendu que plus un cheval approche des proportions , meilleur il doit être. Ces propriétaires entendent donc mal leurs intérêts , puisque c'est toujours la même race qui se perpétue ; ils ont soin seulement , quand l'étalon commence à se faire vieux , c'est-à-dire , quand il a acquis cinq à dix ans , de garder le plus beau poulain qui , à l'âge de quatre ans , remplace l'étalon qu'on vend alors , ou qu'on fait châtrer ; au lieu que s'ils faisaient seulement un sacrifice pour avoir un bel étalon , sans même renouveler les jumens , parce que cela serait trop dispendieux , ils s'apercevraient bientôt que , dans le nombre des poulains et pouliches que cet animal donnerait , il s'en trouverait de bien plus beaux que dans l'espèce existante , qui dégénère sans discontinuer. Cette dégénération est d'autant plus inévitable que , malgré la jalousie et la surveillance de l'étalon qui abîme , à coups de pieds et à coups de dents sur-tout , le premier poulain qu'il voit s'approcher d'une jument et sur-tout d'une pouliche (1) , il s'en trouve toujours quelqu'un

---

(1) On est souvent obligé de tirer du haras les poulains de trois ans , parce que , se sentant de la force , ils résistent souvent à l'étalon , et il est arrivé plus d'une fois que l'un des champions est mort après



qui n'aura pas quelquefois plus de deux ans , et qui , écarté de la troupe avec quel-

---

des combats sanglans et trop souvent réitérés ; mais la victoire reste ordinairement à l'étalon , soit qu'il ait réellement plus de force , soit que son adversaire le craigne pour l'avoir vu toujours au-dessus de lui , et en avoir été même plus d'une fois maltraité. J'ai vu un de ces étalons dans un haras de M. le président d'Anglada , en Roussillon , furieux de jalousie de ce qu'un poulain était toujours avec une pouliche , le saisir un jour avec ses dents par le milieu du dos , et le terrasser presque à l'instant. Il ne se releva plus ; il eut dans la journée tout le train de derrière paralysé , et mourut le quatrième jour. Ce poulain était maigre à la vérité , et le dos et les côtes couverts de cicatrices tant vieilles que récentes , provenant des morsures de l'étalon. Il est arrivé aussi que deux forts poulains ont tué un étalon ; et à son tour un poulain , s'il restait avec l'étalon , serait vainqueur après avoir été vaincu.

Voyez encore nos coqs de basse-cour , qui relèguent les poulets ou jeunes coqs dans un coin , après les avoir maltraités avec leur bec et leurs ergots , et qui sont battus à leur tour par ceux qu'ils ont tant de fois terrassés.

Je puis encore rapporter les *Observations de M. Moreau-de-St.-Méry sur le Taureau* , insérées dans les *Instructions* rédigées par MM. Chabert , Flandrin et Huzard , ann. 1791 , pag. 305.

« J'ai remarqué dans les colonies , a dit ce savant ,  
 » et notamment à la Martinique , que sur chaque  
 » habitation où il existe des bestiaux , il y a parmi  
 » les taureaux un taureau principal , qui domine sur  
 que



que pouliche, parce que l'étalon l'aura peut-être dédaigné, la couvre avec fruit, d'où il

---

» tous les autres , et que , par cette raison , les Nè-  
 » gres nomment *maître de savanne* ou de l'enclos.  
 » A son aspect , les autres se retirent , les vaches lui  
 » conservent leurs faveurs , ou du moins elles sont  
 » obligées de fuir sa présence , si elles veulent lui  
 » être infidèles , sans faire courir de risque à l'amant  
 » favorisé. C'est un sultan qui donne despotiquement  
 » des lois , et qui prétend régner sans partage ; mais  
 » la nature incite les autres taureaux à lui disputer  
 » l'empire. Dès que l'âge des désirs est arrivé , dès  
 » que l'amour , cette passion tumultueuse , s'al-  
 » lume dans le cœur d'un taureau , son courage s'é-  
 » veille , et il commence à s'irriter de l'espèce d'as-  
 » servissement où veut le tenir le chef du troupeau.  
 » Déjà il se place sur son passage , et semble affecter  
 » de ne se déplacer qu'avec lenteur à son approche ;  
 » bientôt il ne recule qu'en murmurant ; enfin un  
 » jour arrive , que , plein de rage , il lui présente les  
 » armes menaçantes qu'il a reçues de la nature. Cet  
 » excès d'audace enflamme de colère le maître de  
 » savanne , qui fond en furieux sur le téméraire qui  
 » ose ainsi le braver. Accoutumé aux combats , fier  
 » de sa domination , il mugit et répand l'effroi parmi  
 » tout le troupeau , qui , immobile et consterné ,  
 » fixe les combattans , et semble attendre ce que le  
 » sort va décider. Dans cette lutte , le plus souvent  
 » inégale , le jeune taureau plus impétueux qu'a-  
 » droit , s'épuise en vains efforts , et bientôt il est  
 » réduit à éviter , par la fuite , la mort dont il fini-  
 » rait par être puni. Le vainqueur dédaigne de le  
 » poursuivre ; et glorieux d'avoir encore affermi son



ne peut résulter qu'une mauvaise production ; ajoutez à cela les pouliches de deux

---

» empire , il se contente de tenir loin de lui le  
 » vaincu , et d'annoncer par sa contenance orgueilleuse , qu'il est digne du rang où sa force l'a porté.  
 » Il semble que le troupeau affecte même de lui  
 » renouveler ses hommages , et de paraître satisfait  
 » de l'avoir vu triompher.

» Cependant, le taureau que son courage a abusé ,  
 » nourrit toujours dans son sein une haine qu'aigrit  
 » encore l'aspect de la génisse dont il brûle de faire  
 » la conquête. Il s'essaie contre les autres taureaux ,  
 » et dans ces jeux , images des combats, il prend une  
 » plus juste idée de ses forces ; il apprend à en faire  
 » l'emploi ; et lorsqu'il ne peut plus endurer le souvenir de sa défaite, il brave de nouveau l'auteur de  
 » sa honte , et cherche à la venger.

» Qui pourrait décrire les coups redoublés et dangereux que se portent ces deux rivaux, qui se disputent le pouvoir absolu ? Les échos retentissent de  
 » leurs rauques et durs mugissemens ; au bruit que cause le choc de leurs cornes aiguës , on peut juger de l'impétuosité de leurs attaques. Cent fois  
 » la victoire les trompe tous les deux ; leurs bouches écument de rage et de chaleur. Tantôt s'opposant  
 » réciproquement leurs têtes , ils se roidissent l'un  
 » contre l'autre , jusqu'à ce que l'avantage du terrain,  
 » un faux mouvement ou une espèce de colère de  
 » l'inutilité de cette tentative , en force un ou même  
 » tous les deux à reculer ; tantôt se jetant l'un sur  
 » l'autre avec élan , ils semblent chercher à se pénétrer les flancs de ces pointes qui chargent leurs  
 » têtes ; mais le moment fatal est arrivé ; les années



âns , et même plus jeunes , qui sont couvertes par l'étalon , et qui retiennent quel-

---

» ont trahi l'espoir de ce chef superbe , qui croyait  
 » son empire aussi durable que son existence. L'ardeur  
 » de la jeunesse , en secondant les vœux de son ennemi , lui assure la victoire. Etrange et douloureuse vicissitude ! Ce tyran auquel tout obéissait , il n'y a qu'un moment, commence à éviter les coups dont l'accable son rival. Le croira-t-on , il recourt à la ruse pour ne plus combattre ; il recule , hélas ! il fuit. Il est déjà au milieu du troupeau , où il cherche à cacher son déshonneur et son dépit impuissant.

» Pendant qu'il abandonne ainsi le premier rang où le sort l'avait mis , celui qui le remplace reçoit à son tour les vœux et les félicitations de ses nouveaux sujets. Encore agité par la colère dont son cœur vient de brûler , elle perce à travers la joie que lui donne son nouveau succès. Il élève sa tête altière , comme pour chercher celui qu'il a défait , et déclarer qu'il le bannit de sa présence. Tout annonce que son empire sera aussi absolu que celui de ses prédécesseurs ; et s'il s'adoucit en apercevant sa génisse chérie , ce n'est pas sans manifester qu'il prétend la posséder sans partage.

» Tandis qu'il s'enorgueillit ainsi de son triomphe , et que son ardente jalousie lui fait des ennemis qui doivent lui ravir un jour le pouvoir dont il est si fier , cherchons le vaincu.

» C'est dans les lieux où il peut se flatter d'éviter les regards courroucés de son rival , qu'il se tient triste et consterné. La douleur qui l'assiège , et qu'aiguise le souvenir de ses beaux jours , le maigrit



quefois. Si donc, pour commencer, on faisait l'acquisition d'un bel étalon, cet animal pourrait avec les jumens passables, car il y en a toujours quelqu'une qui a de la figure et un peu plus de taille que les autres, donner des productions supérieures à celles qui existent; et dans cinq à six ans par exemple, le haras pourrait être amélioré, sur-tout encore si on changeait d'étalons pour saillir les jumens qui ont déjà été améliorées, et l'on pourrait vendre tous les ans, trois, quatre, cinq et six poulains ou pouliches, et remonter tout-à-fait le haras.

La nature ne perd jamais ses droits, du

---

» et le dessèche; son œil s'affaiblit: on y voit le désespoir, et la mort en est bientôt le terme. Utile et laborieux animal! pourquoi la nature t'a-t-elle accordé, comme à l'homme, la faculté de te ressouvenir du passé, et de sentir des regrets qui causent ton trépas?

» Ce trépas est si certain pour les taureaux qui ont cessé d'être *maîtres de savanne*, que les propriétaires, avertis par les gardiens du troupeau, ne manquent pas de s'en défaire aussitôt. L'homme alors, moins cruel que la nature, les prive de la vie, à l'aide d'un couteau fatal; et la chair de cet animal, victime de ses passions, va porter dans le sang de l'homme un suc propre à nourrir des passions encore plus funestes.»



moins par sa faute ; quoique soumise en quelque façon au pouvoir et aux caprices de l'homme, elle fait toujours ses efforts pour réparer ce qu'on lui a enlevé. J'ai vu dans certains de ces haras des productions, tant mâles que femelles, l'emporter en beauté et en grandeur sur leur père et mère, et l'on n'aurait pas dit que ces productions leur devaient le jour, si on n'en avait pas été certain.

J'ai vu, il y a deux ans, dans le ci-devant comté de Foix, un poulain de deux ans et demi, qui a étonné bien du monde, et moi aussi, tant par sa taille que par la régularité de sa conformation, et qui était pourtant issu de père et mère médiocres. Mais ces productions, rares à la vérité, cesseront d'étonner l'observateur, lorsqu'il se rappellera que la nature ne fait jamais mauvais ni laid, que lorsqu'elle est absolument contrariée, puisqu'elle revient quand elle peut, sur elle-même, et se met en garde contre tout ce qui peut l'opprimer ou la contraindre ; mais, par un fatalité infiniment préjudiciable, du moins quand au moment présent, c'est que, quand quelque propriétaire a un poulain distingué, il le fait couper même trop jeune, afin de le vendre aux gens aisés, comme cheval de selle, ou le garde pour lui. Le même vice,



ou cette mauvaise coutume , doit sans doute avoir encore lieu pour certains chevaux de trait dans d'autres départemens , pour en tirer des chevaux de carrosse ou de cabriolet ; et si , en attendant que les haras soient bien en activité , le gouvernement ne prend pas des mesures pour arrêter le mal dans sa source , nous n'aurons de long - temps en France de beaux chevaux dans aucun genre.

Les haras , ainsi qu'il a été dit , furent supprimés en France , au commencement de la révolution. Jusqu'à cette époque , ou du moins depuis plus d'un siècle (1) , il y avait plusieurs espèces d'administrations. Je vais rapporter ce qu'on trouve dans un petit ouvrage in-8.<sup>o</sup> , intitulé : *Instruction sur l'amélioration des chevaux en France , rédigée par M. Huzard* ; j'y ajouterai quelques observations qui me sont propres.

### *État des Haras et des Étalons sous l'ancienne Administration.*

Les étalons , dans toute l'étendue du

---

(1) Malgré les soins que je me suis donnés pour me procurer les renseignemens nécessaires , afin de satisfaire l'académie , je crains qu'il ne reste encore quelque chose à dire à ce sujet.



royaume , étaient sous trois états différens ; savoir , en haras appartenant au gouvernement , comme , par exemple , le haras de Pompadour , et le haras du roi en Normandie ; en étalons royaux , dont les gardes-étalons étaient chargés conditionnellement et en étalons approuvés, c'est-à-dire, que des particuliers avaient achetés de leurs deniers, et avaient obtenu de l'inspecteur l'agrément de faire monter les jumens qu'il leur désignait.

Il y avait encore dans certains pays d'état des étalons , comme en Bretagne , dans le comté de Foix , etc.

La généralité de Paris avait , à Asnières , sur le bord de la Seine , un dépôt central , dans lequel étaient conduits les étalons achetés chez l'étranger ou dans les provinces , et destinés à aller remonter les haras dans divers points du royaume. Ce dépôt pouvait contenir et entretenait annuellement quarante étalons : on y déposait aussi les jumens destinées à la reproduction et à la répartition.

Le Soissonnais avait quinze étalons royaux et soixante étalons approuvés.

L'Artois pouvait en avoir une soixantaine.

La Champagne avait quatre-vingt-douze étalons royaux , et soixante-un approuvés (1).

---

(1) La Champagne pourtant , dit M. Lafosse ,



Le Berry, le Bourbonnais et l'Orléanais, n'avaient que quinze étalons répartis, et cent douze approuvés. Il avait été formé à Chambord un haras par le maréchal de Saxe. Il s'y faisait d'excellens chevaux de troupe légère. Ce haras fut vendu après la mort du maréchal.

La Normandie avait quarante-un étalons dans le haras du roi à Hyems, quatre-vingt-neuf étalons répartis, et cent cinquante-deux appartenant aux gardes.

Le Maine, la Tourraine, la Beauce et le Perche, n'avaient que trente-six étalons répartis, et soixante appartenant aux gardes.

La Bretagne, comme pays d'état, n'avait pas de tableau de ses étalons à l'administration générale; mais on sait qu'il y avait un dépôt de quatre étalons à Nantes. On peut fixer par approximation le nombre des étalons répartis à quarante, et celui des étalons approuvés, au moins à cinq cents.

Le Poitou avait un haras de quinze étalons à Fontenay-le-Comte, cent étalons répartis, et soixante-quatorze approuvés; il possédait aussi une assez grande quantité d'étalons

---

dans son dictionnaire d'hippiatrique, au mot *haras*; pouvait porter quatre cents étalons; et il croit qu'ils y étaient effectifs.



baudets , pour la propagation des mulets.

L'Aunis et la Saintonge avaient dix-huit étalons répartis, et quarante-sept approuvés.

L'Anjou n'en avait que dix-sept des premiers, et quinze des seconds.

Le Limousin et l'Auvergne avaient un haras à Pompadour, dans lequel soixante-huit étalons étaient entretenus, cent soixante-six répartis, et cent quatre approuvés.

Le Périgord n'avait que huit étalons royaux, et cinq appartenant aux gardes ; il possédait en outre quelques baudets.

La Bigorre avait un haras à Tarbes, où l'on entretenait dix étalons, quinze répartis chez les gardes - étalons, et vingt-un approuvés.

Le Béarn avait douze étalons dans un haras à Pau, et quarante-neuf approuvés.

La Navarre, dont les chevaux jouissaient d'une bonne réputation, et si bien méritée, n'avait qu'un petit haras de six étalons à Apath. Cette race est aujourd'hui, puisque la race limousine est presque entièrement détruite, celle qui conserve le plus le type originel, malgré que, dans le temps de la guerre contre l'Espagne, les chevaux de luxe particulièrement, aient été mis en réquisition, et qu'on ait châtré tous les chevaux entiers. Il existe encore aux environs de St.-Sulpice-de-Lezat, petite ville du département de la



Haute-Garonne , une race de chevaux navarrins , qui s'est conservée , dit-on , à la faveur d'un seul cheval entier , que le propriétaire à qui on l'avait requis à l'âge de quatre ans , enferma dans une petite cave où il le garda environ deux années ; et je ne doute pas qu'un cheval qui m'a appartenu , et dont il sera question dans la suite , ne descendît de celui-là.

L'Agénois et le Condomois ne possédaient que huit étalons royaux , et dix-neuf approuvés ; ils avaient aussi des baudets.

La généralité d'Auch n'avait que soixante-quatorze étalons approuvés.

Le Rouergue possédait douze étalons dans un haras à Rhodéz , un seul étalon royal , et huit appartenant aux gardes.

Le Roussillon avait aussi un haras de douze étalons à Perpignan , et seulement six étalons approuvés.

Le pays de Foix n'avait que six étalons royaux ou répartis.

Le Lyonnais n'avait que huit de ces étalons , et seulement trois approuvés.

Le Dauphiné avait , à Yeben , un petit haras de quatre étalons , vingt répartis , et soixante-dix approuvés.

La Franche-Comté avait aussi un petit dépôt de quatre étalons à Besançon , trente-deux répartis , quatre cent vingt-huit ap-



prouvés. Cette province était une de celles où l'éducation des chevaux était très-active.

La Bourgogne possédait quarante - cinq étalons répartis, appartenant aux états, et cent dix approuvés, appartenant aux gardes. Il y avait un haras à Dienay.

La Lorraine avait à Rosières un haras qui entretenait cinquante étalons : il avait été formé en 1767. Les Trois-Evêchés, Metz, Toul et Verdun en avaient un à Annoucel, où il y avait quarante étalons.

La Basse-Alsace en avait un de quarante-huit à Strasbourg ; et elle avait de plus cent quarante-un étalons approuvés.

Cet état de situation n'avait pas toujours été le même ; un dépôt avait été établi à Tonnerre pour cette partie de la généralité de Paris, et le dépôt central d'Amiens avait été transporté à Claye dans le château du directeur général. Un dépôt avait été placé à Watrouville dans l'évêché de Verdun, un à Savalbe dans la Lorraine, un à Niort dans le Poitou ; mais le nombre des étalons n'était pas augmenté, et il résulte du détail dans lequel on vient d'entrer, qu'il y en avait dans les différens dépôts de haras 365 ; que 811 répartis appartenaient à l'administration ou aux états, et que le plus grand nombre, 2124, étaient des propriétés particulières.



Ainsi, d'après les derniers recensemens faits au commencement de 1789, le total général des étalons reconnus, répartis ou approuvés, employés à la reproduction, était de 3300.

Outre ces établissemens, ou plutôt ces étalons qui appartenaien au gouvernement, et qui étaient sous la surveillance de l'administration générale des haras, différens propriétaires avaient encore des haras particuliers. Le marquis de Polignac en avait formé un à Chambord, qui a fourni, dit-on, des chevaux d'une assez jolie figure, mais que la faiblesse de leurs reins et de leurs jarrets faisait *défendre* sous le cavalier. Il est sorti de celui qu'avait le prince de Monaco à Thorigny, des chevaux de selle de la plus grande vitesse. MM. de Voyer-aux-Ormes, de Rougé, Bouchet-Lagetièr dans le Poitou, d'Escars, de Jumilhac, Decous en Limousin, et quelques autres en avaient qui jouissaient de la réputation de fournir de bons chevaux; mais comme il a été dit précédemment, ces établissemens particuliers, qui n'étaient pas liés immédiatement à l'agriculture, étaient plus dispendieux qu'utiles : une partie fut abandonnée par les propriétaires; la révolution acheva de détruire les autres.

Il y avait à l'école vétérinaire d'Alfort



quatre étalons; deux pour monter les jumens de selle; et deux autres, un anglais et un normand, pour donner des chevaux de carrosse. C'étaient des étalons royaux de toute beauté; il a été déjà parlé de l'un des premiers.

Il y avait encore dans bien d'autres endroits, et notamment en Languedoc, beaucoup d'étalons qui appartenaient à des particuliers, et qui n'étaient que pour produire des chevaux de selle et de bât. Quelques-uns seulement du côté de Toulouse, de Saint-Gaudens, de Rabastens, de Muret, etc. étaient un peu plus grands et un peu plus étoffés, et ont donné, avec des jumens qui leur ont été bien appareillées, des chevaux de trait de moyenne taille, assez fournis, mais ayant de la finesse, du nerf et de la légèreté. Ces chevaux auraient également fait de vrais chevaux d'escadron pour les dragons.

La province de Languedoc se suffisait à elle-même pour les chevaux fins. Les environs de Revel, de Sorrèze, de Mirepoix, etc. ont fourni de beaux chevaux de selle; St.-Sulpice-de-Lezat, et les environs jusqu'à cinq à six lieues de Toulouse, ont eu de tous les temps une race qui venait de la Navarre,



et qui, quoique dégénérée quant à la forme particulière aux chevaux de ce pays, n'en a pas été moins belle et moins bonne. En octobre 1803, il a été acheté à la foire de St.-Sulpice, par M. Audibert de Béziers, deux chevaux dont un était extrêmement fin, très-nerveux, et avait de superbes mouvemens. La même année, un de mes amis m'en céda un acheté à une autre foire dudit St.-Sulpice, qui était superbe à 4 ans; il avait 4 pieds 9 à 10 p. Je le vendis 21 louis seulement, parce qu'il m'embarrassait, n'ayant pu me défaire de ma monture ordinaire. L'officier de chasseurs à qui je le vendis à Montpellier, en resusa 50 louis trois ou quatre mois après. Il était bien dommage qu'on l'eût châtré; car il aurait fait un des plus beaux étalons qu'on eût vu depuis long-temps.

J'ai déjà parlé ailleurs des belles productions de Bellesta. Enfin, le voisinage des Pyrénées a conservé de temps immémorial une superbe race de chevaux, sans poils aux jambes, lestes et sur-tout très-nerveux.

Le comté de Foix, outre les étalons dont il a été question, possédait encore chez les particuliers des étalons du pays, qui ne le cédaient en rien aux étalons du gouvernement. La foire de Tarascon était avanta-



geusement connue pour les chevaux de selle ; les Toulousains , plus voisins , venaient y acheter tous les ans de jolis chevaux : aujourd'hui ce pays est bien déchu de son ancienne réputation.

Presque tous les propriétaires aisés du Roussillon avaient un étalon et trois ou quatre jumens. Ces étalons étaient des chevaux de trait , qui tenaient le milieu entre les chevaux fins et les gros chevaux de tirage , et qui avaient très-peu de poils aux jambes ; ce qui ferait croire que leurs ascendants devaient avoir été des chevaux fins , qui avaient communiqué à leur postérité leurs qualités avec une taille plus avantageuse , sans doute relativement à l'abondance de la nourriture qui se trouve dans ce pays ; mais ce n'est que dans la partie basse du Roussillon qu'on appelle *la Salanque* , qu'on trouve cette bonne et abondante nourriture , au point qu'il y a des hivers , quand ils sont doux , où les chevaux passent une grande partie de la nuit aux pâturages.

Voici leur situation.

Dans ce pays , les propriétaires savent , et ils ont mieux su encore se passer de mules pour leurs travaux d'agriculture. Ils ont pour la plupart , ainsi qu'il a été dit , trois jumens et un étalon qui ne les désire guère qu'au printemps ; souvent même elles



le recherchent les premières. Il les féconde ordinairement toutes : aussi , dans le courant de l'année , lorsque ces propriétaires font des charrois , ou pour eux , ou pour autrui , il n'est pas rare de voir deux ou trois poulains suivre la charrette. Le cheval va toujours au limon ; il ne manifeste presque jamais aucun désir amoureux ; il est appareillé la plupart du temps sans distinction avec une jument pour labourer. Ces propriétaires ont le soin de garder un beau poulain , quand il se rencontre tel pour servir d'étalon , et pour remplacer le père quand il est vieux , ou même plutôt s'ils voient que le jeune sujet le surpasse en qualités.

Ces gens-là s'attachent à renouveler de temps en temps les jumens , mais jamais l'étalon quand il est beau ; de cette manière , ils se remontent eux-mêmes : à la vérité , leurs travaux peuvent quelquefois en souffrir un peu , lorsque les jumens sont prêtes à mettre bas , ou qu'elles viennent de pouliner ; mais c'est peu de chose en comparaison des bénéfices qu'ils retirent des productions de leurs bêtes , et de l'argent qu'ils seraient obligés de déboursier pour acheter des mules ou des chevaux.

La révolution , et sur - tout la guerre contre l'Espagne , ont porté un grand coup à cette province , relativement à cette partie économique.



économique. Au reste, aucun particulier n'a jamais eu d'étalon fin ; car, outre qu'on ne l'aurait pas permis, c'est que les douze étalons royaux d'une part, et les six de l'autre, étaient plus que suffisants pour fournir des chevaux de selle pour les besoins de la province, et même des environs. Il est sorti aussi de chez ces particuliers des poulins, qui, coupés avant le développement de l'encolure et de la croupe, ont donné des chevaux de selle très-passables, et qui ont quelquefois surpassé ceux issus des étalons royaux. Je viens d'être informé très-exactement que la jument d'Ilhe, dont il a été fait mention plus haut, provenait de l'accouplement d'une jument de ces particuliers avec leur étalon.

Il y a eu aussi de tout temps, puisqu'elle existe encore, une race de chevaux qu'on appelle *Camargues*, ou *de Camargues*, du nom d'une petite île formée à l'embouchure du Rhône. On prétend que ces chevaux tirent leur origine des chevaux arabes que les Maures importèrent dans le temps. Ces chevaux, qui sont en haras à demi-sauvages, plus ou moins nombreux, et à l'instar de ceux dont j'ai déjà fait mention, ne servent qu'aux mêmes usages ; on en tire cependant quelques-uns de temps en temps pour les usages domestiques, qui prouvent



bien qu'ils sont d'une race supérieure à celle des autres haras ; une raison encore plus convaincante , c'est que cette race ne dégénère pas , ou presque pas. L'ancien gouvernement , dit M. Poitevin , payeur de la neuvième division militaire , dans ses judicieuses *observations sur les chevaux camargues* , « fut si pénétré de l'importance » de l'établissement d'un haras de cette » race , que Louis XV chargea , en 1755 , » Desportes , capitaine de carabiniers , d'en » établir un dans cette île. Il a fourni , » continue le même auteur , des chevaux » assez distingués par leur forme et leur » bonté , pour être placés dans les écuries » du roi ; mais ce nouvel établissement » ne dura pas long-temps. »

On a vu , par l'état de consistance des haras , qu'il n'y avait que trois mille trois cents étalons qui , pouvant produire au *maximum* , quinze poulins ou pouliches , chacun , auraient donné un total de quarante-neuf mille cinq cents individus.

De ce nombre , une grande partie , notamment ceux des haras de Normandie , était de forte taille , et servait pour le carrosse et le cabriolet , ou pour la grosse cavalerie. Il faut encore tirer de ce total les femelles , que l'on gardait pour la reproduction ; il faut prélever de plus les individus qui mou-



raient, soit dans les 1.<sup>ère</sup>, 2.<sup>ème</sup>, 3.<sup>ème</sup> ou 4.<sup>ème</sup> années; les avortemens, les jumens qui mouraient pleines: car je passe sous silence les poulins de rebut, si on voulait encore les tenir en compte, parce que je suppose qu'il n'y en avait pas. Enfin, après un calcul plus rigoureux, nous ne trouverions pas peut-être trente-six mille chevaux par année. Donc le gouvernement a dû dépenser des sommes énormes pour sa cavalerie, tandis que, si les haras avaient été bien administrés, il aurait eu de meilleurs chevaux et plus d'argent dans ses coffres, parce qu'il y en serait entré, au lieu d'en sortir.

Le haras qui jouissait de la plus grande réputation, était celui de Pompadour, le plus considérable de la France. Il n'y avait que des chevaux fins. On y voyait, en 1779, des étalons, élèves dudit haras, qui étaient de toute beauté, mais trop peu; il y avait quelques étalons arabes, ou échappés tels, des étalons navarrins, espagnols et normands: mais relativement à l'importance de ce haras, les individus offraient encore de la médiocrité; et si l'administration des pères et mères d'une part, et l'éducation des élèves de l'autre, eussent été bien entendues, cet établissement, que la renommée avait annoncé à toute l'Europe,



était fait pour porter à la France , sinon un revenu très-considérable , du moins de quoi la défrayer des dépenses que d'autres haras moins productifs , à la vérité , mais que l'honneur de la nation commandait impérieusement de soutenir , lui faisaient supporter. Tous ces beaux étalons , si importans pour la conservation de la race , ont été pillés ou sacrifiés ; et on n'en trouve presque aucun vestige.

Le haras du roi, en Normandie, a fourni, nonobstant des chevaux de carrosse de moyenne taille , supérieurs en leur genre , des chevaux de cavalerie et de dragons , mais encore de bons chevaux de maître , des chevaux assez fins et d'un modèle parfait. En 1777, Bourgelat eut ordre d'en choisir quatre , propres à la selle, dont Louis XVI fit présent au roi d'Espagne. Ces chevaux restèrent quelques jours à l'école vétérinaire d'Alfort , où ils firent l'admiration d'un grand nombre d'amateurs et de connaisseurs, qui venaient de Paris et des environs tout exprès pour les voir.

Les étalons du roi , en Roussillon , servaient pour le manège d'une monte à l'autre. Ces étalons , dont la résidence était à Perpignan , ainsi qu'il a été dit , étaient envoyés dans les environs pour servir les



jumens. Ces pays qu'on appelait la Sardaigne française , le Capta , le Mont-Louis , etc. , ont donné des productions superbes , et qui ont étonné les grands connaisseurs. En 1785 , un de ces douze étalons , qui n'avait que cinq ans , et qui était issu d'un cheval limousin et d'une jument de la Sardaigne , ne le cédait en rien à aucun de la troupe , et l'emportait sur le père par la taille ; car il était le plus grand de tous : il paraissait être d'une force terrible ; il avait quatre pieds neuf pouces au moins. Les autres étalons étaient normands , espagnols , navarrins , limousins , ou un échappé arabe.

### TROISIÈME CHEF.

*De la nature des encouragemens , et des obstacles qu'a éprouvés en France l'éducation des chevaux.*

Jamais gouvernement n'a si mal entendu ses intérêts sur cette branche en quelque façon de la prospérité publique : jamais il n'a pu , ou su , ou voulu ouvrir les yeux sur ses propres fautes , et voir combien les autres nations qui nous rançonnaient journellement , en nous vendant chèrement les chevaux dont nous avions un besoin pres-



sant, et que nous allions chercher chez elles en plus ou moins grand nombre, étaient supérieures à nous par cette branche de l'industrie; tandis que la France, si elle avait voulu, en encourageant une infinité de propriétaires qui auraient eu un goût décidé pour élever des chevaux, et de qui le goût se serait encore, non - seulement accru, mais serait passé chez leurs concitoyens, en voyant les bénéfices réels et réitérés que leurs productions leur auraient donnés annuellement; la France, dis-je, aurait fourni des chevaux à ses voisins, après avoir gardé pour elle ce qu'elle aurait eu de meilleur. Elle l'a fait dans un temps; mais ce temps a été malheureusement de trop courte durée, et je ne sais si jamais il reviendra.

Colbert, ce vertueux citoyen, ce grand ministre, cet homme immortel, dont le génie vaste autant que sublime saisissait tout et ne laissait rien échapper de ce qui pouvait contribuer à la gloire du roi, et à la grandeur de l'état; ce second Sully, mais plus grand encore, puisque, à l'exactitude et à l'ardeur qu'avait pour le travail ce vrai patriote, cet ami de Henri, il joignit des vues plus étendues pour la grandeur du souverain et le bonheur des peuples; Colbert, dis-je, rétablit non - seulement les haras,



mais contribua à la multiplication des chevaux , en encourageant tous les propriétaires par des gratifications qui répondaient et surpassaient même l'amélioration qu'ils avaient commencé d'opérer. Mais cette régénération ne fut qu'éphémère , parce qu'il mourut trop tôt. Le règne de Louis XV n'apporta pas non plus une grande amélioration dans cette partie administrative , malgré que Bourgelat eût été nommé commissaire général des haras du royaume , par le ministre Bertin (1) , qui mérite bien

---

(1) Feu M. de Bertin était du Périgord ; il fut d'abord intendant du Roussillon et comte de Foix , ensuite intendant de Lyon ; de là lieutenant général de police à Paris , et enfin ministre des finances. Ce fut à Lyon qu'il connut Bourgelat ; c'est là qu'il sut apprécier les talens de cet écuyer célèbre , lesquels ne se bornèrent pas à l'équitation , puisqu'en la cultivant toujours , il sut tirer l'art vétérinaire du néant. Les écoles vétérinaires doivent leur existence à ces deux hommes immortels. Bourgelat n'aurait pu , sans Bertin , exécuter ses vastes projets , parce qu'en fait de sciences , et sur-tout d'une science pareille , il fallait de l'argent avec de la protection. Bertin , autant patriote que grand administrateur , assigna des fonds à Bourgelat , quand il fut fait ministre ; mais on peut lui reprocher d'avoir été un peu trop parcimonieux relativement à l'importance de l'établissement des écoles vétérinaires , qui devaient un jour faire le bonheur de tous les peuples de



une place dans le temple de mémoire, à côté des Sully et des Colbert; et les haras n'eurent point cette importance qu'on était en droit d'attendre du génie et du patriotisme d'un homme tel que Bourgelat, 1.<sup>o</sup> parce que les fonds, qui furent pourtant augmentés étaient toujours inférieurs au besoin; 2.<sup>o</sup> parce que les intendans se contrecarraient quelquefois avec les inspecteurs; et 3.<sup>o</sup> enfin parce que Bourgelat mourut trop tôt ( en 1778. )

Loin donc que les haras aient été utiles à la France, ils lui ont été au contraire à charge; et elle se serait mieux trouvée de n'en avoir jamais eu, et d'acheter au contraire chez l'étranger les chevaux dont elle aurait eu besoin : je veux dire les chevaux

l'Europe : sans doute il voulait économiser le trésor royal. Bertin quitta le ministère en 1780; mais avant de le quitter, il fit placer, à la demande des élèves, par l'organe de deux d'entr'eux qui furent députés vers lui à cet effet, et qu'il présenta à sa majesté, le buste de Bourgelat à l'école d'Alfort, dans la salle des concours. « Au milieu de la partie des gradins » qui fait face aux fenêtres, est un monument de la » munificence royale, accordé par le roi à l'école, » en 1780, à la sollicitation de monseigneur Bertin, » ministre et secrétaire d'état. Sur un fût de colonne » décorée d'ornemens de cuivre doré en or moulu, » s'élève un buste de marbre blanc de Claude Bour-



ens et de race , attendu qu'il a été prouvé sans réplique que les chevaux qui provenaient des haras , coûtaient plus du double

---

» gelat, écuyer, instituteur des écoles vétérinaires. On  
 » lit sur le pié - douche du buste , ces mots : *Artis*  
 » *veterinariae Magister* : MAITRE EN L'ART VÉTÉRI-  
 » NAIRE; et au-dessous, sur une table de marbre blanc,  
 » attachée sur la colonne, l'épigraphie suivante :

*Cl. Bourgelat, equiti,*  
*Ob institutam*  
*Artem veterinariam*  
*Discipuli memores*  
*Annunte Rege*  
*Posuere,*  
*Anno M. DCC. LXXX.*

L'an 1780 ,  
 Avec l'agrément du Roi ,  
 Ses élèves  
 Ont érigé ce Buste  
 A la mémoire  
 De Claude Bourgelat , écuyer ,  
 Instituteur des Ecoles  
 Vétérinaires.

» On a placé , au bas de cette inscription , deux  
 » Bliés ensemble, premières lettres des mots Bertin,  
 » Bourgelat , symbole parlant de l'estime particulière  
 » que ce ministre a toujours eu pour le génie res-  
 » taurateur de l'art vétérinaire. Ce monument est dû  
 » au ciseau de M. Boizot , sculpteur , membre de  
 » l'académie royale de peinture et de sculpture. »  
*Extrait de l'Almanach vétérinaire , in-12. 1782.*



qu'ils ne valaient , et qu'on ne les vendait même , quand il arrivait qu'on les vendait , que comme chevaux de luxe.

L'éducation des chevaux n'a jamais été encouragée en France , malgré les dépenses énormes où le gouvernement était obligé d'entrer pour l'achat des chevaux en temps de guerre , et malgré qu'on ait été convaincu qu'il n'y avait , ni assez d'étalons , ni assez d'établissmens de haras. C'eût été peu encore que cette éducation n'eût pas été encouragée , si on n'avait pas mis d'entraves aux personnes que des vues patriotiques , en même temps que leur goût ou leur intérêt , avaient porté vers ce genre d'industrie.

Il était défendu à tous propriétaires de jumens d'aller ailleurs que dans leur arrondissement pour les faire saillir. Malgré ces défenses , il y a eu des propriétaires qui ont eu plus d'une fois le courage , voyant que l'étalon ou les étalons dont ils étaient obligés de se servir , ne valaient rien , et étaient absolument inférieurs à leurs jumens , sous presque tous les rapports , d'acheter un étalon dont ils se servaient en cachette ; mais avec le temps , ils ont été tous forcés d'y renoncer et de vendre leur étalon , ou de le faire couper , pour ne pas courir le risque d'être condamnés , les uns de nouveau , les autres pour la première fois , à une amende plus



ou moins considérable , et à la confiscation de l'étalon , ainsi que cela est arrivé plus d'une fois. Les administrateurs des haras , ou leurs agens , ont eu encore la bêtise ou la cruauté de faire couper des étalons saisis , au lieu de les garder pour en tirer race ; mais ils auraient eu honte sans doute d'une telle conduite , et ils ont sacrifié ainsi à leur caprice , à leur intérêt et à leur ignorance , l'intérêt particulier en même temps que l'intérêt général. Aussi cette conduite , absolument despotique , tyrannique même , au lieu d'encourager des particuliers aisés à se procurer de belles jumens , les en a au contraire tout-à-fait dégoûtés ; et ils n'achetaient à la fin que des jumens plus ou moins mal conformées , qu'ils savaient qu'on rejetterait quand ils les auraient présentées pour les faire saillir , afin de les donner de suite au baudet : ils tiraient plus de revenu de cette manière , attendu qu'à six mois environ , ils vendaient , s'ils voulaient , une mule ( les mulets se vendant ordinairement un tiers ou un quart de moins ) autant qu'ils vendaient auparavant un poulain de deux ans , issu des étalons royaux ou approuvés , leurs jumens étant pour la plupart belles , ou du moins très-passables , et qu'on aurait eu soin de refuser , si elles eussent été informes. En faisant saillir ainsi leurs jumens par des



baudets, et en vendant leurs productions à six mois, quand ils le jugeaient à propos, ils ne couraient pas la chance de perdre un poulain à l'âge d'un ou de deux ans, ainsi que cela est arrivé, et trop souvent par une gourme hâtive.

La plupart des gardes-étalons, et certains inspecteurs, n'étaient pas assez connaisseurs, ni assez pénibles pour entrer dans les détails au moyen desquels ils auraient décidé des qualités d'un individu. Un trait de beauté d'un étalon ou d'une jument, a été souvent la source d'une pépinière de défauts, attendu que ce trait de beauté a été si séduisant qu'il a absolument fasciné leurs yeux, qui, une fois éblouis par ce qu'ils avaient vu de beau, ou cru voir de tel, n'ont pu ou voulu peut-être convenir de beaucoup d'autres défauts, dont les plus légers sans doute auraient suffi pour les faire rejeter.

Voilà en grande partie, si non en totalité, la cause de la dégénération, de la perte de nos races, et la cause de la moindre quantité de chevaux en tout genre, et de la diminution de la fortune de certains propriétaires qui auraient vendu au gouvernement, dans le cas de remonte, et en temps de guerre sur-tout, des chevaux de tout genre, plus ou moins beaux, et en plus ou



moins grand nombre. L'intérêt général et l'intérêt particulier auraient été ainsi conciliés sous des rapports si solides, que l'abondance s'en serait suivie plus ou moins rapidement, et d'une manière plus ou moins solide et durable.

Je terminerai par rapporter un passage qu'on trouve dans l'instruction sur l'amélioration des chevaux, déjà citée.

« On ne connaît pas assez, on n'a pas  
 » assez répété aux Français ce qu'un excellent écuyer anglais écrivait au fondateur  
 » des écoles vétérinaires en France. Je ne  
 » conçois pas, disait lord *Pembroke* à  
 » *Bourgelat*, quelle est la fureur que les  
 » Français ont pour nos chevaux, quand  
 » je vois vos belles races normande, limousine, navarrine, etc. Son manège, et  
 » ceux de quelques autres écuyers anglais,  
 » également distingués, étaient montés en  
 » chevaux français.

» On n'a pas observé que tous les Banquiste, les Bate, les Asteley, les Hyam,  
 » les Franconi, et autres, qui ont fait faire  
 » aux chevaux toutes sortes d'exercices, et  
 » de tours de force, n'ont presque généralement que des chevaux français; et qu'ils  
 » ne trouvent dans aucune autre race  
 » étrangère cette souplesse de mouvement,  
 » cette liberté d'épaules et de jambes, né-



» cessaires à ces sortes de chevaux, et qui  
 » caractérisent particulièrement nos races. »

En voilà sans doute assez pour prouver la bonté de nos chevaux, et le rédacteur de cette instruction le fait suffisamment sentir ; mais, suivant moi , le cheval d'Espagne est, non-seulement le plus beau cheval de l'Europe , mais aussi celui qui a le plus de noblesse, le plus de mouvemens, celui dont les jambes, admirablement construites, présentent, plus qu'aucune autre race de chevaux, ces angles alternes que, dans ses différentes allures , il rend plus ou moins aigus, et d'où il résulte que la réaction ne se fait pas sentir au cavalier d'une manière dure et désagréable, comme cela a lieu à l'égard de la plupart des chevaux français, même fins.

Ce rédacteur, M. Husard, a dit pourtant, mais après tant d'autres , et sur quoi tout le monde est d'accord, que, pour avoir de beaux chevaux en France, il fallait faire saillir nos jumens limousines et navarrines, quelques-unes mêmes normandes, par des étalons arabes, barbes, espagnols. Donc les plus beaux chevaux de France , s'entend les chevaux de selle, ne sont pas tout-à-fait des chevaux français, puisqu'à la cinquième génération, même à la quatrième, ils ont déjà presque perdu le type originel,



au lieu que les chevaux d'Espagne se conservent depuis plusieurs siècles (1), et ils se conserveront sans doute jusqu'à la fin du monde.

Le cheval d'Espagne est donc le plus beau cheval de l'Europe, sur-tout le cheval d'Andalousie ; il a beaucoup de ressemblance avec le cheval africain et le cheval arabe, desquels il doit descendre incontestablement, et principalement depuis que les Maures, qui passèrent les mers avec leurs chevaux, se rendirent maîtres d'une grande partie de l'Espagne. L'Andalousie sur-tout, où ils durent d'abord s'arrêter après avoir passé le Guadalquivir, et qui leur plut tant, fut, plus que tout autre pays, habité par eux. Cette belle province ne paraît guère différer, par sa température atmosphérique, de l'Arabie ; toutefois elle est plus fertile en toutes sortes de productions végétales : aussi tous les chevaux y sont plus gras et mieux moulés que dans le reste de l'Espagne ; leur croupe est ronde (2). Enfin tout est

---

(1) Les chevaux d'Espagne avaient une grande réputation à Rome ; ceux que César y amena, ne firent qu'ajouter au crédit des autres.

(2) En 1790, me trouvant à Madrid, je fus étonné de voir, dans les écuries du roi, douze étalons qui venaient d'*Aranjuez*, et qui ne le cédaient en



marqué dans cette province au coin de la beauté, de l'élégance et de la force ; hommes, femmes, chiens, les taureaux mêmes, feraient trembler des lions.

Le cheval espagnol est très-élégant ; il est plus grand en général que les chevaux d'outre-mer, malgré qu'il y ait une race en Andalousie, qui est petite, quoique très-belle : sa race ne dégénère point ; les Espagnols n'ont pas besoin, pour la conserver, des chevaux de l'Europe ou des autres parties du Monde, parce qu'ils savent accoupler ensemble les individus les plus beaux. Ce cheval est toujours et par-tout le même : une tête plus ou moins busquée, un peu longue, un peu forte des mâchoires, mais très-bien attachée ; des oreilles grandes, une encolure très-passable, et très-souvent belle, toujours avec le coup de hache (1),

---

rien à la plus belle race normande : ajoutez à cette tournure la finesse de leurs jambes, le poli de leurs poil, etc.

(1) On appelle coup de hache une dépression plus ou moins sensible à la naissance de l'encolure près du garot, qui ressemble à une coche que feraient sur le champ d'une planche un peu épaisse deux coups de hache, l'un à droite, l'autre à gauche, et qui auraient emporté un morceau de bois à-peu-près triangulaire ou en coin.



et chargée de beaucoup de crins , une belle poitrine , la côte bien faite ; le garot haut et tranchant , la croupe un peu pointue ou croupe de mulet , les os des îles ordinairement saillans ; ce qui dénote cet état qu'on appelle cornu ou cheval cornu. Cette conformation de la croupe et des hanches , plutôt défectueuse en apparence qu'en réalité , n'a pas lieu dans tous les chevaux de ce pays , puisque j'ai dit plus haut que les andalous étaient d'un modèle parfait ou presque parfait , malgré que les chevaux cornus valent bien les autres , dans quel pays qu'ils se trouvent ; mais une des marques caractéristiques inaltérables , même dans les chevaux dégénérés , est la finesse de leurs jambes , absolument dénuées de poil , n'en ayant qu'une très-petite touffe qui se termine en crochet recourbé sur le paturon , et qui embrasse l'ergot (1) dans sa base , et le dérobe à la vue ; le tendon

---

(1) L'ergot est cette espèce de corne molle et spongieuse qui est à la partie postérieure-inférieure des boulets ; elle est de même nature et de même consistance que la châtaigne , qui est aussi une espèce de corne , de figure allongée , plus ou moins saillante , et qui occupe la partie inférieure et interne des avant-bras , et la partie supérieure et interne des canons des jambes de derrière.



détaché; le sabot petit , et allongé : ils vivent très-long-temps , et c'est sans doute parce qu'on ne les soumet au travail qu'après leur parfait accroissement.

Ce n'est pas néanmoins que l'accouplement d'un cheval arabe avec une jument espagnole , ne dût donner de belles productions ; il est certain qu'elles devraient surpasser les productions nationales ; mais, encore une fois, ayant de beaux chevaux, et l'espèce ne dégénérant point, les Espagnols n'ont pas besoin de croiser leurs belles races avec des individus exotiques.

### *De la Ferrure.*

J'ai pensé que quelques observations et quelques prétextes sur la ferrure , cette partie si essentielle de la vétérine (1), ne seraient pas déplacés ici , et que l'académie ne serait pas fâchée de les connaître.

Cette partie a été et est encore malheureusement trop négligée : elle tire cependant à des grandes conséquences. On arme, sans

---

(1) Voy. essai sur la création de deux mots ou termes techniques ; savoir , un pour la médecine des animaux ; et l'autre pour celui qui exerce cette science. Montpellier , in-8.º, 1807. Ces deux termes sont *vétérin* , *vétérine*.



aucune attention , le pied de l'animal du premier fer qu'on trouve sous la main ; de sorte que beaucoup de maréchaux font le pied du cheval comme est le fer , au lieu de faire le fer comme est le pied (1). Il faut dire aussi que ces gens-là ne sont pas obligés de savoir que la méthode de la ferrure , ainsi que l'a dit Bourgelat , porte sur les fondemens inébranlables de plusieurs vérités anatomiques, philosophiques et mécaniques.

Le bien du service exige donc que les chevaux soient entretenus bien ferrés. Pour peu que le pied soit long , il faut le rogner ; et quand les clous sont usés , il faut les renouveler , en en logeant de nouveau dans les mêmes trous , et sans abattre du pied , s'il n'est pas long ; car il y a des chevaux qui usent beaucoup plus les uns que les autres : alors on choisit des clous qui aient les lames un peu plus grosses , afin qu'elles remplissent mieux les trous qui sont déjà faits. Enfin , toutes les six semaines , au plus tard , les chevaux doivent

---

(1) Les exceptions à cette règle sont extrêmement rares ; elles se bornent principalement aux chevaux pinçarts , et à ceux dont les pieds sont absolument déviés en-dedans ou en-dehors.



être ferrés , ne fût-ce que pour rogner leurs ongles.

La ferrure doit être analogue à chaque espèce d'animal, et de plus relative au genre de travail auquel il est destiné.

## EXEMPLE.

### *Ferrure des Chevaux de selle.*

Les chevaux de selle seront ferrés plus ou moins juste , en observant cependant que si quelqu'un avait les pieds trop petits, il faudrait laisser déborder le fer en-dehors, sur-tout afin de donner à ce pied la base nécessaire pour que l'animal fût plus ferme et plus stable (1).

Si au contraire il se trouvait des pieds trop évasés, il faudrait les ferrer extrêmement

---

(1) Il y a des chevaux qui ont un pied plus petit que l'autre , notamment de devant. Il faut nécessairement alors adapter au pied petit un fer de la même grandeur que celui du pied opposé, et le laisser déborder , sur-tout dans les endroits où la paroi du sabot a moins d'obliquité. De cette manière, l'animal reposera sur deux bases égales ; et cette méthode favorisera tout doucement l'accroissement ou le développement du pied. Ce fer , au reste , n'aura presque pas d'ajusture.



juste en observant d'étamper les fers très-maigres , c'est-à-dire , très-près de la rive externe , afin de pouvoir rogner la corne tout à l'entour ; on donnera encore à ces fers un peu plus d'ajusture qu'à l'ordinaire , en la prolongeant même jusqu'auprès des talons. On comprend aisément que cette augmentation d'ajusture exerce une pression plus forte que si le fer n'avait pas cette ajusture , et que par conséquent cette compression s'oppose à l'abord des sucS nourriciers , en diminuant ou affaiblissant les effets de la force du piston. Dans un pied trop petit , au contraire , on ne doit donner presque point d'ajusture ; comme aussi on devrait diminuer leurs trous de deux ou au moins d'un.

### *Ferrure des Chevaux de trait.*

Les chevaux de trait seront ferrés plus ample que ceux de selle , à moins qu'un cheval n'eût les pieds trop grands et trop évasés. Alors il serait ferré très-juste à tour de pied , à peu de chose près , comme le cheval de selle en pareil cas.

On a encore la mauvaise méthode de mettre des pinçons aux pieds de derrière , sans faire attention que cette méthode prive les chevaux de l'avantage de se cramponner en quelque façon à terre , lors d'une grande



résistance de la part du fardeau. Cette pratique est plus supportable dans les pieds de devant de ces chevaux courts et colossaux , qui buttent sans cesse et qui ébranlent les lames des clous.

### *Ferrure des Chevaux de bât.*

Les chevaux de bât seront ferrés encore un peu plus ample que ceux de trait ; la pince du fer sera saillante au moins d'un demi-pouce , et relevée à proportion ; les deux étampières en pince auront entr'elles , pour les grands fers , de vingt à vingt-quatre lignes d'intervalle , et en diminuant jusqu'à quinze ou seize pour les petits.

Les fers de derrière seront à l'ordinaire ; la pince sera également saillante , mais pas autant relevée. Cette manière de relever la pince des fers , et d'écarter les trous à ceux de devant , met le cheval à l'abri de heurter contre les corps qui dépassent le niveau du terrain , et de broncher par conséquent. Comme ces chevaux vont ordinairement par des chemins raboteux , hérissés de troncs d'arbres , de racines , etc. , on pourra genetter les fers de devant , et on fera déborder davantage la pince aux fers de devant seulement ; et plus la pince débordera , plus elle sera relevée.



Si un cheval avait les pieds trop petits, ainsi qu'il arrive quelquefois, il faut laisser déborder le fer tout autour du pied, notamment en-dehors. Si malheureusement le cheval venait à se couper, on le ferrera juste en-dedans, mais en laissant déborder en - dehors ce que l'on aura retranché en-dedans ; enfin, il faut donner à cet animal autant de base qu'il convient, pour qu'il puisse travailler à son aise, et qu'il soit ferme sur son appui.

On s'aperçoit assez tôt de l'avantage de cette méthode, et deux ou trois ferrures pareilles suffisent pour remédier à ce vice : toutefois est-on obligé pendant quelque temps, et jusqu'à ce que le pied sera bien d'aplomb, de laisser déborder plus ou moins le fer en-dehors, et à ferrer juste en-dedans.

Dans ces sortes des déviations des pieds, les boulets se portent plus ou moins en-dehors, et les ligamens externes sont plus ou moins fortement tirillés ; ici les angles contre-nature que présente cette partie de la jambe, sont l'inverse de ceux que présentent les genoux en-dedans.

F I N.



---

# TABLE

## DES MATIÈRES PRINCIPALES

### DE CE MÉMOIRE.

DÉDICACE, . . . . .	pag. 3.
<i>Prolégomènes et division de l'ouvrage.</i>	<i>p. 5 et 9.</i>

### PREMIÈRE PARTIE.

1. SECT. <i>Service militaire</i> , . . . . .	p. 13.
2. SECT. <i>Cheval parfait</i> , . . . . .	p. 18.
3. SECT. <i>Tableau du beau cheval</i> , . . . . .	p. 23.
4. SECT. <i>Des tempéramens</i> , . . . . .	p. 31.
5. SECT. <i>Cheval de selle</i> , . . . . .	p. 38.
— <i>de bât</i> , . . . . .	p. 43.
— <i>de trait</i> , . . . . .	p. 52.
6. SECT. <i>Vices de conformation</i> . . . . .	p. 62.

### SECONDE PARTIE.

1. CHEF. <i>Défauts de race</i> , . . . . .	p. 109.
<i>Vices dans l'éducation des poulains</i> , . . . . .	p. 131.
2. CHEF. <i>Etat des haras de la France</i> , . . . . .	p. 140.
3. CHEF. <i>De la nature des encouragemens et des obstacles qu'éprouve en France l'éducation des chevaux</i> , . . . . .	p. 165.
<i>De la ferrure</i> , . . . . .	p. 178.
<i>Ferrure des chevaux de selle</i> , . . . . .	p. 180.
— <i>de trait</i> , . . . . .	p. 181.
— <i>de bât</i> , . . . . .	p. 182.



## AVIS DU LIBRAIRE.

L'absence de l'Auteur à l'armée d'Espagne , lors de l'impression de son ouvrage , ayant donné lieu à un assez grand nombre de fautes , nous allons relever les plus essentielles.

Page vj , lig. 18 : Questions ; *lisez* sections.

10, 7 : d'elle ; *lis.* d'elles.

24, 9 : après le mot cheval *ajoutez* de trait.

30, 9 : faculté de vue ; *lis.* de la vue.

31, 25 : à sentir , à ruer ; *lis.* à s'entre-ruer.

54, 14 : proportionnés ; *lis.* prononcés.

*Ibid.* 21 : cloux ; *lis.* roux.

57, 28 : la commotion ; *lis.* locomotion.

78, 22 : tenues ; *lis.* ténues.

*Ibid.* 23 : graines ; *lis.* gâines.

80, 28 : en emeusant ; *lis.* en encensant.

81, 28 : gros ; *lis.* gras.

83, 24 : la ; *lis.* les.

102, 16 : au ; *lis.* ou.

127, 10 : ventreuses ; *lis.* ventruës.

140, 26 : suivre ; *lis.* servir.

143, 8 : cinq ; *lis.* neuf.

165, 2 : Capta ; *lis.* Captsi.

167, 14 : comte ; *lis.* comté.

170, 3 , *supprimez* que.

178, 16 : prétextes ; *lis.* préceptes.

180, 12 , après le mot sur-tout , *ajoutez* une virgule ( , )

182, 3 : courts ; *lis.* lourds.

*Ibid.* 11 : étampières ; *lis.* étampures.

*Ibid.* 27 : devant ; *lis.* derrière.



# TABLE DES MATIÈRES

TABLE DES MATIÈRES  
 TABLE DES MATIÈRES  
 TABLE DES MATIÈRES

1	1	1
2	2	2
3	3	3
4	4	4
5	5	5
6	6	6
7	7	7
8	8	8
9	9	9
10	10	10
11	11	11
12	12	12
13	13	13
14	14	14
15	15	15
16	16	16
17	17	17
18	18	18
19	19	19
20	20	20
21	21	21
22	22	22
23	23	23
24	24	24
25	25	25
26	26	26
27	27	27
28	28	28
29	29	29
30	30	30
31	31	31
32	32	32
33	33	33
34	34	34
35	35	35
36	36	36
37	37	37
38	38	38
39	39	39
40	40	40
41	41	41
42	42	42
43	43	43
44	44	44
45	45	45
46	46	46
47	47	47
48	48	48
49	49	49
50	50	50
51	51	51
52	52	52
53	53	53
54	54	54
55	55	55
56	56	56
57	57	57
58	58	58
59	59	59
60	60	60
61	61	61
62	62	62
63	63	63
64	64	64
65	65	65
66	66	66
67	67	67
68	68	68
69	69	69
70	70	70
71	71	71
72	72	72
73	73	73
74	74	74
75	75	75
76	76	76
77	77	77
78	78	78
79	79	79
80	80	80
81	81	81
82	82	82
83	83	83
84	84	84
85	85	85
86	86	86
87	87	87
88	88	88
89	89	89
90	90	90
91	91	91
92	92	92
93	93	93
94	94	94
95	95	95
96	96	96
97	97	97
98	98	98
99	99	99
100	100	100



T A B L E A U  
D E S  
MALADIES AIGUËS  
ET CHRONIQUES,

QUI AFFECTENT LES BESTIAUX DE TOUTE  
ESPECE.

*Ouvrage couronné par la Société Royale  
de Médecine de Paris, en 1780.*

Par M. DEVILLAINÉ, Correspondant de la  
même Société.

---

*Sola experientia docet ea quæ  
Profunt, quæque nōcent.*

GAL. Lib. I.

---



A N E U C H A T E L,

De l'Imp. de FAUCHE Fils aîné, FAVRE & Comp.

---

M. D. CC. LXXXII.



U. S. A. T.

1810

1810

1810

1810

1810

1810

1810

1810

1810

1810

1810

1810

1810

1810

1810

1810

1810

1810

1810

1810





## AVANT-PROPOS.

**L**A médecine des animaux, pendant long-tems n'a été exercée, que par des empiriques ou des villageois; le vrai médecin n'osoit s'en occuper, le peuple étoit son juge & lui en faisoit un crime; mais la raison a détruit le préjugé. Aujourd'hui le maître de l'art s'honore de cette science, & son étude devient un de ses devoirs à remplir.

Que je serois heureux si j'avois acquitté un des miens dans cet ouvrage que je présente à l'agricole, & qu'il fût pour lui une ressource dans les différentes maladies qui affectent son bétail! Ma récompense seroit dans ma satisfaction, comme ma gloire a été dans le suffrage qu'a bien voulu m'accorder la société royale de médecine, dont j'ai l'honneur d'être correspondant.

Cette illustre société, en couronnant mes travaux, a daigné me pardonner les fautes que l'on commettra toujours avec aussi peu de mérite que j'en ai; j'espère que le public aura



la même indulgence. Je n'ai point cherché à briller par les beaux termes, je ne l'aurois pas pu ; j'ai tâché de répandre des instructions, & d'indiquer des moyens curatifs à la portée du laboureur ; si j'ai réussi, il est moins honteux de dire que mon style n'est que simple & vrai. A le bien prendre, j'ai tout simplifié, jusqu'aux remèdes que j'emploie, & j'ai cru que l'on n'auroit pas à m'en faire un reproche. Lorsqu'il s'agit de guérir, qu'importe qu'une formule soit chargée ou non ; celles que je propose quoique simples & communes, pour la plupart, offriront cet avantage ; il suffit de les appliquer avec justesse & discernement.

Enfin, je me suis attaché à rendre la méthode curative de chaque maladie aussi claire & aussi facile que mes connoissances me l'ont permises ; en cela, j'ai prévu que l'homme de la campagne ne seroit pas si étourdi dans la distribution de ses remèdes. Quiconque lira dans mes intentions, sera convaincu sans doute que j'aurois voulu faire pour le mieux encore, s'il avoit dépendu de moi.

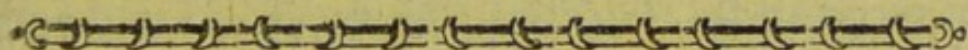




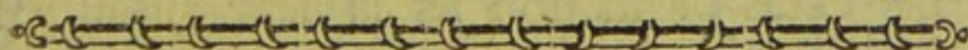
# T A B L E A U

D E S

## MALADIES AIGUES.



### PREMIERE PARTIE.



### D E L'É T R U M E.

**L'**ÉTRUME est une indisposition qui affecte subitement tout le genre nerveux de l'animal, à en juger par le sperme, & l'évétisme de toutes les parties du corps. Cette indisposition arrive ensuite de quelque événement qui l'agite, qui le met en mouvement & le fourvoie contre son instinct.

#### *Symptomes.*

Dans cet état l'animal tremble, se plaint & soupire. Il est lourd & appesanti. Il ne



meut son corps qu'avec embarras. Quelquefois il y a dyspnée, & la déglutition est à la gêne. Souvent les naseaux enflent, ainsi que les yeux & l'anüs. L'animal tombe encore en convulsion, & l'on diroit à le voir qu'il va périr. Quelque tems après il se relève, alors il paroît triste; mais il rentre néanmoins dans l'ordre naturel, & même sans aucun secours. Il n'y a pas de jour dans les gros troupeaux qu'on ne l'observe.

*Pratique inutile de bien des gens dans le cas dont il s'agit. (1)*

Ici bien des gens croient que les bêtes ont sous la langue une vessie remplie d'eau; dans cette persuasion ils la leur tirent & l'écorchent avec les ongles; pour moi je n'en sens pas la nécessité, & je pense, au contraire, que ceux qui se soumettent à cette pratique, n'ont d'autre mérite que celui de tourmenter l'animal; ils feroient bien mieux de l'abandonner à la nature; le plus souvent elle est triomphante, & l'on gagneroit de tout attendre d'elle & de ses soins.

---

(1) Cette pratique est aussi inutile que celle d'introduire dans les conduits naseaux des bêtes, un bâton en pointe qui occasionne des érosions & des déchiremens. C'est également un abus de piquer en mille endroits les oreilles d'un animal, à dessein d'obtenir le dégorgement d'un cerveau qui n'est point engorgé; mais la force de l'habitude entraîne; l'homme de la campagne n'entend pas volontiers raison.



*Méthode curative.*

Cependant si l'on se rencontroit auprès de ces animaux, la saignée est très-indiquée. L'on parviendroit encore à les soulager, au moyen d'un parfum de quelque espece qu'il soit, comme de papier, de corde, de linge, &c. allumés, pourvu que ce ne soit point des substances d'une odeur dangereuse.

Si l'on veut pousser plus loin ses scrupules, l'on pourra employer des boissons délayantes & rafraîchissantes, jusqu'à des lavemens; mais je n'approuve pas que l'on prescrive une diete rigoureuse, puisqu'il est démontré que la plupart des bêtes guérissent en ne prenant aucune précaution.

L'on prétend que les cornes des animaux se détachent, pour peu qu'elles soient ébranlées par un agent externe; afin d'éviter cet inconvénient, l'on peut tenir les bêtes à l'écart & à une certaine distance de la crèche, des murailles, &c.

## DU CHARBOUGLION.

*Symptomes.*

Cette maladie a beaucoup de rapport avec la fluxion catharale. Elle se déclare les premiers jours par une tête pesante, les cornes plus chaudes que dans l'état naturel, les yeux rouges & larmoyans, la langue sèche, la bouche enflammée, la membrane mu-



queue tuméfiée, un tremblement, l'horripilation, la diarrhée, l'innapétence, &c.

Le troisieme & quatrieme jour de la maladie, les yeux deviennent ternes & chafieux. Il paroît par les naseaux un écoulement d'une humeur semblable à du blanc d'œuf, ensuite plus épais, & bientôt sanguinolent, purulent & fétide. L'animal perd la vue tout-à-fait; la fièvre augmente, les extrémités deviennent froides, la diarrhée se met de la partie; enfin l'animal périt de consomption dans un laps de tems assez court.

#### *Inspection anatomique.*

L'ouverture de la tête a montré des ulcères plus ou moins grands, plus ou moins sanieux à la membrane pituitaire; sur-tout dans la partie qui revêt les sinus, les enfractuosités des os frontaux & pariétaux. L'arriere-bouche étoit parsemée de petits boutons comme des aphtes, dont une partie étoit ulcérée; la dure-mere, ainsi que les parties qui l'avoisinent, étoient dans un état de phlogose; les intestins étoient comme émaciés.

#### *Causes du charbougion.*

Les causes du charbougion sont de deux especes; les unes prochaines, les autres éloignées. Les causes prochaines sont des levains acrimonieux qui vicient & épaissif-



sent la lymphe au point de l'embarrasser dans ses couloirs.

Les causes éloignées sont les évacuations supprimées, comme la diarrhée, les urines, la transpiration, &c.

*Méthode curative.*

Les petites saignées réitérées & pratiquées à la queue, m'ont paru plus favorables qu'ailleurs; elles ont toujours apaisé la gravité des symptômes.

On fait faire un grand usage des délayans nitreux, & quelquefois anti-putrides, tant en breuvage qu'en gargarisme.

Plusieurs fois par jour on expose la tête de l'animal à la douce vapeur de l'eau; sauf ensuite d'en venir aux suffumigations détersives mitigées & même à de plus actives, suivant la circonstance.

On pourra donner avec succès un lavement, tantôt émolient, tantôt laxatif.

La suppuration artificielle dans cette maladie est très-avantageuse. Elle occasionne une dérivation salutaire, sur-tout si la maladie est longue, & que l'animal tombe dans l'atrophie & le marasme.

Je ne me suis servi que d'eau rose pour les yeux. Il est essentiel de les préserver des injures de l'air.

On fait observer la diète la plus sévère, & l'on donne pour toute nourriture une décoction de farine de seigle & d'orge, sous la forme d'une bouillie bien peu consistante.



T A B L E A U D E S  
D U T A C H E T.

Le tachet est dérivé d'une tache noire, gangreneuse, qui survient à l'animal dans différentes parties du corps, soit intérieures, soit extérieures.

Sans doute, avant que les symptômes effrayans se déclarent, les animaux sentent une douleur sourde & brûlante dans la partie qui est prête d'être mortifiée; mais malheureusement ils n'en donnent aucun indice.

Si le mal est à l'intérieur, les bêtes sont fort exposées, & le plus souvent les remèdes que l'on administre sont infructueux. On le reconnoît à l'abattement considérable des animaux. Leur pouls est foible & intermittent. Ils ont des moiteurs. Quelquefois les extrémités sont froides. Ils rendent des urines tirant sur le brun. Ils éprouvent une diarrhée colliquative; enfin, en apparence ils n'ont ni mouvement ni sensation.

Mais c'est à l'extérieur que le tachet s'exerce le plus fréquemment. Il commence toujours par une tumeur simple qui devient ensuite emphysémateuse. Pour peu que vous la pressiez elle rend une crépitation semblable à celle d'un morceau de parchemin que l'on froisse. Elle augmente par degrés, & si l'on n'y prend garde, que le mal ne soit pas combattu dès l'origine, l'humeur gagne toute la masse, l'enflure devient universelle, l'animal est alors monstrueux.

La tumeur s'empare-t-elle d'une jambe



ou d'une cuisse, les bêtes ne marchent qu'en boitant. Si elle établit son siege, & si elle occupe à la fois plusieurs endroits du corps, les bêtes ne cessent de se plaindre; elles voudroient toujours être couchées.

Celles qui sont les victimes de ce mal, sont rigoureusement frappées de la gangrene. A leur ouverture elles exhalent l'odeur la plus puante. Leur chair est livide & noirâtre, dans un état presque de macération.

Le peuple a des idées sur la cause de cette maladie; je n'essayerai pas de les combattre. Certains admettent qu'un animal la contractera en fléant les débris d'un autre animal qui avoit été la proie du loup; plusieurs soutiennent qu'une bête l'acquerra en s'arrêtant sur la fosse d'une autre bête qui seroit périë d'une maladie pestilentielle, en respirant des exhalaisons pernicieuses; telle est l'opinion de nos laboureurs: j'hasarderai la mienne.

A le bien prendre, la cause immédiate de cette maladie vient de la stase des liquides, de l'épaississement du sang, de sa viscosité & de son degré de malignité.

La cause médiante est une sérosité acrimonieuse retenue dans la masse sanguine par la suppression des transpirations; elle est propre à former des engorgemens, des obstructions & des dépôts; je l'imagine.

La diminution, la suppression & la répercussion des sueurs, sont une des causes prédisposantes; à ce sujet je n'omettrai pas



de donner des éclaircissémens; j'entre en matiere.

1°. Le tachet a lieu en automne plus qu'en toute autre saison. L'athmosphère alors varie davantage. Nous avons de froides matinées, des soirées d'une fraîcheur dangereuse, des gelées ou des rosées pendant la nuit, souvent des chaleurs pendant le jour; ces alternatives influent sur les corps; il seroit aisé de la rendre palpable.

2°. Les bêtes sont chassées aux pâturages, l'on n'examine pas s'il y a encore de la rosée, si l'herbe est gelée à sa pointe, si la pluie est froide & abondante.

3°. Les bœufs quittent la charrue, on ne les bouchonne ni on ne les essuie; sur-le-champ on les envoie brouter l'herbe. On les conduit hardiment aux abreuvoirs à des fontaines; quoique baignés de sueur on les laisse au grand air; cette habitude est d'autant plus meurtrière, que les animaux passent subitement du chaud au froid, & que ce contraste est la source des incommodités de toute espece.

Ceux dont la constitution est délicate, si on ne les ménage pas, sont les premiers offensés. Aussi les genisses & les vaches ne résistent pas comme les taureaux & les bœufs; elles sont bien plutôt prises, elles succomberont même plutôt; l'expérience le démontre.

Quant au traitement, il faut qu'il soit interne & externe.



D'abord rien ne presse plus que d'ouvrir la tumeur; mais cette opération engage à des soins; je dirai en quoi ils consistent.

1°. Il est bon d'avoir un aide qui pince la peau de son côté, tandis que vous la pincez du vôtre. Il est alors plus facile de faire une section; les rasoirs, les bistouris, les canifs sont les instrumens réservés à cela.

2°. L'on scarifiera jusqu'au vif, & l'on retranchera tout ce qui seroit en pourriture, si l'on veut éviter plus de désordre.

3°. L'on n'a pas plutôt établi quelques plaies que l'on est dans la coutume d'en froter les bords avec les doigts ou le manche plat d'un couteau; de cette manière nos villageois donnent une issue assez prompte aux humeurs; du moins ils se le persuadent.

4°. La suppuration ne sauroit être trop long-tems entretenue. Afin de la soutenir on introduit dans les plaies des porreaux & du sel; l'on panse matin & soir régulièrement; cette méthode est familière à chacun; elle est suivie du plus brillant succès.

Pour préparations internes nos laboureurs cueillent une poignée d'hélébore noir, ils le lavent avec le vinaigre, le mettent bouillir ensuite avec l'eau commune, à la dose de trois chopines jusqu'à réduction d'une pinte. Ils versent cette décoction toute froide dans la bouche de l'animal; celui-ci est violemment tourmenté du remède; n'importe, c'est le moment où l'on se félicite. Je me



tais sur les qualités de cette décoction purgative, & je me contente d'observer que les excréments dont elle force l'expulsion sont d'une fétidité surprenante, & que la couleur en est très-noire. Je n'imagine pas comment dans un état d'érétisme & de phlogose, l'on ose compter sur l'usage de telles drogues; que l'on n'attende pas que je fasse de si-tôt l'éloge de cette pratique!

Les apozemes composés avec les racines & les feuilles de chicorée & d'oseille, les racines de scorfonere, la scolopendre & le polypode méritent notre confiance; relativement aux indications que l'on doit remplir.

Les lavemens de même sont indispensables; je les choisis dans la classe de ceux qui temperent & qui ouvrent le ventre sans exciter le moindre tumulte.

Je n'ignore pas qu'il est des purgatifs à placer; j'insiste au contraire sur leur recommandation; mais je veux préalablement que le calme les ordonne; ils ne sont salutaires qu'à ce prix-là.

Il est peu de maladies, en un mot, où les antiputrides, comme le vinaigre & le camphre, tant intérieurement qu'extérieurement, conviennent mieux.

L'on ne parle pas de saignées, elles sont absolument funestes. Elles ne font qu'augmenter la prostration des forces, & donner beaucoup plus d'empire à la mortification.

Le retour de l'appétit est le signe le plus



flatteur. Les bêtes sont garanties lorsqu'elles ruminent à leur aise, & sur-tout si elles ont un air de gaieté; il n'y a donc plus de risques alors d'en venir aux alimens que l'on retranche avec raison pendant que les accidens se soutiennent. ( 1 )

### D E L A B O U C L E.

La boucle est une petite vessie qui vient à la langue des bœufs & des vaches. Elle est rarement plus grosse qu'une noisette; sa couleur est roussâtre, & quelquefois d'un rouge assez livide.

Au sentiment des uns, les bêtes acquièrent ce mal pour avoir mangé d'une herbe vénémeuse; d'autres pensent qu'il a une cause spontanée, & que cette cause est prise dans l'altération du sang & des liqueurs; cette réflexion me semble la plus raisonnable.

#### *Symptomes.*

Quoi qu'il en soit, il s'annonce par le

( 1 ) Cette maladie est contagieuse; l'on doit prendre des précautions pour que les bêtes qui en sont atteintes, ne communiquent pas avec celles qui seroient saines. La prudence exige encore que l'on enfouisse bien avant dans la terre les animaux qui en meurent, & même de les déposer loin des villages, dans un endroit où les bêtes ne puissent point avoir d'accès.

L'opérateur qui scarifie & taille de leur cuir, s'expose de tremper ses doigts dans le sang ou le pus des bêtes, s'il a une coupure, une plaie quelques superficielles qu'elles soient. Il faut qu'il lave avec soin les instrumens dont il s'est servi, & que sur la pointe ou le tranchant, il ne reste rien de l'humeur caustique à laquelle il a donné jour,



dégoût, l'accablement & la tristesse; l'animal bien loin de regarder le râtelier, baisse toujours la tête; il refuse les alimens, il ne rumine plus: c'est par où les gens s'aperçoivent de cette dangereuse affection.

L'on doit y remédier avec instance; les bêtes courent trop de risques lorsqu'on s'oublie ou qu'on se néglige sur le traitement.

*Curation.*

D'abord l'on creve cette vésicule, & l'on se sert à cet effet des doigts ou d'un bistouri. L'on frotte ensuite avec de la terre ou du vinaigre la tumeur dont on a fait l'ouverture. L'on observe dans ce moment que les bêtes n'avalent pas leur salive, on les empêche même de boire; car l'humeur septique pourroit de l'estomac se répandre dans le sang, lui communiquer sa qualité pernicieuse & décider une gangrene générale.

Cependant si le pus ou le sang qui sort de cette tumeur, si quelques portions de cette boucle avoient été avalées, l'on voit que l'animal gonfle, & que son ventre se tend comme un ballon. Ici l'on se hâte sans crainte, l'on a recours au lait; plus on en est prodigue, plus l'on aide l'animal; l'on est ainsi parvenu à en dérober quelques-unes à la mort.

Nos villageois n'étendent pas davantage leur méthode curative; je ne suis pas leur approbateur; j'estime qu'il est d'autres directions



rections à suivre; elles sont fort simples assurément.

1°. Les bêtes sont atteintes d'un mal qui procede de l'épaississement & de l'âcreté des humeurs; rien de si nécessaire que de les corriger.

2°. Les bêtes sont atteintes d'un mal qui procede d'un excès d'humeurs; rien de si important que de les évacuer.

L'on remplit la premiere condition au moyen des boissons délayantes & rafraîchissantes. La décoction de gramen où l'on ajoute du crystal minéral, le petit lait encore suffiront d'autant mieux, que la nourriture des bêtes consistera en herbes vertes & rafraîchissantes également.

L'on fatisfait à la seconde condition par des purgatifs appropriés; celui-ci convient à tous égards.

Feuilles de féné. . . . . 2 onces.

Tamarin. . . . . 6 onces.

Sel d'epson. . . . . 2 onces.

Faites cuire le tout dans deux livres d'eau; après demie heure d'ébullition, vous coulerez pour une potion du matin.

L'augure est favorable si les animaux sont moins tristes & abattus. Ils entrent en convalescence lorsqu'ils desirent des alimens. S'ils mangent de bon appétit & s'ils ruminent, l'on doit les diriger suivant la coutume lorsqu'ils sont en santé.



## D U F É L I N.

*Symptômes.*

Dans le félin les animaux sont tristes & paresseux ; les forces leur manquent totalement. Leurs jambes sont si débiles qu'elles plient sous le poids du corps , & s'il s'agit de les élever à la hauteur d'un demi-pied , comme de passer le seuil d'une porte , très-souvent ils ne le peuvent pas.

Les cornes & les oreilles des bêtes sont froides. Leur poil se noue , il est couvert d'ordures ; les bêtes ne le lechent plus. Insensiblement leur appétit se perd ; malgré cela elles ruminent , à moins que le mal ne soit à son comble.

Cet état n'est accompagné que d'un léger mouvement de fièvre. Le sommeil des animaux n'est point interrompu ; les fonctions du ventre s'exécutent suivant l'habitude : au contraire , il survient presque toujours une diarrhée qui est propice si elle ne dure pas trop , ou si on l'arrête prudemment.

Lorsque cette évacuation se soutient & que les remèdes ne la domptent pas , les bêtes maigrissent à vue d'œil ; elles tombent bientôt dans un marasme affreux , au point que la maladie devient chronique ; elle se termine ordinairement par la mort. Cependant je la mets dans la classe des maladies aiguës ; je me suis assuré qu'il périssoit beaucoup plus de bêtes en quinze jours qu'en trois



semaines qu'il n'en mourroit après avoir traînées long-tems.

L'ouverture des animaux ne décele aucun ravage dans la poitrine. La plupart des viscères du bas-ventre n'ont point reçu d'atteinte, & si l'on reconnoît du désordre, c'est seulement au canal intestinal où l'on rencontre quelquefois des excoriations & des ulcères. Il n'en est pas de même des articulations des cuisses & des jambes; la synovie est fort épaisse; sa consistance imite le blanc de lard; sa couleur est du plus beau jaune.

### *Causes du félin.*

L'on attribue la cause du félin aux alimens dont les bêtes se nourrissent aux pâturages dans un tems où l'on essuie des pluies froides & continuelles. L'eau par sa trop grande fraîcheur y contribue; il est encore le résultat d'un air trop vif & trop animé; un vent du nord qui soufflera sur un animal dans l'étable l'occasionne pareillement.

### *Traitement.*

L'on a deux méthodes pour vaincre cette maladie, & bien entendu que l'on commence par la moins salutaire. Du premier mot l'on fait la ligature des oreilles avec une petite corde de chanvre ou de laine. L'on serre de toutes ses forces; la compression excite bientôt de l'enflure; alors on



scarifie la partie engorgée avec un rasoir ; l'on donne lieu à l'écoulement d'une eau limpide. Cet écoulement sera long-tems entretenu si vous garnissez de feuilles de lierre terrestre une poche de drap qui sert à loger l'oreille. Les feuilles de lierre sont attractives & tiennent les plaies humides ; la poche préserve des injures de l'air ; par cette précaution les mouchetures ne se desechent pas & ne se cicatrisent pas si promptement.

Les gens qui débutent ainsi, ne s'imaginent guere qu'ils ne vont pas à la source du mal ; après tout, je suis témoin qu'ils ont préservés des bêtes en suivant ce seul procédé.

Mais les métayers vigilans n'hésitent pas d'accomplir l'autre méthode ; elle roule sur l'indication de détruire le levain morbifique, de favoriser le dévoiement qui est l'ouvrage de la nature, & de le réprimer lorsqu'il accable les animaux.

1<sup>o</sup>. L'on n'a souvent besoin que d'une décoction de deux onces de féné, de quatre onces de tamarin, de demi-once de sel de glaubert & d'une cuillerée de miel pour une chopine de véhicule. Souvent la guérison dépend de ce purgatif. Les bêtes ne tardent pas d'avoir de l'appétit ; on le réveille en donnant matin & soir un picotin de pousse (1) mêlé de deux poignées

---

(1) La pousse est cette partie hétérogene, ou cette



d'avoine; à midi une croûte de pain saupoudrée avec le sel; pour breuvage de l'eau où l'on jette de la farine de seigle.

2°. Le cours de ventre est une crise; vous le laissez continuer deux ou trois jours; après quoi il diminue; mais l'on ne doit pas conserver sa tranquillité s'il persiste; les bêtes tomberoient bientôt dans l'épuisement.

L'on se dépêche de purger, à moins que la foiblesse ne soit trop grande.

Six onces de tamarin dans une chopine d'eau, quatre onces de manne, demi-once de rhubarbe en poudre que l'on ajoute dans la colature; tel est le purgatif sur lequel je compte le plus.

Je cherche ensuite à modérer le dévoiement par l'usage des tisanes avec la mie de pain & la gomme arabique. ( 1 )

3°. Lorsque j'ai fait valoir ces ressources, s'il ne se rallentit pas, je prépare un opiat que je donne au poids d'une once matin & soir.

### *Opiat.*

Prenez une livre de bon quinquina, ni-

espece d'enveloppe qu'on rejette au moment même où l'on vanne le bled.

( 1 ) Ou le decoctum album suivant, tiré de la pharmacopée de Paris.

Prenez de la corne de cerf demi-once, de la mie de pain blanc deux onces; faites cuire légèrement dans six livres d'eau commune. Si l'on veut, l'on ajoutera deux gros de cannelle.



tre purifié demi-quarteron, extrait de genievre deux onces, triturez bien le tout, & composez un opiat avec suffisante quantité de sirop de capillaire.

La thériaque, la confection d'hyacinthe, le diascordium offrent leur avantage; on les délaie indifféremment dans le vin ou une décoction de verveine ou de mille-feuille.

L'avoine, l'orge & les lentilles sont les alimens les plus utiles, lorsque la maladie est terminée. La décoction de ces semences tiendra lieu de nourriture pendant que les accidens regnent.

La chaleur des cornes & des oreilles, moins de tristesse, d'affaïssement & de malpropreté, une apparence d'appétit, ce sont là les phénomènes d'une heureuse convalescence.

### D U G U I G N E T.

On nomme guignet une espece d'inflammation qui survient à une des parties latérales de la substance cérébrale, ou de la pie & dure-mere; quelquefois aux deux ensemble.

#### *Symptômes.*

Les animaux attaqués de cette maladie ont de tems à autre des mouvemens convulsifs; poussent avec force & violence du côté où le mal est fixé. Ils ne mangent que par intervalles & peu à la fois; ils ne ru-



minent què très-rarement. La conjonctive, ainsi que les vaisseaux sanguins parsemés sur la cornée opaque, sont rouges & enflammés de ce même côté seulement ; le pouls est fort élevé & assez régulier néanmoins.

### *Causes.*

Souvent la cause de cette maladie est accidentelle ; car elle peut très-bien venir d'un coup appliqué sur les os du crâne, ou d'une chute qu'auroit faite l'animal ; le soleil en dardant ses rayons peut même y donner lieu. Mais le plus souvent la cause est essentielle ; elle doit être prise alors dans l'abondance des liqueurs, & spécialement dans la viscosité d'une humeur qui engorge & distend les membranes du cerveau.

### *Curation.*

Les saignées réitérées dès les premiers jours, les délayans nitreux, les lotions des quatre membres sont d'une nécessité absolue. Les setons sont très-utiles. L'on fait observer la diète, & l'on choisit un régime convenable. Les lavemens émolliens sont d'une grande efficacité. L'on purge lorsque les signes d'inflammation ont disparu. A l'extérieur, sur toute la tête, l'on peut appliquer des linges trempés dans un mélange de décoction de fleurs de sureau & d'eau végeto-minérale.



## D E L A M I S S E.

L'on entend par le mot de *misse*, une maladie inflammatoire qui survient à la rate.

*Signes qui annoncent cette maladie.*

Les premiers symptômes n'annoncent que tard cette maladie ; car l'animal qui en est affecté boit, mange, rumine, & toutes ses fonctions s'operent comme s'il se portoit bien. C'est seulement lorsque les bêtes sont dans le plus grand danger, au moment de périr qu'elles se couchent, battent du flanc, & éprouvent de terribles convulsions.

Ne doutons pas au reste que dès le principe, l'animal ne sente une douleur & une pesanteur au flanc gauche ; de sorte que si en le comprimant avec la main l'on voit l'animal se retirer & se plaindre, si l'on s'apperçoit qu'il ne peut se tenir couché de ce côté, s'il lui arrive de tousser profondément, & sur-tout lorsqu'il mange, l'on a lieu pour lors de soupçonner un embarras dans le viscere dont il s'agit ; tels sont les signes les moins équivoques.

L'ouverture des bêtes montre que le volume de la rate est des plus considérables. On la trouve gorgée d'un sang noir, & sa substance emprunte la même couleur. Ses adhérences sont parsemées de taches livides & gangreneuses.



*Causes.*

Les causes de cette maladie sont l'embarras du sang dans la rate. D'une part elles sont occasionnées par la plénitude & l'épaississement du sang ; de l'autre par la fatigue, l'exercice tumultueux, le défaut de boisson, la suppression des sueurs, le froid aigu que l'on fait essuyer aux animaux.

*Traitement.*

Le traitement, si l'on connoît le mal de bonne heure, doit commencer par des saignées proportionnées à l'âge, au tempérament & à la pléthore. Je les désapprouve lorsque le mal est avancé.

Les délayans, les adoucissans, les rafraîchissans, & les tempérans sont ensuite les remèdes dont on fait un grand usage. Le petit lait, les décoctions de gramin & de pissenlit, les infusions de scolopendre, d'agrimoine & de polypode sont les boissons familières & les plus importantes auxquelles on ajoute du nitre, de la crème de tartre, suivant l'indication que l'on a. Le grand point, en un mot, c'est d'atténuer & de diviser toute la masse, de la rendre plus fluide & plus subtile.

Les alimens, à supposer que la saison le permette, consistent en feuilles de laitue, de vigne, de chicorée sauvage, &c. Mais en hiver que l'on n'a pas cette commodité, l'on emploie la farine de seigle, l'orge, l'a-



voine, l'épautre, &c. L'absence & la présence de la fièvre, son degré de force, reglent pour la quantité de ces différentes substances nutritive; il est à propos de les retrancher quelquefois, & de leur substituer simplement l'eau blanchie avec la farine de seigle ou d'orge.

L'on donne des lavemens émolliens & laxatifs, & l'on est dans le cas de les répéter.

M. Courtoi, artiste habile, (1) indique la méthode suivante pour préserver les bêtes de cette maladie. Il conseille de pratiquer de tems à autre des saignées; de faire conduire les animaux à des sources d'eau pure & courante, afin de les mieux inciter à boire; de les rafraîchir dans le tems des grandes chaleurs avec des herbes fraîches, du son mouillé; de les purger avec des purgatifs doux; de les ménager pour le travail; de les bouchonner s'ils ont chaud, & de les garantir du froid si la saison est rigoureuse. Telles sont les précautions que l'on a prises au Charbony & au Châtel blanc, deux communautés où cette maladie fit l'année dernière beaucoup de ravages. Tous les animaux qui ont été ainsi prévenus n'ont pas souffert la moindre atteinte, & tous les particuliers qui n'ont pas voulu s'y soumettre ont essuyé des pertes plus ou moins considérables.

---

(1) Qui fait sa résidence à Nozeroy, petite ville de Franche-Comté.



Il est une autre maladie de la rate occasionnée par un coup de bâton, un coup de pierre, ou un coup de cornes qui porteroient sur sa région. L'on voit que les animaux qui sont dans ce cas-là chancellent, battent du flanc, s'appuient sur leurs quatre jambes en les élargissant beaucoup, baissent leur tête, la posent presque à terre, ouvrent la bouche, tirent la langue, & tombent quelquefois sans pouvoir se relever. Sur le grand nombre il en périt lorsque le coup a été violent; mais d'ailleurs la plupart ne souffrent que très-peu de minutes, se relevent d'eux-mêmes & rentrent dans l'ordre naturel; le plus souvent l'on n'a pas besoin de les secourir.

En attendant il est une infinité de gens qui croient que l'animal succomberoit s'ils ne pratiquoient pas l'opération suivante. Elle est peut-être inutile; mais néanmoins je n'ai pas vu qu'il en soit résulté rien de disgracieux.

Premièrement il s'agit d'ouvrir la bouche de l'animal, & de lui déerrer les deux mâchoires. On lui saisit ensuite la langue & on la retire en dehors jusqu'à ce qu'il se releve; c'est l'affaire d'une minute. Il arrive souvent qu'on a de la peine à saisir la langue, parce qu'elle se trouve comme repliée en arriere, & qu'elle est très-enfoncée dans la bouche; l'on pare à cette difficulté en portant ses doigts jusqu'à l'entrée de



l'œsophage; l'on ne doit pas craindre d'y mettre de la force.

### D U L O U V E T.

Cette maladie est encore des plus communes dans le pays que nous habitons. Elle attaque indistinctement les bœufs, les vaches & les taureaux; nous avons cru remarquer encore qu'elle étoit eudémique.

#### *Symptômes.*

Les animaux qui en sont atteints perdent plus ou moins les forces, prognostic qui fait juger que la maladie sera plus ou moins grave. L'on apperçoit une espece de tremblement dans les chairs ou les muscles des bêtes. Elles ont l'épine & le train du dos fort roides. Leur respiration est fréquente & laborieuse; le battement des arteres est très-irrégulier; les vaches n'ont point de lait; elles ne ruminent point non plus que les bœufs; toutes ces bêtes sont extrêmement mornes & tristes; l'appétit leur manque totalement; elles ont une indifférence marquée pour tout ce qu'on leur présente.

Le deux ou le trois l'on découvre une tumeur sur l'habitude du corps, tantôt ici, tantôt là; mais plus ordinairement au pœ-trail ou au col. C'est cette tumeur qui fait qu'on appelle cette maladie louvet.

Quelle est sa nature? Il paroît qu'elle se rapproche beaucoup de celle de l'authran



ou du charbon; la promptitude avec laquelle elle tourne en gangrene nous l'annonce; c'est au point que l'on n'a pas le tems quelquefois de placer des secours.

### *Causes.*

La cause de cette maladie est vraisemblablement un sang trop épais & trop exalté, une lymphe trop visqueuse & trop âcre.

### *Curation.*

Ainsi, les délayans nitreux & anti-putrides administré au grand lavage sont d'une efficacité reconnue. L'eau de son, l'eau d'orge blanchie avec la farine de seigle, servent de nourriture. L'on a recours à des lavemens simples ou émolliens; mais l'on ne parle point de saignées, & je suis de l'avis de ceux qui prétendent qu'elles sont contraires dans cette maladie.

Par exemple, l'on emploie de profondes scarifications afin de diviser complètement la tumeur, & l'on applique dessus les maturatifs les plus forts auxquels on associe l'euphorbe, la semence de moutarde, les cantharides, &c. lorsque l'on appréhende un retour subit des humeurs. L'on a soin de purger & de bien choisir le moment; c'est encore un moyen de prévenir les funestes métastases.

L'on approprie les étables; l'on n'y souffre point de vieilles littieres, de fumiers,



ni d'égouts ; l'on purifie l'air en brûlant du genievre, de l'écorce de sapins.

### *DES TRANCHÉES ET COLIQUES.*

#### *Symptômes.*

Lorsque les bêtes sont dans les douleurs de tranchées & de coliques, elles ne cessent de remuer, de s'agiter & de se plaindre. Elles se levent & se couchent à chaque instant, quittent une place pour en reprendre une autre, alongent leur cou, étendent les cuisses & les jambes & les tiennent roides, comme si elles alloient périr. Ensuite elles ne mangent qu'à certains intervalles où la douleur s'appaise ; leur ventre bruit beaucoup ; elles suent tantôt plus tantôt moins, suivant la durée & la violence du mal, les efforts qu'il occasionne aux animaux.

#### *Causes.*

Les variations dans la température de l'air, le chaud, le froid & l'humide en contraste, conduisent assez communément dans cette maladie. La transpiration se supprime, les humeurs refluent de la circonférence au centre ; si elles se jettent sur l'estomac & sur les intestins, leurs tuniques sont tirillées ; c'est le plus souvent comme les coliques auront lieu.

Des laboureurs sont disposés à croire qu'elles peuvent être suscitées par des substances mal-propres, comme du foin & de



la paille que les rats auroient coupés ou falis par leur sicute ou leurs urines. Je doute si cette idée ne porte point à faux; car nous savons tous que les animaux distinguent à merveille les alimens qui sont altérés d'avec ceux qui ne le sont pas; bien plus, qu'ils se laisseroient avoir faim plutôt que de toucher à du fourrage gâté, ou ayant une odeur désagréable quelconque.

Cette maladie est fort vive; l'on s'en assure à la maniere dont les bêtes se tourmentent. Celles qui périssent prouvent combien l'inflammation des intestins a été rigoureuse. Le plus souvent on les trouve gangrenés, leurs vaisseaux gorgés d'un sang noir & corrompu; d'autrefois ils auront souffert de fortes distensions; tout est proportionné au volume d'air qu'ils contiennent. Le quatrieme estomac renferme aussi des flatuosités; ses tuniques ne sont pas toujours entieres, ainsi que les boyaux; l'on voit qu'elles ont été exposées à des déchiremens.

Les premiers remedes que l'on applique à ce mal fâcheux, sont presque toujours les brûlots de toute espece, le vin, l'eau-de-vie & les compositions pharmaceutiques les plus incendiaires. C'est un miracle lorsqu'on parvient à convertir les esprits là-dessus.

Cependant si les tranchées se déclarent chez un animal que l'on a beaucoup fatigué par les ouvrages, si cet animal est échauffé



qu'on le reconnoisse à la rougeur de ses yeux, la couleur de ses urines, la dureté de ses matieres fécales, &c. je pense que toutes les poudres cordiales du monde seroient contraires à son état; en conséquence je propose la méthode qui suit; elle est fort différente de celle de nos laboureurs.

*Méthode curative.*

D'abord l'on commencera par une saignée à la veine du cou, & l'on tirera une livre & demie ou deux livres de sang. Une heure après l'on administrera un lavement, composé de feuilles de violettes, de laitue, de bon-henry & de mauve; on le répétera même toutes les quatre heures jusqu'à cessation des douleurs.

En boisson, je prescris une simple décoction de gramen & de nymphaea dans laquelle je comprends du crystal minéral, à dose assez foible.

De tems à autre, je fais présenter de l'eau blanchie avec la farine d'orge; je présume bien de la guérison des bêtes, si elles boivent cette eau avec avidité.

D'ordinaire les tranchées cedent à ce traitement. Je donne ensuite à l'animal deux ou trois jours de repos, sans cesser pour cela de combattre la chaleur; après quoi je finis par un doux purgatif.

Mais si les tranchées ne touchent point à une cause inflammatoire, qu'elles soient le produit d'un amas d'humeurs crues & indigestes,



indigestes , la saignée bien loin d'être mise en jeu , ne pourroit être que très-préjudiciable. C'est bien plutôt le cas d'en venir à des remedes qui évacuent. L'on débuttera fort à propos par un lavement de la forte.

Prenez feuilles de séné une once , catholicum double , même quantité. Le séné infusera dans deux livres d'eau bouillante ; l'on passera la liqueur au travers d'un linge ; l'on délayera ensuite le catholicum.

Que le lavement termine les douleurs ou non , je ne me borne pas à cette seule pratique , & je trouve qu'il est prudent de nettoyer l'estomac avant d'employer l'orviétan & la thériaque comme l'on fait. J'ai donc recours à deux onces de séné , deux onces de sel d'epsom , jalap en poudre six gros , dans une livre de décoction émolliente.

D'après ces précautions l'on se confiera , si l'on veut , aux remedes opiatiques ; il est même utile de s'en servir pour calmer les tranchées si elles persistoient.

L'on essaie premièrement la muscade , la thériaque , l'extrait de genievre , &c.

Ou bien l'on brûle les coques de dix à douze noix : lorsqu'elles sont bien enflammées , on les jette dans une chopine de vin chaud ; le tout infuse un instant , puis on le fait prendre à l'animal.

J'en ai vu qui recueillent la poussiere que l'on trouve dans l'intérieur des vieilles peaux



de caillet ; ( 1 ) il faut qu'elle soit à la dose d'un plein dez à coudre ; on la jette dans une demi-écuellée d'eau douce ; on fait avaler ce mélange d'une seule fois.

Si l'on manque de cette poussière, on la remplace avec un morceau de la peau de caillet qu'on laisse bouillir une minute ou deux dans l'eau ; l'on donne aux bêtes la colature ; il suffit d'une demi-écuellée de cette boisson.

L'animal n'est pas plutôt délivré de ses douleurs qu'il mange. Pour toute nourriture l'on garnira son ratelier de bon foin, & on le laissera manger à son appétit.

### *TRANCHÉES OCCASIONÉES PAR LA RARÉFACTION.*

#### *Accidens.*

Les animaux dans cet état ont le ventre tendu & sonore ; ils se couchent, se levent & s'agitent ; mais principalement lorsque les vents sont sur le point de sortir ; après leur explosion, les bêtes se tranquillisent un peu ; il en est qui suent ; leur appétit est entièrement supprimé ; le ventre est libre ; quant aux urines, quelquefois elles coulent avec peine.

#### *Curation.*

Les stomachiques en breuvage & en la-

---

(1) L'on appelle peau de caillet l'estomac de veau, ou bien la présure de veau.



vement paroissent ici convenir : telles sont les feuilles de laurier , les fleurs de camomille & de mélilot avec le cristal minéral , si l'inflammation n'est point à craindre. (1) Dans ce dernier cas , l'animal éprouveroit des douleurs plus vives & plus aiguës ; l'on auroit sûrement lieu de soupçonner des matieres âcres & irritantes ; pour lors les tempérans , les adoucissans , les sédatifs , les antispasmodiques , comme l'esprit de sel , celui de nitre , les gouttes anodines , la poudre tempérante de Stalh deviendroient de véritables carminatifs.

Si ensuite de ces remedes , le mal , bien loin de céder , augmente , & que le ventre soit distendu au point de suffoquer l'animal , il faut promptement pratiquer une ouverture avec le troquard , à deux pouces de la dernière fausse-côte , & deux pouces de l'extrémité de la première vertebre lombaire du côté droit. Huit vaches que M. Courtois a opérées de cette manière , ont été très-bien guéries. Il fait toujours observer aux animaux un grand régime ; il les purge à plusieurs récidives avant de leur permettre des alimens.

## DES TRANCHÉES ROUGES.

### *Accidens.*

Les tranchées rouges ne sont qu'une in-

---

(1) Elle a souvent lieu dans cette maladie.



flammation des intestins ; cette espece de tranchées est la plus douloureuse & la plus dangereuse. Les chevaux y sont plus sujets que tout autre animal. Ils annoncent cette maladie par des actes de fureur ; ils voudroient pouvoir se tuer , se précipiter & s'asfommer. Ils se jettent par terre de leur hauteur sans plier les jambes. Ils ont beaucoup de fièvre ; leur fiente est noire , par crotins & quelquefois enduite d'une humeur glaireuse semblable à de la mousse. Les urines du même jet sont claires dans le commencement , ensuite un peu rouges , & sur la fin épaisses & enflammées. Les extrémités froides , la cessation prompte & subite des douleurs , un refus constant de toute espece d'alimens , la sueur sont des symptomes évidens de mort.

#### *Traitement.*

Les remedes propres & indiqués dans cette espece de tranchées qui vient d'une cause inflammatoire , sont : 1<sup>o</sup>. les saignées réitérées , les lavemens émoliens & nitreux , les tempérans , les calmans , ( 1 ) les lotions de toute la capacité du ventre avec l'eau tiede acidulée.

Les mucilagineux en lavemens sont encore très-recommandables. L'on doit re-

---

( 1 ) Les émulsions tirées des quatre semences froides ou des amandes douces , sont le meilleur tempérant & le meilleur calmant que l'on puisse se procurer dans cette circonstance.



tenir les animaux, & les fixer sur une bonne litiere, crainte que par leur agitation ils ne s'abyment. L'on évitera avec soin l'usage des ingrédiens qui échaufferoient trop, ou bien l'on court les risques de faire dégénérer l'inflammation en gangrene; celle-ci est un effet assez ordinaire des maladies inflammatoires chez tous les animaux.

### *DES TRANCHÉES OCCASIONÉES PAR LES VERS.*

*Signes qui caractérisent cette maladie.*

#### *Accidens.*

Si à la suite des tranchées qui tourmentent les animaux, l'on s'apperçoit qu'ils rendent des vers parmi leurs matieres, l'on a tout droit de conjecturer que les vers sont le produit de la maladie. Dans ce cas les animaux ont l'haleine puante; leur appétit est déréglé; ils dépérissent à vue d'œil; leur ventre est volumineux; ils sont toujours en mouvement à peu près comme si les mouches les excitoient par leurs piquures; ils remuent tantôt les pieds de devant, tantôt ceux de derriere & tantôt la queue; ils changent souvent de place; tels sont les signes sur lesquels on se trompera le moins, & dont on peut tirer les meilleures inductions.

#### *Curation.*

Quand on a des sûretés sur le caractère



de cette maladie, il faut l'attaquer par l'usage des amers. L'aloès, le mercure doux, l'absynthe, la coralline, le semen-contra sont d'excellens anthelmiutiques ; l'huile d'olive & le suc de citron mêlés ont également une propriété reconnue.

Comme il importe ensuite de remédier au vice des digestions, l'on purge si-tôt que les tranchées sont apaisées.

### *DES ALIMENS PRIS EN TROP GRANDE QUANTITÉ.*

Quoique cette indisposition soit plus ordinaire aux hommes qu'aux animaux, il arrive pourtant que ces derniers, après une disette trop grande des alimens, mangent avec voracité des substances qu'ils trouvent de leur goût, se gorgent à un tel point qu'ils éprouvent des mal-aïses, des indigestions même accompagnées de tranchées & de coliques.

#### *Accidens.*

L'on ne se méprendra pas sur une indisposition de cette espece, si l'on fait attention au ventre des animaux qui est extrêmement rempli, de même que leurs flancs. Ils ont la respiration un peu contrainte ; quelques-uns se plaignent, se couchent & se levent ; ils paroissent plus lourds, plus pesant & plus paresseux ; ils rendent des matieres fécales très-liquides ; elles ont une odeur de vin qui se feroit aigri.



L'exercice, la promenade, les boissons aqueuses suffisent d'habitude. La diete & quelques lavemens, voilà tout ce qu'il faut. Ce procédé sans doute n'ira pas de pair avec les conseils de certaines gens qui préconisent la saignée & les purgatifs; mais il a son mérite à tous égards, & il vaut bien ces remedes que l'on vante pour toutes fortes de coliques; secrets dont les débileurs ne connoissent ni l'essence ni les vertus. Qu'on leur demande une explication? ils vous répondront par ces termes: c'est un secret; tout est dit: l'on ne raisonne pas contre les choses mystérieuses.

### *DE LA CONSTIPATION.*

La constipation est regardée comme une maladie d'entrailles. Les vaches, les bœufs & autres animaux ruminans y sont fort enclins; c'est ce que le public appelle être enfermé dans les feuillets.

#### *Accidens.*

La vache ou le bœuf constipé est quatre, six, huit & même dix jours sans aller du ventre. Les premiers jours il donne quelques signes de coliques; bientôt il tombe dans un état d'inquiétude & de plus grandes souffrances; il fait d'inutiles efforts pour fienter; les tégumens sont chauds; le poulx est élevé; les yeux sont enfoncés; le ventre est dur, tendu comme un ballon. L'animal n'a point d'appétit; il boit peu, & seulement ce qu'on lui donne par force; sur la



fin de la maladie, la bouche est sèche & puante; les extrémités deviennent froides; le pouls est véloce & à peine sensible; l'animal s'affoiblit; il se tient toujours couché, & périt tranquillement.

*Causes.*

*Traitement.*

Il n'est pas douteux que cette maladie dépend d'une cause inflammatoire; par conséquent les saignées sont, les premiers jours, très-importantes; on les accompagne des délayans & des relâchans en boissons. Les lavemens ne sauroient être trop multipliés. On les préparera simples d'abord; ensuite l'on pourra, suivant le besoin, les rendre laxatifs par une infusion de manne ou de casse, depuis un quart jusqu'à une livre.

En continuant ce procédé, l'animal doit fournir des matieres noires, fétides, sanguinolantes, & souvent glaireuses. A ces matieres succédera une diarrhée qui diminue le volume du ventre; enfin l'appétit reviendra, la rumination, &c. La guérison ne tardera pas d'être obtenue.

L'on se modérera sur la quantité des alimens dans cette circonstance. Si l'on donne du foin, il faut qu'il soit mouillé; mais j'aurois mieux que l'on n'employât que des herbes vertes & rafraîchissantes à petite dose; du son, de la farine de seigle ou d'orge débroyés dans l'eau.



## DU PISSEMENT DE SANG.

Le pissement de sang épargne bien peu de bêtes à cornes. (1) Les bœufs & les vaches l'auront à tout âge ; les veaux même en sont atteints, sur-tout ceux que l'on envoie déjà aux pâturages. Le mois de mai est la saison de rigueur pour cette maladie ; il paroît qu'elle est plus rare en hiver, en été & en automne.

*Symptomes.*

Les animaux qui en sont atteints éprouvent une grande chaleur, principalement le long de l'épine du dos. Dans cet endroit leur poil s'hérissé, & il est rude au toucher. La fièvre est très-forte ; les flancs sont dans une extrême agitation ; la constipation est de la partie ; d'ailleurs les bêtes boivent & mangent encore ; de ce côté-là l'on ne jugeroit pas qu'elles sont retenues par le moindre obstacle ; les urines coulent souvent ; les animaux néanmoins les rendent avec efforts. Les vaches ont encore du lait les premiers jours du mal ; insensiblement elles en fournissent très-peu ; sa couleur ne s'efface point, mais sa qualité s'affoiblit ; il perd infiniment de sa saveur & de sa douceur.

---

(1) Je n'entends pas parler des moutons & des chèvres, qui sont cependant des bêtes à cornes ; elles n'éprouvent jamais cette maladie.



*Causes.*

M. Bourgeois prétend que les feuilles de chêne, d'orme, &c. causent cette maladie; je suis dans la même persuasion; en effet, le pissement de sang est très-commun ici où la plupart de nos pâturages sont en taillis d'orme & de chêne. (1)

*Curation.**Fausses pratiques de quelques villageois.*

Mais s'il est d'autres causes, nous n'avons pas poussé plus loin nos recherches, & notre début est toujours celui de la saignée quand il est question de traiter les animaux; nous la faisons indifféremment à la poitrine ou bien au col; elle est toujours médiocre. Là-dessus quelques payfans font avaler des grenouilles vivantes; ils ont grand soin que les bêtes ne les écrasent pas sous leurs dents; car à leur estimation le remède seroit infructueux; voilà comme l'on s'aveugle dans les campagnes! Par bonheur c'est le petit nombre qui se voue à ce préjugé; les autres se comportent avec plus de sagesse; ils demandent au moins s'ils ne savent pas; en conséquence les animaux sont dirigés suivant les principes qu'on inculque; la réussite est presque toujours le fruit des bons conseils.

Les boissons qu'on leur prépare dans la

---

(1) La feuille d'épine blanche produit de pareils effets.



force des accidens font adouciffans. Tantôt l'on emploie l'eau blanchie avec la farine d'orge, tantôt l'on admet les infusions de graine de lin ou de guimauve; c'est dans un sens l'équivalent.

Les lavemens à cette même période font administrés avec avantage.

Par ces secours la grande chaleur diminue, l'inflammation tombe, & souvent le pissement de sang se réduit à très-peu de choses; lorsque l'on en est à ce point, & spécialement si le ventre est libre, j'abandonne tous délayans & tous antiphlogistiques; je leur substitue des astringens; l'on ne regardera pas sous quelle forme ils seront prescrits.

L'aigremoine, le plantain, l'ortie-grieche & la mille-feuille sont nos plantes de prédilection. J'en prends une poignée de chaque; je jette le tout dans huit livres d'eau; je le laisse bouillir un demi-quart-d'heure, puis je passe la décoction au travers d'un linge.

Toutes les trois heures j'en fais avaler une chopine à l'animal. Le matin avant la première dose, je donne le bol qui suit; il n'est nullement à dédaigner.

### *BOL ASTRINGENT.*

Ayez une forte pincée de poils de lievre, de la mie de pain blanc & du beurre, autant qu'il en faut pour envelopper le tout, & le rendre en pâte molle.



Tous les soirs je délaye une once de diascordium dans une chopine de la tisane dont j'ai parlé plus haut ; cette potion relève les forces, elle est utile dans l'état d'épuisement où les bêtes se trouvent.

Je tiens ferme sur les mêmes procédés, jusqu'à ce que j'obtienne un mieux-être réel ; après quoi je termine la cure par un purgatif. J'attends toujours à le proposer que les bêtes soient convalescentes ; le tamarin & la rhubarbe en font la base.

Au commencement de cette maladie où les animaux ont de la fièvre, je me rejette pour leur subsistance, sur le son mouillé ou sur des soupes avec les raves & la courge, quand on en a. Ensuite la fièvre une fois ralentie, l'on n'a plus besoin d'être si sévère ; je souffre que l'on passe à d'autres aliments ; l'orge & la paille de froment hachée, composent une excellente nourriture que l'on peut continuer jusqu'au parfait rétablissement des bêtes.

## D U G O N F L E M E N T.

### *Symptomes.*

L'on connoît tout de suite quand les animaux sont saisis du gonflement. 1°. Leur peau s'étend beaucoup, & fournit un son très-obscur lorsqu'on la frappe. 2°. Ils ont aux flancs un creux qui se remplit & que l'on ne distingue plus. 3°. Ils se soutiennent sur leurs jambes avec peine, & n'ont point



d'habileté à remuer leurs corps. 4°. Ils ont une toux sèche, & la respiration gênée. 5°. Enfin ils sont inquiet & se plaignent; cependant il est rare qu'on leur trouve de la fièvre.

Ces accidens veulent être combattus avec célérité, pour que la terminaison ne soit pas funeste aux bêtes. L'on est sûr de les préserver lorsque l'on apporte les remèdes avant le moment de désespoir.

Les vaches, les genisses, les bœufs & les taureaux gagnent ce mal avec la même facilité. Les veaux paroissent en être un peu plus exempts; c'est, si je ne me trompe, parce qu'on les concentre davantage dans l'écurie, & qu'on les envoie aux champs avec plus de réserve; ils ne sortent pas dans les tems de pluie ou de gelée, du moins dans notre district.

### *Causes.*

Le gonflement n'arrive guère que par ces tems-là, sans doute parce que les animaux se mouillent le corps, les pieds & les jambes; qu'ils mangent goulument de l'herbe trop humide ou trop grasse, qu'elle abonde en trefle (1) couvert de rosée, & sur lequel le soleil n'a pas encore dardé ses rayons; la nourriture est alors fort crue & fort pesante; la digestion s'en élabore mal; de là naissent les flatuosités & les vents qui sont

---

(1) La feuille de navette à quelque petite dose que les animaux la mangent, leur occasionne aussi le gonflement.



encore des effets de cette cruelle maladie.

*Traitement.*

La faignée ne peut être ici que très-pernicieuse. Elle occupe lorsqu'il est à propos d'employer vigoureusement les moyens essentiels ; qui pis est , elle conduit les bêtes dans un affaïssement redoutable.

Mais ces considérations ne retiennent pas les étourdis, chez qui cette évacuation passe en habitude ; il faut de toute nécessité qu'ils tirent du sang , & si les veines du col n'en rendent pas , ils multiplient leurs piquures & leurs incisions par-tout ; le sang jaillit , & mes enthousiastes s'applaudissent.

Il s'en trouve au reste qui ne vacillent point dans leurs idées ; ceux-là se ressouviennent que telle préparation aura été merveilleuse ; ils y auront recours suivant l'exigence du cas ; ils essuyeront bien moins de disgraces.

Le plus expéditif c'est , sans contredit , de ramener les animaux à l'étable , de les frictionner , de les couvrir & de les tenir chaudement jusqu'à ce qu'ils soient baignés de sueurs ; dans les mêmes entrefaites , on leur donne des diaphorétiques & des cordiaux : ces médicamens sont à la portée de tout le monde.

Il est une boisson que l'on vante beaucoup dans cette maladie ; je dirai comme on la compose ; la recette n'en est pas com-



pliquée ; elle n'est pas non plus dispendieuse.

### *BOISSON DANS LE GONFLEMENT.*

Prenez dix à douze gouffes d'ail, épluchez-les & coupez-les par morceaux ; mettez-les dans une pinté d'eau-de-vie ; enflammez cette liqueur avec un morceau de papier allumé ; laissez le feu s'éteindre de lui-même , & lorsqu'il le fera , vous jeterez dans l'eau-de-vie un verre d'huile d'olive.

L'on fait avaler tout ce mélange , si l'on gouverne un bœuf ; l'on en retranche un quart , si l'on gouverne une vache. Cette liqueur ne tardera pas d'exciter la transpiration ; les animaux ne doivent manger que quelques heures après.

Plusieurs se servent du bol dont voici la formule.

### *BOL DANS LE GONFLEMENT.*

Pesez quatre onces de vieux oing, ( 1 ) pétrisez-les dans de la mie de pain blanc en petit volume ; il en résulte un gros bol que l'on divise en deux ou trois autres , afin que les bêtes le prennent plus aisément.

Quelques-uns dissolvent une poignée de sel dans une écuellée d'eau ; ce breuvage qu'ils appellent la meure leur a prospéré mainte & mainte fois.

---

( 1 ) Au défaut de vieux oing , l'on se rejetteroit sur le lard ; le plus rance seroit le meilleur.



D'autres renoncent à tout pour la poudre à canon. Ils en mesurent à peu près la charge d'un fusil; ils l'écrasent avec un pilon de bois, & la lient dans du beurre: selon eux, cette drogue pousse par les voies urinaires & dissipe beaucoup de vents; ils l'emploient de la même façon que le bol décrit dans la page précédente. Le gonflement pour l'ordinaire cede à ces divers ingrédients. Lorsque les animaux en sont délivrés, il est bon de leur offrir des alimens, & de leur donner à boire de l'eau blanchie avec une poignée de farine quelconque.

Mais un bœuf gonfle, quoique on ne l'envoie au pâturage que par un tems sec, qu'il ne broute de l'herbe ni trop grasse, ni trop humide, & même quoiqu'il reste à l'écurie à ne manger que du foin. Pour lors, l'on a lieu de soupçonner que des insectes vénémeux sont la cause de sa maladie; en deux mots, je raconterai comme l'on tâche de la combattre.

L'on délaye dans une chopine de vin, deux onces de thériaque ou d'orviétan; l'on confond dans ce breuvage un demi-verre de vinaigre ou de verjus; les effets salutaires de ce remède sont bientôt annoncés par le dégonflement, la gaieté & l'appétit de l'animal.

### *D E L A L E N T E.*

#### *Accidens.*

Cette affection arrive assez rarement; mais lorsqu'elle



lorsqu'elle a lieu, elle se propage & fait quelquefois beaucoup de désordre. Elle se déclare tout-à-coup par un flux de sang plus ou moins abondant. Tantôt les bêtes se plaignent, tantôt elles n'annoncent point de douleurs; celles qui souffrent ont volontiers de la fièvre.

*Causes.*

La transpiration qui s'arrête & se supprime, les humeurs qui se jettent sur les intestins, c'est ce que nous regardons comme la cause de cette maladie; mais peut-être y en a-t-il d'autres que le peuple n'admet pas, comme le travail forcé, le genre de nourriture, les miasmes répandus dans l'atmosphère; car nous avons dit plus haut que la contagion se répandoit.

Il est donc prudent d'abord de séparer les animaux qui sont frappés de cette maladie, & de veiller sur ceux qui se portent bien. Ainsi l'on a deux traitemens à suivre; commençons par celui qui convient aux bêtes malades.

La méthode de nos laboureurs est défectueuse, d'autant plus qu'ils n'ont en vue que d'astreindre & de resserrer sans prendre d'autres précautions. Il résulte aussi qu'ils commettent des meurtres par leur faute; ils ne s'en repentent que quand le mal est irrémédiable. Les décoctions de verveine, de mille-feuille, de tormentille, de bistorte, le sang-dragon, le diascordium, la thériaque sont donnés familièrement, & l'on s'en



promet beaucoup ; cependant l'on effuie des pertes , & à quoi faut-il les attribuer ? A l'ignorance , tout au moins à l'esprit d'entêtement. Il a une force si puissante que les raisons les plus péremptoires ne parviennent jamais à le combattre , je ne dis pas à le détruire.

Quelques succès effacent des malheurs à l'infini ; l'on vante les uns , l'on s'oublie sur les autres ; tels sont les désagréments que l'on éprouve dans les campagnes ; non-seulement quant à la médecine des animaux brutes , mais quant à celle des animaux raisonnables.

#### *Méthode curative.*

Quoi qu'il en soit , il importe de débiter par une saignée , sur-tout si l'on s'apperçoit que les bêtes ont de la fièvre. L'on administre ensuite quelques lavemens avec le son , les mauves ou la graine de lin. Les boissons également seront adoucissantes ; l'on peut employer celles que j'ai prescrites dans l'article du pissement de sang , page 41. L'eau-de-vie offre encore ses avantages , de même que le décoctum album indiqué dans l'article du félin , page 18.

Lorsqu'on a insisté quelque tems sur ces préparations , il est à propos de passer quelques purgatifs ; les meilleurs sont le tamarin , la manne , & dans certaines circonstances , la rhubarbe.

Que l'on en vienne après cela aux subs-



tances toniques, antiseptiques & astringentes, la nécessité l'exige quand la curation est un peu avancée. C'est le cas alors de se servir de la thériaque, de l'extrait de genievre, de la confection d'hyacinthe. Chaque jour il suffira d'une once de quelque-une de ces drogues indifféremment ; mais l'on aura soin de les délayer dans une décoction d'oseille ou d'épine-vinette.

Le quinquina, auquel on associe de la gomme adragante, mérite une distinction. Outre qu'il a la propriété de résister à la pourriture, il relève le ton des fibres de l'estomac, des intestins, il les affermit. De son côté, la gomme adragante (1) fournit un doux mucilage qui a la vertu d'émousser l'action des sels qui corrodent & déchirent.

Sur une once de quinquina l'on met trois ou quatre gros de gomme adragante, l'un & l'autre en poudre ; l'on broie bien le tout ; on le délaye dans suffisante quantité d'eau de ris ; on le fait prendre ou le soir ou le matin.

Si à raison de la continuité du flux de sang, de sa ténacité, les matieres sont glaireuses, muqueuses ou purulentes ; qu'elles présentent des pellicules à demi-dissoutes, des débris de la substance des intestins, il faut soupçonner des ulcères dans cette partie-là & en craindre les suites ; cet accident est fâcheux.

---

(1) Ou gomme arabique.



Mais l'on applique sur les plaies à l'extérieur des digestifs avec la térébenthine & le jaune d'œuf ; ils détergent & modifient ; pourquoi ne produiroient-ils pas les mêmes effets au-dedans du corps ? Dans cette persuasion je conseille que l'on y recoure ; l'on se contentera d'une once de térébenthine & d'un jaune d'œuf , délayés dans un peu d'eau de plantains. Ce remède sera distribué chaque jour pendant quelque tems ; voilà comme j'ai vu qu'on le faisoit prendre ; j'ai été témoin qu'il a réussi aussi souvent qu'il a manqué.

Pour la nourriture des bêtes l'on fera cuire dans l'eau tantôt de l'orge , tantôt de l'avoine , du seigle , du ris ; l'on en donnera la décoction à des heures réglées.

La boisson ordinaire sera de l'eau blanche ; on y éteindra un fer rouge , quand il sera à propos de la rendre astringente.

*Second traitement qui regarde les bêtes saines.*

L'ordure & la fiente des animaux doivent être enlevées exactement , & mises à une certaine distance des écuries ; par ce moyen les bêtes saines peuvent être préservées.

Le traitement envers elles consistera à les moins fatiguer , à les nourrir plus délicatement , à les bouchonner & à les tenir plus propres. L'on brûlera dans leurs étables des parfums , des aromates. L'on ne souffrira pas qu'elles communiquent avec



les bêtes malades , ce qui est très-important.

### *DE LA RÉTENTION D'URINE.*

Cette maladie n'est pas aussi fréquente que celle dont nous venons de faire la description. Cependant elle regne quelquefois; voici comme elle se déclare.

#### *Symptomes.*

Les animaux qui en sont incommodés font continuellement des efforts pour rendre leurs urines & ne le peuvent pas.

Ils se plaignent & s'agitent beaucoup , se roulent même sur leur litiere. Leur ventre se tend & s'élève plus ou moins. A chaque instant ils auront des envies de lâcher leurs matieres fécales; l'anus est souvent poussé en-dehors; il est aisé de voir que les bêtes sont dans les douleurs du tenesme & des éprintes.

La fièvre est bientôt continue , si la maladie subsiste pendant quelques jours; dans ce cas, l'on doit tout appréhender.

#### *Causes.*

Ces accidens sont le résultat d'une grande inflammation , nous le concevons d'avance. La fatigue, l'excès du travail échauffent les animaux; il arrive encore , malgré les précautions qu'il faudroit prendre , qu'on les laisse dans un état d'inaction; je suppose alors qu'ils aient chaud, la transpiration se sup-



primera ; mais sur-tout si dans cette disposition ils boivent de l'eau fraîche & qu'ils endurent le froid.

Or l'humeur répercutée se jette volontiers sur les reins & la vessie ; ce retour d'humeurs forme un obstacle ; les passages de l'urine se bouchent ; c'est ainsi le plus communément que la rétention d'urine a lieu.

*Méthode curative.*

La saignée est la première chose que l'on doit faire pour le traitement ; il est clair qu'elle veut être répétée lorsque l'inflammation est violente.

Ceux qui emploient ensuite les apéritifs sont d'autant mieux dans l'erreur , que ces remèdes augmentent l'embarras. Il importe, au contraire, dans cette circonstance de mettre en pratique tout ce qui peut relâcher , adoucir & corriger la grande chaleur.

Les lavemens tiennent le second rang après la saignée ; ils sont indispensables. Les mauves , le feneçon , le bon-henry , la graine de lin serviront à les composer. Ordinairement on ne les donne qu'à mi-feringue , mais on en donne plus souvent.

Les décoctions de son & d'orge, le petit-lait sont des boissons que l'on ne craindra pas de prodiguer.

Pour la nourriture des bêtes , elle consistera en feuilles de raves & de laitue , si la saison permet de s'en procurer.

D'autres choisissent le son ; ils l'arrosent



avec de l'eau , & ce feroit mieux de bien l'humecter.

Cependant malgré ces soins l'on ne parvient pas toujours à dégager la vessie , & les urines ne reprennent pas toujours volontiers leur cours naturel ; dans cette perplexité la sonde n'offre point de ressources ; comment se retourne-t-on ? Nos laboureurs avec un bistouri ont essayé de faire une incision longitudinale au périnée ; ils ont ouvert la vessie , l'urine s'est mise à couler ; c'est de la sorte qu'ils ont préservé bien des animaux.

Ces plaies n'affujettissent qu'à un traitement fort simple ; elles sont cicatrisées en très-peu de tems.

La rétention d'urine est encore formée par des glaires ; l'on s'en apperçoit en ce que l'urine lorsqu'elle s'échappe est fort épaisse , & que d'ailleurs les animaux ne font pas autant d'efforts pour la rendre.

Dans cette rétention la saignée n'est pas absolument si nécessaire que dans l'autre , quoique l'on peut la pratiquer. Par exemple , les apéritifs trouvent ici leur place ; on les emploie même très-avantageusement.

L'on propose la fiente de cheval , celle de pigeon , délayées dans le vin blanc ; l'on recommande les gouffes d'ail , & la colophone dans le même véhicule ; je ne raisonnerai pas sur l'efficacité de ces remèdes d'après ma propre expérience ; j'indiquerai seulement les préparations dont les succès



me sont connus. Je commence par la décoction suivante.

*APOZEMES DANS LA RÉTENTION D'URINE OCCASIONNÉE PAR DES GLAIRES.*

Prenez racines d'arrête-bœuf & de persil, de chaque deux onces. Bayes d'alkekenges, une poignée. Faites cuire dans trois pintes d'eau l'espace d'un quart-d'heure; ajoutez ensuite cerfeuil, lierre terrestre & capillaire, de chaque demi-poignée; le tout infusera demi-heure; l'on passera la décoction au travers d'un linge. On la partagera en six doses qui seront distribuées de trois en trois heures. Dans chaque dose l'on jettera trois drachmes de sel de Glaubert.

Pour le même mal l'on donne aussi une once de crème de tartre réduite en poudre impalpable; on la délaye dans une chopine de décoction d'orge que l'on édulcore avec le miel.

La nourriture ne différera point de celle que j'ai indiquée.

Enfin, nous avons dit que les animaux acquéroient des rétentions d'urine en s'échauffant, & en prenant froid lorsqu'ils sont en sueurs; pour éviter cet inconvénient il faudroit après leur travail user de la précaution de les laisser reposer, de les rafraîchir, & de ne jamais les conduire à l'abreuvoir avant de leur avoir donné du foin ou quelqu'autre substance.



## DES ÉTRANGUILLONS.

Si l'on considère que cette maladie commence par un engorgement & une inflammation des glandes situées près du gosier des animaux, l'on n'hésitera pas de la caractériser d'une espèce d'esquinancie. Les bœufs y sont plus sujets que les vaches, sans doute à raison de ce qu'on les fait travailler & qu'on les échauffe; l'on n'ignore pas qu'à la montagne les vaches ne sont employées à aucun exercice.

Le bœuf qui est attaqué ne respire qu'avec peine, & n'avale que difficilement. Il paroît inquiet, il baisse toujours la tête; il a les oreilles froides, & la bouche sèche & brûlante. S'il se couche, un instant après il se leve; il ne garde pas long-tems la même position. Ses yeux sont rouges; il a de la fièvre, tantôt plus, tantôt moins, suivant le degré de phlogose & d'engorgement.

*Causes.*

Le chaud & le froid qui se succèdent rapidement sont souvent la cause des étranguillons; ils peuvent provenir encore de la mauvaise qualité des alimens dont se nourrissent les animaux.

Le traitement ne doit point être tardif, l'on mettroit les bêtes en danger; il faut l'entreprendre si-tôt que l'on s'apperçoit de la maladie.



*Traitement.*

La saignée est préférable à tout dans le principe ; elle offre l'avantage de désemplir les vaisseaux , & de dériver l'humeur morbifique , sur-tout si on la pratique à la queue. On la réitere suivant le besoin , & les forces de l'animal.

L'on ne perdra pas de vue les lavemens qui sont propres à corriger la grande chaleur , & à dégager les boyaux des matieres qui pourroient devenir putrescentes , si on les y laissoit croupir trop de tems. On les composera avec les mauves , la mercuriale , le miel & le nitre ; on en donnera quelque-fois deux dans un jour.

En boisson l'on fera prendre l'eau d'orge , l'eau de son avec le nitre ; l'infusion suivante est encore fort indiquée.

Prenez feuilles d'oseilles , de laitue , de pourpier & d'endive , une poignée de chaque. Que le tout infuse un quart-d'heure dans deux pintes d'eau bouillantes ; l'on passera la décoction au travers d'un linge , & on la partagera en quatre doses qui seront distribuées de trois en trois heures.

Pour nourriture l'on employera l'herbe verte au lieu de fourrage ; mais si l'animal ne peut ni mâcher , ni avaler , on lui donnera le bouillon suivant ; il est très-substantiel.

Faites cuire dans une suffisante quantité



d'eau quelques morceaux de pain d'orge ; lorsqu'ils sont écrasés , vous coulerez le bouillon , & exprimerez le pain , pour bien en tirer le suc.

Ne donnons pas dans l'erreur des mé-tayers qui croient résoudre les tumeurs , en broyant fortement les glandes avec les doigts , pour ne pas dire avec des tenailles , des pinces , &c. Il résulte de cette opération que l'on irrite une partie enflammée , & que bien loin de faciliter la résolution que l'on demande , on occasionne une sup-puration qui n'auroit pas lieu sans cela.

L'on doit commencer par envelopper les glandes tuméfiées avec de l'étoffe ou une peau de mouton ; sauf ensuite si l'on voit que les glandes grossissent & s'étendent davantage , à recourir aux cataplasmes maturatifs tels que celui-ci.

Prenez des racines de mauves , de guimauve ou des oignons de lys , pillez-les & les faites cuire avec du vieux oing & de l'eau ; on les rechange toutes les quatre heures.

Lorsque la fluctuation annonce que le pus est formé , l'on pratique une grande ouverture ; l'on panse matin & soir avec l'ongent basilicum ; les plaies que l'on établit guériront d'autant plus vite qu'elles seront pansées méthodiquement & avec propreté.

L'on se hâte de purger quand les tumeurs



se sont terminées par résolution. L'on purge également quoiqu'elles ont prises la voie de la suppuration; mais on attend que l'on ait amené les plaies à cicatrices.

*Fin des maladies aiguës.*

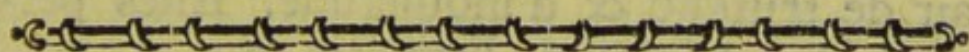




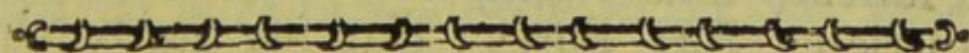
# T A B L E A U

D E S

MALADIES CHRONIQUES.



S E C O N D E P A R T I E.



D U M O R F O N D E M E N T.

*Accidens.*

CETTE maladie est parfaitement annoncée par l'accablement général de tout le corps des animaux. L'on voit que leur marche est lente & embarrassée; on les entend souvent se plaindre; mais sur-tout s'il faut qu'ils marchent en descendant. Leurs pas sont mal assurés; ils tomberont quelquefois pour ne pouvoir se relever sans secours, du moins sans beaucoup de peine.

Leur poil est hérissé & terne. Il se détache seul, à plus forte raison, lorsqu'on bouchonne ou que l'on étrille.



La maigreur qu'ils éprouvent est difforme, & l'on peut bien dire d'eux qu'ils n'ont que la peau collée sur les os. Leurs yeux sont caves & enfoncés; leur bouche est sèche, d'un pâle tirant sur le jaune; leurs naseaux fournissent une espèce de morve claire, qui devient ensuite plus épaisse; l'engorgement des glandes, tant sublinguales que maxillaires, est encore un accident qui se joint à tous les autres.

Enfin, les bêtes affectées ont toujours un air de tristesse & d'inquiétude. Elles perdent la rumination, l'appétit, &c.

Leurs urines sont extrêmement claires. Plusieurs sont constipées, & rendent des matières fort dures; d'autres auront le cours de ventre, & les déjections seront fétides.

La langue est blanche, & indique le mauvais état des premières voies, quelle est l'abondance des matières indigestes qui séjournent dans le feuillet.

Le lait se tarit dans les vaches.

Au commencement de cette maladie la fièvre n'a pas encore lieu; mais elle tarde peu de venir. Elle prend ensuite volontiers le caractère de la fièvre lente, d'où il arrive qu'elle conduit les animaux dans la consomption, & qu'elle tue le plus grand nombre, malgré tous les secours qu'on leur donne.

C'est ici que le peuple raisonne singulièrement sur la cause de cette affection; il



s'en faut bien qu'il se rende justice. Il l'attribue d'ordinaire à des causes qui ne tombent pas sous les sens. ( 1 ) Je lui passe cette erreur ; mais qu'il examine au moins si ses mauvais traitemens , si son peu d'égards relativement au travail des bêtes , n'en est pas une des plus essentielles , & pourtant il n'y prête nulle attention.

Il suffit de considérer que l'on tire partie d'un animal jusqu'à ce que la lassitude arrive , qu'on le néglige ensuite , & qu'on ne le surveille point ; cela suffit , dis-je , pour croire qu'on le dispose à des dérangemens sans nombre , & spécialement à la maladie que je décris. L'on auroit d'autant plus de tort de se refuser à cette objection , qu'il paroît que les métayers qui ont soin & qui ménagent leur bétail , qui le nourrissent & l'entretiennent suivant les circonstances , sont bien moins exposés à l'inconvénient d'avoir des animaux frappés de la sorte ; l'exemple nous le prouve dans tous les lieux.

L'on n'est pas plus fondé à compter sur les moyens que l'on emploie dans la cure de cette maladie : nous allons le voir. En effet , l'on ne s'attache qu'à fortifier avec des cordiaux , sous prétexte d'obvier à l'épuisement des bêtes malades , & de rap-

---

( 1 ) Comme à des insectes que l'animal auroit avalés en mangeant. Comme à des plantes vénéneuses , telles que la ciguë , l'aconit , &c. Quelques-uns parlent encore de sortilèges , de sorts donnés ; quoique le nombre en est petit , il s'en trouve néanmoins.



peller leurs forces qui s'éteignent : telle est la méthode la plus familiere & la plus accréditée dans nos campagnes. Si l'on vouloit ouvrir les yeux à la lumiere, je me persuade que l'on se reformeroit sur ces abus, & qu'on leur préféreroit un traitement qui feroit propre à corriger le vice du sang & des humeurs à remédier à leur dépravation ; alors l'on iroit droit à la cause de cette maladie ; les accidens ci-dessus énoncés ne permettent pas qu'on s'y méprenne ; d'ailleurs l'on préviendroit une fièvre qui se tourne en fièvre lente, comme je l'ai expliqué plus haut, au lieu qu'on la favorise & qu'on la hâte, par les substances incendiaires que l'on prodigue.

*Méthode curative.*

La saignée convient-elle dans le cas présent ? Il pourroit bien n'y avoir que la force de l'habitude qui la rendroit recommandable ; au reste, elle est moins importante que pernicieuse, la saine raison le dicte, l'expérience le démontre.

L'on tirera plus de secours des lavemens, parce que l'on s'opposera au moins à la constipation qui a souvent lieu dans cette maladie, & dont l'opiniâtreté augmente le désordre. Ils sont assez inutiles lorsque le ventre coule ; mais sur-tout si la diarrhée se montre comme cela n'est pas rare. Au contraire, l'on doit la prévenir comme l'on doit empêcher



empêcher qu'elle ne dure trop; car pour l'ordinaire, elle fait périr l'animal.

Il faut néanmoins des précautions pour la combattre, & il seroit imprudent de l'entreprendre avec des astringens, sans avoir obtenu quelques évacuations. L'on y parvient en donnant les premiers jours des décoctions de tamarin, ( 1 ) ensuite des infusions de rhubarbe, ( 2 ) par après, l'ipeacuanha, moins comme une poudre qui doit purger ou exciter le vomissement que comme un divisant, & une substance qui doit rétablir le ton que l'estomac auroit perdu.

C'est ensuite le cas, si la diarrhée est persistante, de recourir à la voie des astringens, des fébrifuges; ils font la dernière ressource. L'extrait de genievre, la thériaque, la confèction d'hyacinthe, le diascordium mêlés avec le quinquina, ou à son défaut la gentiane, seront mis en usage comme étant à cette époque ce qui convient le mieux. ( 3 ).

( 1 ) L'on fait bouillir une demi-livre ou une livre de tamarin dans une pinte d'eau pour une fois. Le lendemain on recommence si les forces de l'individu le permettent.

( 2 ) L'on fait infuser dans une pinte d'eau bouillante une ou deux onces de rhubarbe, coupée par tranches de la largeur & de l'épaisseur d'un liard. On coule & l'on exprime. L'on se gardera de laisser bouillir cette racine; elle seroit alors astringente & non purgative.

( 3 ) L'extrait de genievre, la thériaque, la confèction d'hyacinthe, le diascordium, de chaque séparément & indifféremment, à la dose d'une once, associés avec pareille dose de quinquina ou de gentiane. On délaye dans une



En boisson l'on placera l'eau de ris, l'eau pannée, ou bien la décoction blanche faite avec la mie de pain, la gomme arabique & la raclure de corne de cerf. (1)

Pour toute nourriture, le bouillon fait avec la viande, ou l'eau blanchie avec la farine de fèves. L'on s'en tiendra là jusqu'au terme fatal, ou l'heureuse décision.

Mais je reviens à ce qui doit être mis en pratique pour combattre la fièvre, & les accidens qui l'accompagnent. D'abord l'on ne présentera que très-peu de nourriture à l'animal; il seroit même fort utile de ne lui donner que des décoctions blanches que l'on prépare avec la farine de seigle ou d'orge, les raves, les courges, la citrouille que l'on fait cuire à la fois dans suffisante quantité d'eau, jusqu'à ce que la décoction imite une bouillie assez claire.

Il faudroit supposer qu'il n'y eût que peu ou point de fièvre, pour que l'on pût se permettre des alimens; encore faudroit-il les choisir dans la classe de ceux qui sont faciles à mâcher & qui fournissent un suc doux, humectant & rafraîchissant, comme la laitue, le pourpier, l'endive, la courge, le concombre, le lactuca léposis, &c.

---

livre de décoction de plantain, de mille-feuille ou de camomille romaine, que l'on fait prendre le matin & que l'on peut répéter le soir.

(1) Mie de pain de froment, une livre. Gomme arabique, cinq onces. Raclure de corne de cerf, quatre onces. Faites cuire pendant demi-heure dans quatorze livres d'eau; passez au travers d'un linge.



L'eau d'orge, le petit-lait tiede, les tisanes de nénuphar, de gramen, les infusions de laitue, de chicorée, où l'on comprendra tantôt le nitre, le crystal minéral, & tantôt la crème de tartre, seront prescrits en boisson que l'on variera suivant les circonstances & suivant l'état de la maladie.

Par exemple, l'on ne sauroit trop se ménager du côté des purgatifs. L'on me dira peut-être que la langue étant couverte, l'on doit admettre que l'estomac est farci d'humeurs, & que l'on n'en obtient jamais mieux l'élimination que par les remedes qui évacuent, à la bonne heure; mais ici la boule des vaisseaux, la tension des solides, leur éréthisme, la grande siccité, l'épuisement d'une autre part sont autant d'obstacles à considérer; tant pis si l'on veut passer outre; le repentir est bientôt la récompense de l'homme qui n'a que sa témérité en partage.

L'instant arrive néanmoins où l'on doit purger, mais cet instant est marqué par le relâchement que l'on desire. Ainsi, lorsqu'on a été assez heureux pour amener cette période, l'on auroit tort de temporiser; la délicatesse seroit alors sans excuse; elle ne pourroit être frappée qu'au coin de l'ignorance.

Les plus doux purgatifs ont un avantage reconnu sur les autres. Je conseille donc de choisir le séné, le sel d'epson ou de sedlitz, la crème de tartre, le tamarin, la casse, le miel, la manne, & de les préférer au jalap,



l'aloës, &c. Ces derniers agissent d'une manière trop tumultueuse; ils sont à rejeter de cette pratique.

Quelques doses de quinquina combattent la fièvre; il relève les forces, il restaure l'animal en fortifiant les organes de la digestion, par-là même il suscite l'appétit; mais ce qu'il y a de mieux, c'est qu'il prévient la dissolution du sang; dans le cas présent elle n'est pas peu à appréhender. La constipation est un obstacle à l'admettre, si toutefois l'on juge qu'elle procède du défaut d'humidité des intestins d'une grande chaleur, &c.

Les cauterés, les setons sont des égoûts artificiels qui tendent à soulager les viscères à l'intérieur, & à les dégager de l'humeur morbifique qui les tient en échec. Je les approuve autant que l'on s'obstine à n'en point vouloir. Lorsque l'on m'aura démontré qu'ils sont nuisibles, inefficaces, je cesserai alors d'en être partisan. En attendant, je dis ce que j'ai vu, ce que j'ai éprouvé. Bien des personnes y ont eu recours; elles ont toujours fini par des félicitations; je ne suis pour rien dans leur enthousiasme, elles le doivent à la réussite.

Quelques frictions à propos, une bonne litière, la propreté des étables, le soin de renouveler l'air croupissant, & sur-tout un régime exact, sont des moyens trop salutaires pour que je les oublie. Je désirerois



qu'ils fussent moins simples; peut-être qu'on les apprécieroit davantage.

Je n'omettrai pas de recommander l'application des sachets & des cataplasmes émoliens ( 1 ) sur les glandes qui s'engorgent. On doit leur faire succéder les cataplasmes maturatifs, ( 2 ) lorsqu'elles tendent à s'abs céder; j'aime bien autant cette inclinaison que l'autre. Point de délai dans l'ouverture des dépôts; il y a des risques à courir du côté des métastases. L'on entretiendra la suppuration autant de tems qu'on le pourra; ces foyers sont trop secourables pour qu'on les ferme impunément.

## DE LA TOUX.

La toux est une affection d'autant plus perfide , qu'elle n'est que peu de chose dans l'origine , qu'elle fait beaucoup de progrès , & qu'à une certaine période , elle ôte tout espoir de guérison , tandis que dans son commencement il est très - facile d'y apporter le remede nécessaire.

Ordinairement elle est accompagnée de dégoût , d'insomnie , d'oppression & de fièvre. Souvent ce dernier accident n'a lieu que par la négligence des laboureurs; en

---

( 1 ) Préparés avec les feuilles de mauve , de bon-henry , la fleur de sureau , &c.

( 2 ) Voyez le cataplasme indiqué pour les étranguillons , pag. 58 & 59 , maladies aiguës des bœufs , &c. Ou bien le cataplasme indiqué ci-dessous pour la goulème , mal. aiguës des brebis , page 16.



effet, ils l'éviteroient dans bien des cas, si dans le principe du mal ils vouloient soigner les bêtes qui sont affectées, & appliquer sans retard les moyens qui conviennent.

*Quatre causes concourent à engendrer les rhumes.*

Quatre causes concourent à engendrer la toux. 1°. Les alimens. 2°. La boisson. 3°. Les effets de l'air. 4°. La fatigue & la peine du travail.

1°. Les alimens d'une mauvaise qualité, comme ceux qui ont été noyés par la pluie, ceux qui ont été chargés de rouille, & ceux qui auroient été soumis à l'action des brouillards ou des rosées pernicieuses, contiennent des sucres disposés à la pourriture, des parties acides, âcres & corrosives très-meurtrières. Ainsi ces alimens fournissent un chyle gluant, visqueux & tenace qui épaisit & condense les humeurs; de même par les pointes trop tranchantes de leurs corpuscules, ils irritent, rongent & déchirent les solides; de là les exulcérations, les suppurations, les délabremens, &c.

2°. Les boissons nuisent en ce que l'eau sera trop fraîche suivant les circonstances, comme lorsque l'on mène à l'abreuvoir des bêtes qui sortiroient du travail, & qui seroient en sueurs. Les sueurs alors se répercutent, se jettent sur le poumon, de là l'oppression, la toux, &c. par des effets semblables à ceux que l'air froid occasionne.



3°. L'air froid & humide bouche les pores de la peau, gêne, dérange ou supprime la transpiration; en conséquence les vaisseaux s'engorgent, les liqueurs y passent avec difficulté, elles acquièrent alors trop de consistance; de là la stase, les dépôts, &c. ensuite les sécrétions languissent, les viscères s'embarassent, s'obstruent, les digestions se dépravent; qu'en résulte-t-il? Un chyle mal conditionné. Que deviennent alors les liqueurs? Elles s'appauvrissent inévitablement; de là des accidens sans nombre, des maux de toute espèce.

L'air chaud donne un mouvement rapide au sang, le fouete avec impétuosité, le raréfie, & par le degré de bouillonnement où il le porte, lui dérobe ses parties les plus balsamiques, outre qu'il le prive de sa sérosité. En faut-il davantage pour qu'il se dessèche, qu'il s'arrête dans ses couloirs? De là les engorgemens, &c.

4°. La fatigue & la peine du travail excitent vivement les sueurs; de là le danger de la repercutation. Elles précipitent d'ailleurs la circulation du sang; de là son exaltation, sa phlogose, &c.

Après avoir traité des causes de cette maladie, nous parlerons des moyens qui sont propres à la combattre & à prévenir ses suites.

*Méthode curative défectueuse.*

Ici, je laisse à nos villageois les musca-



des, le gingembre, le safran, la cannelle, le vin, l'eau-de-vie, &c. Ces drogues me font peur; il m'a toujours paru que c'étoit une imprudence d'employer des brûlots où tout le désordre vient déjà de la trop grande chaleur; en répandant de cette manière l'huile sur le feu, l'embrasement est bientôt général.

*Méthode curative salutaire.*

Je m'attache au contraire à tempérer, à rafraîchir, à délayer les fluides, à donner de la souplesse aux solides, à les relâcher; dans cette intention je m'aide des médicamens & du régime.

La tisane où l'on comprend le gramen, l'orge, les racines de mauve & de guimauve, leurs fleurs, celles de bouillon-blanc, de tussilage, la réglisse ou le miel suffit pour emporter une toux dans son principe; d'autant plus qu'on retranchera le foin à l'animal, qu'on lui donnera peu d'alimens au repas du soir, & qu'on le nourrira dans le cours de la journée avec du son, des soupes aux gruaux d'orge, aux navets, aux citrouilles, aux raves, aux choux, &c. On ne l'exposera point au grand froid, au givre, à la neige, à la pluie; on le laissera dans l'étable jusqu'à son rétablissement, sans le couvrir plus qu'à l'ordinaire; je suppose que la chaleur de l'étable est douce; si l'air y est trop croupissant, il seroit très-essentiel de le renouveler.



La toux opiniâtre, accompagnée de fièvre, d'oppression, d'insomnie, &c. exige plus de précautions; un traitement plus compliqué.

1°. Il est indispensable de tirer du sang, & souvent à plusieurs reprises; la première saignée dirigera pour une seconde, si le sang est coënnieux & inflammatoire, si l'animal a été foulagé de la première évacuation.

2°. Les lavemens sont très-avantageux. Ils ont la propriété d'entraîner les matières durcies qui entretiennent la fièvre, & celle d'humecter, de rafraîchir dans un tems où il y a beaucoup de sécheresse & de chaleur. Les décoctions de son, de mauve & de casse, ne le cedent à aucun autre véhicule destiné pour cet usage.

3°. L'on se rejetera sur les boissons adoucissantes. La tisane décrite ci-dessus ne sera point épargnée. L'on pourroit y ajouter des racines & des fleurs de nénuphar, quelques feuilles de capillaire ou de scolopendre.

Le suc laiteux extrait des amandes douces, les dissolutions légères de gomme adragante ou de gomme arabique, (1) sont à proposer, l'un comme calmant & adoucissant, l'autre comme un mucilagineux qui

---

(1) On laisse macérer dans l'eau tiède f. q. de gomme adragante ou de gomme arabique. On l'écrase ensuite avec un pilon de bois. L'on verse dessus de tems en tems de l'eau chaude, afin de l'unir au mucilage & de bien le détrempier. Si l'on veut que la dissolution soit légère, il n'est question que d'y ajouter un peu plus d'eau. L'on passe ensuite au travers d'un linge clair.



enveloppera les fels âcres qui dominent dans le sang , & en émouffera l'action.

Ces fecours appliqués à propos & continués pendant quelque tems , doivent effacer la fièvre , & diffiper les autres symptomes. L'on s'affure d'une meilleure situation , en ce que les bêtes touffent moins , qu'elles respirent mieux à leur aise , qu'elles dorment & qu'elles éprouvent moins de dégoût. L'on peut alors se relâcher du côté de la nourriture , & permettre les alimens solides dont nous avons fait mention plus haut ; mais pour cela il ne faut aucun doute sur la disparition de la fièvre ; autrement l'on se borneroit à ne placer que la décoction de ces différentes substances , des bouillons au pain d'orge , ou seulement de l'eau blanchie avec sa farine.

Or , parvenu à cet état de mieux-être , l'on purge , mais avec des purgatifs très-doux ; l'on y est doublement engagé , si l'appétit de l'animal est languissant , s'il est peu empressé de sa nourriture. J'emploie de préférence demi-livre de manne , deux onces de sel de Sedlitz que l'on fait fondre dans une décoction émolliente , à la dose d'une demi-livre.

Il arrive néanmoins , malgré toutes ces sages précautions , que la fièvre continue , que les exacerbations augmentent , que la toux persiste , qu'elle devient plus fréquente , plus profonde , plus sèche ; voilà où l'on est fondé à croire que le poumon a souffert



d'une lésion quelconque, & il n'est pas facile d'obvier à ces fortes d'offenses.

Si l'on n'y réuffit par les délayans, les adouciffans, les béchiques, le cas en est presque toujours un de défefpoir; tout ce qu'il y a, c'est qu'on doit infister beaucoup sur le même traitement & le même régime.

Le petit-lait que l'on édulcore avec le miel, le bouillon de grenouille où l'on met infuser des feuilles de laitue, d'épinards, de chicorée ont bien leur avantage. L'apozeme suivant peut être aussi employé avec succès.

Prenez deux, trois, jusqu'à quatre onces d'orge mondé. Des feuilles de capillaire, de pulminaire, de chaque deux poignées. Faites bouillir dans cinq pintes d'eau commune que l'on réduit à quatre; ajoutez ensuite, racines de grande consoude ou bien de guimauve, deux onces. Fleurs de nymphea, de bouillon-blanc, de mauve ou de guimauve, de chaque deux ou trois fortes pincées.

Le tout infusera pendant un quart-d'heure; après quoi, l'on passera la liqueur sans expression. L'on édulcorera au besoin avec le miel, à la dose de deux cuillerées.

Toutes les deux heures l'on en fera prendre une chopine à la bête malade.

Un mélange de douze cuillerées de sirop de guimauve, ( 1 ) d'autant de fraîche huile

---

( 1 ) Ou sirop de capillaires. Dans le fond douze cuillerées d'infusion de l'un & de l'autre avec du miel auroient bien autant de vertus.



d'olive, & d'une once de blanc de baleine, diffous dans l'huile d'olive, fera partagé pour une potion que l'on répète deux fois par jour.

Le ventre sera tenu libre par les lavemens. L'on soutiendra les forces avec des décoctions de ris, des décoctions aux gruaux d'orge que l'on pourra blanchir avec le lait.

Admettons à présent un peu plus de relâche, un peu plus de calme; l'on aura recours à la dissolution de manne dont j'ai parlé précédemment; cette médecine ne fera point un obstacle à la continuation des mêmes procédés; bien loin de là, j'estime qu'on doit en suivre l'usage jusqu'à la mort de l'animal; & s'il s'agit de sa guérison, il faudroit long-tems pouvoir ignorer qu'il est rétabli, parce qu'alors on lui accorderoit des soins qui ne tendroient qu'à affermir sa convalescence.

Du reste, si l'on n'a retiré aucun bien de cette pratique, si la fièvre a toujours la même intensité, & si la toux est toujours aussi rebelle, l'on doit essayer les balsamiques associés avec les fébrifuges.

Je prend myrrhe choisie, deux scrupules, quinquina demi-once, blanc de baleine deux ou trois gros, j'en forme un bol avec le miel, & je le fais avaler le matin pour le répéter le soir; par dessus je donne une infusion de lierre terrestre, & de bélis ou marguerite sauvage.

Dans un cas où tout est marqué au coin



de l'inutilité, il n'est pas pardonnable de rester dans l'expectative.

Enfin, il n'est plus d'autres ressources si ces derniers moyens ne répondent pas mieux que les premiers aux vues de l'administrateur ; du moins je n'en connois aucune.

## D U D É G O U T.

### *Symptomes.*

Le dégoût qu'éprouvent les animaux est presque toujours accompagné de l'absence de la rumination, de la langueur & de la tristesse. Dans tout ce qu'ils font, ils n'annoncent que de l'inquiétude. Pour l'ordinaire ils ont la tête pendante & baissée ; s'ils la levent, qu'ils la tournent & qu'ils regardent de côté, c'est avec un œil morne, ou plutôt un air d'indifférence ; rien ne les réjouit, ne leur plaît & ne les flatte.

### *Causes. ( 1 )*

Plusieurs causes peuvent occasioner cette maladie. Je m'en tiendrai aux principales qui sont : 1<sup>o</sup>. le relâchement des tuniques des différens estomacs ; 2<sup>o</sup>. leur tension, leur desséchement.

1<sup>o</sup>. Le relâchement des tuniques des différens estomacs, fait que les alimens ne se digèrent pas ou qu'ils se digèrent mal ; de

---

( 1 ) Comme les causes éloignées, savoir : les alimens, la boisson, le froid, la chaleur, la grande fatigue, &c.



là naissent les crudités , les corruptions spontanées des alimens, les amas d'humeurs, & de fucs dépravés qui donnent lieu au dégoût, &c.

2<sup>o</sup>. Leur tension, leur desséchement font que les tuniques se prêtent avec difficulté aux loix de la trituration ; ( 1 ) alors les alimens qui sont mal atténués, & qui d'une autre part ne sont point aidés de la vertu savonneuse de la bile & du suc pancréatique, fournissent un chyle mal élaboré qui est propre à s'accumuler dans les premières voies, à y croupir ; de là le défaut d'appétit, l'horreur des alimens, &c.

1<sup>o</sup>. Le relâchement des fibres de l'estomac chez les animaux, est indiqué par les fréquentes diarrhées sous la forme des lienteries, l'empâtement & l'humidité de la bouche, l'écoulement des matières glaireuses par les naseaux, peu d'empressement pour les boissons quelconques.

2<sup>o</sup>. La tension, le desséchement sont marqués par la constipation, la dureté des matières fécales, la sécheresse de la bouche & de la langue, la soif, la ténuité des urines & leur rareté, peu ou point de rumination.

Comme l'on voit, la connoissance & la distinction de ces deux causes, sont de la plus grande utilité. Sans elles, comment placer un traitement sûr & méthodique ?  
Procédons en première instance à celui qui

---

( 1 ) Je suppose que la digestion se fasse à son moyen ; les sentimens sont partagés là-dessus.



peut s'opposer au relâchement des fibres des différens estomacs.

*Traitement.*

L'on débutera d'abord par l'ipécacuana qui est le fondant des mucosités, & l'un des meilleurs remedes pour rétablir le ton de l'estomac. L'on en fera prendre jusqu'à six gros, incorporé avec le miel, ou bien en décoction dans une ou deux livres d'eau commune.

L'on purgera ensuite avec une once de féné, deux onces de sel d'epsom dans une livre d'eau. L'on jetera dans la colature demi-once de rhubarbe passée au tamis de soie.

De cette façon l'on entraînera les humeurs, crasses & insipides qui auroient été le produit des mauvaises digestions; après quoi, l'on s'attachera à fortifier; je propose les moyens suivans.

Soir & matin l'on donnera une chopine de décoction, préparée avec les feuilles de cassis & de camomille romaine. Chaque fois l'on y délayera demi-once de quinquina, ou indifféremment pareille dose d'écorse de maronnier d'Inde, l'un & l'autre en poudre.

Dans certains cas il suffit de la thériaque ou de l'orviétan délayés dans le vin; une once ou une once & demie pour une chopine de cette liqueur.

Ces secours, joints à un bon régime,



ne peuvent que répondre à l'attente du médecin. Le régime le plus convenable se trouvera dans le foin bien choisi; l'on en fera économe, afin de ne pas fournir aux animaux l'occasion de s'en bourrer. De tems à autre on leur présentera quelques croûtes de pain de froment, saupoudrées de sel, & pour les rechanger quelques poignées d'avoine. Dans toute saison on les laissera boire à froid. On leur procurera de l'exercice suivant leurs forces, & l'on aura soin de les frictionner & de les bouchonner, quand ils seront rentrés à l'écurie.

La méthode pour combattre la tension, le dessèchement des fibres des différens estomacs est bien opposée à celle-ci.

1<sup>o</sup>. L'on fera prodigue des boissons délayantes; on les composera avec l'orge, le gramen, la polypode, les feuilles de laitue, de pourpier que l'on ajoute sur la fin des coctions.

L'on se confiera encore au petit-lait, s'il est possible d'en avoir; l'on y mélangera du suc exprimé de quelques feuilles rafraîchissantes & adoucissantes.

2<sup>o</sup>. L'on administrera des lavemens émolliens, ou simplement à l'eau tiède.

L'on insistera là-dessus, jusqu'à ce que l'appétit semble renaître. Alors, l'on pourra purger avec la manne & la casse, (1) dans le petit-lait ou le bouillon de veau.

---

(1) Demi-livre de chaque.



L'on continuera de la sorte jusqu'au parfait rétablissement. La nourriture consistera en herbe, verte & tendre, en son humecté, en compotes de courges, de melons, &c.

L'on attendra de donner du foin sec, que le dégoût soit remplacé par l'appétit. L'on emploiera en boisson ordinaire, l'eau blanche de son, & de farine de seigle ou d'orge; l'on fera en sorte que toutes les boissens soient dégourdiées. Les bêtes seront couchées sur une bonne litière. On les tiendra en repos jusqu'à ce que leur convalescence soit solide.

Sans doute, l'on pressent la nécessité de s'abstenir des cordiaux, des aromates, des astringens, du vin & des liqueurs actives dans cette circonstance; j'appuie sur cet objet, parce que les villageois ont une routine aveugle qu'ils aiment suivre. Il est donc toujours très à propos de leur représenter; on parvient quelquefois à les sortir de leur erreur.

## DE L'INDIGESTION. (1)

### *Accidens.*

L'indigestion s'annonce chez les bêtes par le mal-aise le plus sensible, le bâillement, les rots, les fréquentes nausées; l'on entend, par intervalles, un bruissement dans leur ventre, & il arrive lorsqu'il est le plus

---

(1) Ne l'ayant pas rapportée aux maladies aiguës, c'est ici la place que je lui donne.



fort que les bêtes se couchent & se roulent sur leur litiere ; sans doute qu'elles éprouvent alors des douleurs de colique.

Elles éprouvent encore beaucoup de dégoût , & on ne voit point qu'elles ruminent. Elles se plaignent & frappent des pieds avec inquiétude ; elles sont bien loin d'avoir du repos , de se livrer au sommeil.

Communément elles ont le ventre resserré , ce qui augmente leurs souffrances ; aussi la diarrhée les soulage , & si elle se montre de bonne heure , elle les exempte même de la fièvre.

### *Causes.*

Le foin rouillé , ou pourri , l'avoine , l'orge ou le bled nouveau , l'eau corrompue sont regardés comme ce qui occasionne des indigestions aux animaux ; mais l'on a remarqué que parmi ceux qui n'avoient mangé que du foin & de la paille bien conditionnés , sans que la ration fût plus forte qu'à l'ordinaire ; l'on a remarqué , dis-je , que quelques-uns avoient été exposés pareillement à cette maladie : elle est donc sentée avoir d'autres causes. Examinons si elles ne feroient pas 1<sup>o</sup>. dans le vice des estomacs , 2<sup>o</sup>. dans l'intempérie froide & dans l'intempérie chaude , 3<sup>o</sup>. dans le vice des choses externes.

1<sup>o</sup>. Le vice des estomacs , comme procédant du trop grand relâchement ou de la



trop grande tension de leurs fibres, peut s'opposer à ce que les alimens soient bien digérés. Voyez dans l'art. du dégoût, p. 77.

2°. L'intempérie froide cause une diminution de la chaleur, l'affoiblit, & en conséquence nuit à la coction des alimens, les empêche de subir une louable préparation; de là la langueur des digestions, ses troubles, &c.

L'intempérie chaude déprave la coction, l'altère, suscite de l'acrimonie; de là les rapports, les nausées, &c.

3°. La coction peut être viciée par les causes externes; savoir, par l'air froid ou l'humidité de tout le corps. (1)

Elle peut être renversée par un exercice violent, principalement après le repas. (2)

De même elle peut l'être par la colere, (3) ainsi que par le tems ou l'ordre où l'on fait prendre de la nourriture, des alimens, des boissons.

Ces différentes causes à distinguer, à connoître, à établir ne sont pas ce qu'il y a de plus aisé, & cependant le traitement dépend de là; l'on ne doit donc rien omettre pour s'éclairer là-dessus.

(1) Qui s'opposent à la chaleur naturelle, la dérangent, &c.

(2) Qui dérobe alors à l'estomac la chaleur naturelle, l'attire aux parties externes, la dissipe outre mesure au préjudice des digestions.

(3) Qui blesse l'action des estomacs, occasionne un resserrement spasmodique des nerfs, intercepte ou ralentit le cours des fluides, &c.



*Traitement.*

Lorsque l'indigestion procède des substances gâtées ou qui fermentent encore , le métayer qui en connoît la nature, doit les supprimer tout de suite. Il n'a qu'à les remplacer par des décoctions blanches , quelques lavemens, insister sur ce régime pendant un jour ou deux, les accidens disparaîtront bientôt. On termine la cure par des purgatifs , & ensuite les cordiaux ; mais on n'en a pas toujours besoin.

Celle qui naît du vice des estomacs, comme du relâchement ou de la trop grande tension de leurs fibres , est beaucoup plus conséquente , & elle demande des secours plus multipliés. On les trouvera au long dans l'art. Dégoût ; voyez page 77 , 78. Par exemple , l'on ne se pressera pas de donner des alimens , & lorsqu'on en fera à ce point, l'on sera très-réservé & très-circonspect.

Celle par intempérie froide sera combattue dans son principe par les infusions théiformes d'anis, de coriandre, de camomille romaine, jusqu'à ce que le ventre s'ouvre , & que les douleurs s'appaisent ; après quoi, l'on purgera si l'on soupçonne un fond d'humeurs. Une once de séné, deux onces de sel d'epsom, trois gros de jalap en poudre suffisent d'autant plus qu'on répète suivant les indications. La boisson ensuite pour parer à la récurrence, sera du vin & de l'eau mélangés, dans lesquels on



fera bouillir du serpolet, de la coriandre, des feuilles d'hyssope, de romarin, de sauge, de menthe, &c.

Une fois par jour, l'on donnera une chopine de vin pur à la muscade & à la cannelle, ou avec de la thériaque, de l'orviétan.

Pour seule nourriture, du foin bien passé au soleil: l'on se ménagera sur la quantité.

Celle par intempérie chaude, au contraire, sera traitée par les lavemens, une ample boisson d'eau tiède légèrement acidulée avec le vinaigre, les infusions de feuilles de laitue, d'oseille, jusqu'à ce que les accidens se soient affoiblis.

L'on passera ensuite des décoctions de tamarin, de crème de tartre & de manne, & l'on aura soin de les réitérer.

On fera succéder des bouillons rafraîchissans avec les feuilles de chicorée, de laitue, de pourpier, d'épinards; l'on y exprimera de tems à autre le suc de verjus ou des pommes vertes, si la saison permet de s'en procurer; autrement l'on y jettera quelques cuillerées de vinaigre, ou bien l'on y répandra quelques gouttes d'esprit-de-vitriol. Cette pratique sera continuée plus ou moins de tems, suivant l'état des animaux qui sont sous notre direction.

Les décoctions de son, l'eau blanchie avec la farine de seigle, feront toute la nourriture que l'on donnera pendant que les accidens subsistent. Dans la convalescence, on se servira du son humecté, du foin mouil-



lé, d'herbes fraîches dans lesquelles on mêlera des feuilles de chicorée, de vigne, de laitue, &c.

À présent il s'agira de précautions à prendre pour terminer les indigestions qui auroient été occasionnées par le froid.

Les infusions de vulnéraires de Suisse, le thé de fleurs de sureau, de tilleul, &c. sont tous les remèdes que je prescris. On couvrira bien le corps des bêtes, on les tiendra sur une bonne litière, on les frictionnera à plusieurs reprises. Ensuite pour éviter les récidives, c'est de ne pas les exposer au froid, aux injures du tems, quand elles sortent de prendre leurs repas.

L'on traitera les indigestions occasionnées par la colère, les exercices outrés, &c. de la même manière que les indigestions qui procèdent des substances gâtées, &c. Voyez plus haut, page 48; & pour ne point exposer les animaux à des rechûtes, on ne les astreindra pas au travail au moment où ils sont trop remplis; l'on mettra l'intervalle nécessaire. L'on ne donnera pas non plus des alimens contre l'usage, l'ordre, l'heure & le tems requis; il en fera de même des boissons.

### *HYDROPIE, VULGAIREMENT ENFLURE.*

#### *Symptomes.*

La fièvre est ordinairement le prélude de



cette maladie. Les animaux sont altérés; ils éprouvent de l'agitation, leurs flancs battent; l'on se dépêche alors de les saigner; de là ils deviennent hydropiques, les uns un peu plutôt, les autres un peu plus tard.

Les jambes commencent d'abord par s'engorger, les cuisses participent ensuite de l'enflure; celle-ci augmente de jour à autre progressivement. Le ventre se tend beaucoup, il ne s'ouvre que pour donner lieu à la sortie de matieres dures & recuites. Les urines coulent très-rarement, & en très-petit volume.

Le corps des animaux s'appesantit, il est de plus en plus roide, il se refuse presque à tous les mouvemens. Leur poitrail est d'un froid qui étonne.

Ils se couchent avec plaisir dans les commencemens avant que l'embarras soit considérable; mais sur la fin ils se tiennent debout, ils ne peuvent se tenir appuyés sur leurs flancs.

L'œdématie se fait de même bientôt appercevoir aux jambes & aux cuisses; quelquefois en serrant la main tous les doigts s'impriment.

L'appétit semble encore se soutenir; les bêtes mangent du moins en apparence, lorsqu'on secoue le fourrage devant elles. Par exemple, on ne les presse jamais pour boire, ou plutôt elles ne s'en lasseroient point si l'on vouloit seconder leur altération.

La langue & le voile du palais sont



gluans , pâteux , sales , & enduits de beaucoup de crasse.

Elles sont plus ou moins oppressées , suivant qu'elles ont les estomacs plus ou moins libres ; elles toussent aussi plus ou moins , mais toujours d'une toux fort sèche.

*Inspection anatomique.*

La plupart de celles que l'on a écorchées après leur mort avoient toute la capacité de l'abdomen remplie d'une eau de couleur d'urine ; la vessie pleine & transparente , ses membranes au-dedans & au-dehors d'un très-grand pâle. On leur a trouvé encore comme de l'eau roussâtre , infiltrée dans le tissu cellulaire ; les feuillets des estomacs étoient enduits d'humeurs semblables à celles qui garnissoient la langue & le voile du palais ; les intestins en étoient également tapissés.

On n'affigne point de cause à cette maladie sur lesquelles on puisse statuer. Je crois cependant qu'il en est de certaines ; je nommerai les suivantes.

La dépravation des liquides doit être regardée comme la première , le relâchement des fibres comme la seconde. Les évacuations excessives , le travail forcé , les violens exercices , l'air humide des étables sont bien propres à relâcher les fibres. Une nourriture crue , indigeste , trop ou trop peu d'alimens , un air chaud & humide , ou froid



& humide, des boiffons trop fraîches font bien propres à dépraver les liquides.

D'après ces connoiffances, la fin que l'on doit fe propofer dans le traitement eft, fans contredit, de dépurer le fang, de corriger fes vices, d'en changer la mauvaife qualité; enfuite de rétablir, de fortifier les folides, de rappeler leur action, de leur donner plus de branle, plus de mouvement.

### *Traitement.*

Pour cela faut-il commencer par la faignée? je ne fuis pas de cet avis. Je lui prefcrirai plutôt les remedes qui ont la vertu d'enlever la faburre; en un mot, de délivrer des impuretés qui farciſſent les eftomacs & les inteſtins; alors l'application des autres ingrédiens fera plus profitable. La fièvre & la grande altération dont elle eft accompagnée ne doivent pas nous retenir; fouvent un vomitif ou un purgatif les ont fingulièrement diminués.

Ainſi je débute par quarante, jufqu'à cinquante grains de tartre ſtiblé, délayés dans près d'une pinte d'eau; cette doſe concerne les animaux domeſtiques d'une force médiocre; on peut l'augmenter ſi les animaux ſont plus forts & plus robuſtes.

Un ou deux jours après cet émétique, je purge avec une once de feuilles de ſéné, une once d'aloës ſuccotrin, & demi-once d'agaric, les deux en poudre. On laiſſe du



foir au matin infuser le tout dans une livre d'eau bouillante; on passe l'infusion, & on la fait prendre avant que les bêtes aient rien mangé.

Ces deux remedes feront aidés chaque fois d'un lavement avec l'eau & le nitre; j'use de cette précaution pour dégager les boyaux des grosses matieres qui sont toujours fort dures & fort brûlées; il n'y a point de mal qu'on en facilite l'expulsion, relativement aux contractions & aux vives secouffes qu'occasionent le tartre stibé & l'aloës.

Après avoir évacué de la sorte, l'on donnera toutes les trois heures une chopine du breuvage suivant.

Prenez des racines de choux gras, de chicorée sauvage, d'émula campana & de polipode de chêne, de chaque deux onces.

Faites-les bouillir pendant un quart-d'heure dans deux pintes d'eau; ajoutez sur la fin de la décoction, feuilles d'aigremoine, de chicorée sauvage, de cerfeuil, de capillaire, de scolopendre, de chaque une poignée.

Coulez le tout avec une légère expression, & partagez en quatre doses. L'on dissoudra dans chacune trois gros de sel de Glaubert.

Cette boisson sera continuée trois ou quatre jours consécutivement, & l'on repurgera avec le séné, l'aloës, &c.

Puis l'on en viendra aux apozemes pré-



parés avec les racines de choux gras , d'o-feille , de fraisier , d'iris , ou flambe de jardin , de chaque deux onces.

Bayes de genievre concassées une poignée. Faites cuire dans quatre pintes & demie d'eau jusqu'à réduction de trois ; faites infuser ensuite feuilles d'aigremoine , de cerfeuil , de bécabunga , de creffon , de chaque une poignée.

Coulez & jetez dans la colature , nitre ou crystal minéral une once.

Toutes les deux heures on en fera avaler une demi-chopine à l'animal.

Quelques-uns vantent beaucoup la tithimale , la lauréole , les œufs de fourmis , la poudre de crapaud , je ne fais s'ils ont tort ou raison ; je n'ai jamais fait essais de ces drogues , je ne puis ni les recommander ni les proscrire.

L'ellébore noir offre plus de ressources ; mais il est un moyen de rendre cette plante plus efficace dans l'emploi que l'on s'en permet. Prenez six gros de poudre d'ellébore noir , huit gros de celle de dompte venin , deux gros de celle de cannelle , demi-once de celle de rhubarbe , autant de sel de nitre ; le tout marié ensemble , on le délayera en versant dessus , par inclination , une pinte de décoction de capillaire & de pimprenelle ; la premiere chopine sera donnée le matin , & l'autre sur le soir.

Il est des villageois qui , après avoir épuisé toute leur science , ont tenté la ponc-



tion , elle ne leur a pas été fecourable. Peut-être y avoient-ils mis de la mal-adresse , ou l'avoient-ils pratiquée contre tout espoir , finalement elle ne leur a pas réussi. Je me garderai néanmoins de défendre qu'on l'entreprenne ; il est très-possible si l'on jugeoit bien du moment où l'on doit agir , & que l'on reconnût toujours l'endroit ou le maître de l'art doit porter ses instrumens ; il est très-possible , dis-je , que cette opération fût à l'avantage des bêtes : jusqu'à présent , si je ne me trompe , elle n'a servi qu'à hâter leur mort.

Mais au reste par quelle méthode que ce soit , si l'on est assez heureux pour vaincre les obstacles , qu'on parvienne à dissiper l'enflure , à effacer en tout ou en grande partie les accidens qui l'accompagnent , l'on s'attachera à en prévenir le retour , & il ne faut absolument rien négliger pour arriver à ce but.

1<sup>o</sup>. L'on se tournera du côté des fortifiens , sans cesser de les rendre apéritifs. J'envoie à cette formule : prenez des racines d'enula campana , de gentiane , de chaque deux onces ; d'iris trois onces ; feuilles d'absynthe demi-poignée ; bayes de genievre concassées autant. Laissez infuser une heure ou deux dans trois pintes de vin blanc que l'on tiendra sur les cendres chaudes ; coulez sans expression.

Quatre fois dans la journée l'on donnera



une demi-chopine de cette infusion, à peu près comme de trois en trois heures.

2°. Le corps des animaux fera bouchonné & étrillé en différens sens, depuis le commencement de la maladie jusqu'à sa décision.

3°. L'on entretiendra constamment une bonne litière. On ne laissera jamais les bêtes couchées dans leurs ordures. Si elles étoient dans un endroit humide, on les placeroit dans le lieu le plus sec de l'étable. On bouchera exactement les fenêtres par où passent des vents coulis; à ce moyen les bêtes seront préservées du froid ou de l'humidité, & pour y mieux réussir on leur mettra une couverture de laine sur le dos.

4°. On les nourrira dans le principe de leur maladie avec quelques poignées de bon foin; ce n'est pas alors qu'il est à craindre qu'elles en mangent trop. Lorsqu'elles sont fort enflées, on a recours à quelques croûtes de pain de froment saupoudrées de sel, d'anis, de fenouil; on leur fait user encore d'un mélange de foin, de poliot de montagne, de serpolet écrasé & de feuilles sèches de cassis. L'on donne de tems à autre quelques poignées d'avoine avec les bayes de genievre.

*Soins pour prévenir de nouveaux dangers.*

5°. L'on doit avoir grande attention de les frustrer d'herbes vertes & fraîches, de tous les alimens qui contiendroient des suc trop



aqueux. Leurs boissons ci-dessus prescrites, variées suivant les circonstances, doivent servir à étancher leur soif ; il seroit imprudent de les conduire à l'abreuvoir ou de leur apporter de l'eau pure dans l'écurie ; elle leur seroit contraire infailliblement. Ne perdons pas ici de vue ce que Celse a bien voulu dire : savoir, qu'on ne peut guérir de cette maladie, qu'on n'endure la faim, la soif & plusieurs autres nécessités, &c. Celse, liv. III, chap. XXI.

*SCIATIQUE, APPELÉE GOUTTE  
PAR LES LABOUREURS.*

Je ne doute point que les animaux n'en éprouvent les douleurs comme nous par tout le corps ; mais comment le deviner ? ils ne nous le font pas toujours connoître. Nous nous assurons seulement de celui que l'on appelle goutte, & que je désigne sous le nom de sciatique. La partie qu'elle occupe est tantôt les hanches, tantôt les cuisses & les jambes, tantôt aussi les trois à la fois.

*Accidens.*

On peut dire qu'elle vient insensiblement ; elle commence d'abord par un embarras, une roideur de la partie affligée, ensuite elle en gêne le mouvement au point que les bêtes en sont quelquefois retenues sur la litière.

L'on observe alors qu'il y a de l'engor-



gement, de l'enflure, & souvent comme des boules, sous la forme de tumeurs aux articulations ou à leur voisinage; elles sont plus ou moins grosses suivant l'intensité du mal.

Ces tumeurs, dans le premier tems de leur apparition, sont ordinairement molles & sans consistance; elles fuient & se dérobent au tact; puis à mesure qu'elles s'accroissent elles se durcissent, ou bien elles éclatent pour fournir une eau roussâtre, qui n'a presque point d'analogie avec le pus.

L'on a remarqué que les bonnes vaches étoient plus sujettes que les autres à cette affection. Quoi qu'il en soit, elle attaque les bœufs, les taureaux & les veaux; il est vrai que certains y ont plus de propension & en sont plus maltraités.

Ces animaux lorsqu'ils en sont atteints se ressentent singulièrement des variations de l'atmosphère. Ils auront plus de gaieté, marcheront mieux à leur aise, si la bise souffle, si le tems est sec; de même ils seront plus abattus, plus inquiets, ils marchent avec plus de peine, si le vent regne & que le tems soit humide; ces changemens influent sur tous, du moins sur le plus grand nombre.

D'ailleurs ils boivent & mangent comme de coutume, s'ils ne sont pas vivement tourmentés; mais dans les grandes souffrances ils sont indifférens sur tout ce qui leur est offert.

Le peu de bien que l'on retire de sa pra-



tique, lorsque les bêtes ont été négligées & que le mal est parvenu à sa plus haute période, ne permet pas au laboureur de compter sur les efforts de la nature ; il doit agir, ou bien les bêtes deviennent perclues, & elles finissent par la mort. Pour plus grande sûreté l'on doit les secourir si-tôt que l'on s'apperçoit de leur dérangement, on ne sauroit même s'y prendre trop de bonne heure ; car si une fois les membres malades se dénourrissent & s'atrophient, ou s'il s'y forme des dépôts qui suppurent, il faut alors compliquer son traitement, & il n'est pas rare encore de voir qu'il est sans réussite.

*Fausse opinion des villageois, quant à la cause de cette maladie.*

Cependant à se régler sur l'opinion de nos villageois, la sciaticque, quant à sa cause, ne peut être difficile à vaincre, à détruire. Ils se persuadent qu'elle est accidentelle, & qu'elle dépend d'une mauvaise attitude prise lorsque les bêtes sont couchées, ou bien de quelques efforts, comme il en résulte lorsqu'elles sont attachées trop court à leur crèche ; voilà ce sur quoi ils insistent, & ce sur quoi ils se reposent ; par malheur ils ne partent de ce principe que pour se confier aux topiques sans régler de préparation ; l'on se retrace assez ce qu'il arrive d'une pareille méthode.

Je



*Vraies causes.*

Je conviens avec eux que les efforts peuvent être pour beaucoup dans la cause de cette affection; mais l'on est forcé d'en admettre une infinité d'autres, comme les alimens, les boissons, l'air froid & humide, les grandes chaleurs, les fatigues immodérées, les coups, les chûtes, la suppression de quelques évacuations, comme la sueur, la galle, &c.

*Méthode curative.*

Or, il me semble que pour procéder avec ordre à son traitement, il ne suffit pas de placer des fomentations, des onguens, ainsi qu'on est dans cet usage. Attaquons-en toujours la cause avant de chercher à en combattre les effets, nous gagnerons plus, & nous exposerons moins la vie des animaux.

D'abord sa curation a beaucoup de choses communes avec la curation de toutes les maladies dont la cause est un sang épais, visqueux & inflammatoire, une lymphe acrimonieuse, &c.

Les premières indications à remplir sont donc de délayer, d'adoucir, d'émousser l'action des sels dominans, c'est aussi ce que je me propose.

La saignée, dans les commencemens, fut-tout s'il y a des signes d'inflammation, ne peut être que très-salutaire. Il vaut mieux qu'elle soit médiocre que d'être trop



copieuse; j'en dis assez pour qu'on ne la répète pas, à moins d'avoir des raisons relevantes.

L'on administrera ensuite quelques lavemens, afin de prévenir ou de remédier à la constipation; on les préparera avec les feuilles de mauve; il est inutile d'y rien ajouter.

En boisson ordinaire, l'on se servira du petit lait, des décoctions de son ou de la tisane suivante : prenez gramen, une poignée; orge, une livre; racine de nymphaea, six onces. Faites cuire dans sept à huit pintes d'eau pendant demi-heure; après quoi vous laisserez infuser autant de tems des feuilles de chicorée, de saifrage, de chaque trois ou quatre poignées; coulez sans expression.

Ces moyens ayant été strictement continués pendant dix ou douze jours, il est presque indispensable d'évacuer au moyen de quelques purgatifs; on les choisira parmi ceux qui purgent, sans exciter beaucoup de troubles. (1)

Quelque soit alors l'état des bêtes, il ne seroit pas prudent de s'en tenir à ces premiers secours; l'on doit au contraire leur en faire succéder d'autres, & c'est à cette époque que l'on peut se confier aux atténuans, aux divisans & aux fondans.

L'on joindra donc à la tisane de ci-des-

---

(1) Le séné, le sel d'epsom, le jalap sont mis à juste titre dans ce rang là.



fus les racines de bardane , de scorfonere , ( 1 ) la bourrache , la buglosse.

Matin & soir en outre l'on fera avaler un bol de savon blanc & d'antimoine crud, liés avec le miel; le savon à la dose d'une once , l'antimoine à celle d'un gros ou deux.

Maintenant l'on a plus de droit d'en venir à l'application des topiques; l'on y est même engagé, sur-tout s'il y a de l'engorgement, de l'enflure, & que l'animal soit menacé d'un dépôt.

L'on ne sauroit rien opposer à l'engorgement qui réponde mieux aux indications, que les cataplasmes des feuilles hachées de pariétaire , de mauve & des fleurs d'yeble , de fureau & de mélilot; l'on n'ignore pas qu'il est à propos de les renouveler. Quant aux dépôts qui s'annoncent, il ne faut rien employer qui les prémature; l'on attendra encore qu'ils percent d'eux-mêmes; l'on s'avanceroit peu de les ouvrir avec l'instrument.

Mes conseils ne portent point sur l'usage que l'on pourroit faire des huiles de vers, de scorpion, de l'esprit de térébenthine, des onguens d'althée, de populum, de lausier, l'on n'est que trop dans l'habitude d'y recourir; le nombre de ceux qui se plaisent à concentrer les humeurs, à renfermer ce qu'on appelle le loup dans la bergerie, est déjà

---

( 1 ) Une ou deux onces de bardane & de scorfonere , comme une poignée ou deux de bourrache & de buglosse.



assez grand ; mon intention n'est point de l'augmenter.

Je me vouerai plutôt au sentiment des auteurs (1) qui frappent avec autant de doctrine que d'expérience sur l'utilité des ventouses , des setons , des cauterés , des vésicatoires & autres remèdes vésicans ; avec l'appui des uns & des autres on extrait au moins une partie de cette humeur âcre & corrosive qui , pour peu qu'elle soit conservée , fait toujours beaucoup de ravage.

Les ventouses ont cet avantage qu'on les applique dans le principe du mal , lorsqu'il y a de l'inflammation , comme lorsqu'il n'y en a pas ; au lieu qu'il faut être un peu plus réservé quant aux caustiques & aux vésicatoires. En revanche ceux-ci sont d'une efficacité plus reconnue lorsque la sciatique est invétérée , parce qu'alors l'on ne pratique pas seulement une issue aux humeurs , mais l'on excite encore des secousses qui servent aux vaisseaux affoiblis , aux muscles qui sont presque sans jeu , à raison de leur engourdissement.

Ainsi , quand on jugera nécessaire d'appliquer les ventouses , on le fera toujours à l'endroit où il paroîtra que la douleur est fixée , sans respecter les articulations ; les scarifications seront lavées avec le sel & l'eau.

Les remèdes vésicans , comme les feuilles

---

(1) Je citerai Paul , Aurélien , Zéchien , Oribase , Galien , Diemerbroeck , Avicenne , Rivière , Bagliri , &c.



de renoncules des prés, (1) la racine d'ibérus, (2) autrement chaffe-rage, ou à son défaut, le creffon sauvage, (3) feront également appliqués sur les jointures, ou à la proximité du siege du mal; voici la maniere de s'en servir.

Les feuilles de renoncules des prés que l'on écrase avant l'application doivent tenir sur la partie, jusqu'à ce qu'elles aient formé des ampoules.

La racine d'ibérus ou chaffe-rage que l'on écrase, & qu'on lie avec la graisse de porc, doit rester sur la partie jusqu'à ce qu'elle aie formée des rougeurs & des vessies.

Le creffon sauvage que l'on pile & que l'on mêle avec du sel, doit rester également sur la partie jusqu'à ce qu'il paroisse des phlictenés.

Il découle de ces différens égouts une sérosité âcre qui soulage plus ou moins promptement; on n'est assujetti d'ailleurs à aucun pansement particulier.

Pour les mouches cantharides on les pose toujours où il y a un peu plus de chair. On les pétrit avec le levain, le vinaigre & l'euphorbe; on les laisse ensuite jusqu'à ce qu'elles ont érodé la peau; puis on panse les plaies avec l'onguent basilicum.

(1) Vantées par Ettumuler.

(2) Recommandée par Aëce & Démocrates.

(3) Le creffon de jardin qu'on nomme alenois, a les mêmes propriétés. Castheuser dit qu'on emploie ses semences dans les sinapismes, les rubéfiants, &c. mat. med. tome II, sect. VII, pag. 42.



La nourriture, quelque durée qu'aie la sciatique, consistera en herbes fraîches, relâchantes & rafraîchissantes, en foin & en foin humectés; l'eau blanchie avec la farine d'orge, de seigle, & quelquefois un peu de lait est très-recommandable.

### *TIGNE OU DARTRES.*

Tel est le nom que l'on donne à la galle des animaux; ils y sont tous sujets sans distinction d'âge ni de sexe.

#### *Indices.*

D'abord elle s'annonce par une cruelle démangeaison qui les porte à se frotter contre leur crèche, les morceaux de bois qu'ils rencontrent, les murs, ou les uns contre les autres.

Il sort enfin sur l'habitude du corps, des boutons qui sont plus ou moins gros, suivant les endroits où ils paroissent. Ceux qui occupent la tête, le col & le poitrail se montrent ordinairement par larges plaques; & ceux qui naissent à la queue, sur le dos sont beaucoup plus petits.

Cette galle est si contagieuse que si l'on ne prend des précautions, toutes les bêtes d'une écurie peuvent la contracter; il suffit qu'elles touchent celles qui en sont incommodées, qu'elles se couchent sur la même litière, elles en seront bientôt également atteintes.



Quelques-uns prétendent que cette maladie n'ôte aux animaux ni leur appétit, ni leur sommeil, je ne saurois les en croire; l'on s'apperçoit très-bien qu'au lieu de profiter ils dépérissent, & qu'au lieu de conserver leur même embompoint, ils maigrissent à vue d'œil, je n'en veux pas plus pour démontrer que les fonctions de l'appétit & du sommeil sont perverties, soit pour peu, soit pour beaucoup.

### *Causes.*

Les causes d'une pareille maladie sont évidemment prises, comme le dit Galien, (1) dans une atrabile ou pituite salée, crasse & lente; les alimens, l'air, les grandes fatigues, la mal-propreté contribuent aussi à l'engendrer.

Je n'approuve nullement ceux qui aiment avancer en besogne, & qui s'en tiennent à des onguens, sans vouloir entendre qu'il est utile de corriger le vice des humeurs; ils ne se représentent pas que la répercussion du virus psorique est mille fois plus à craindre que ces pustules qui couvrent le corps des animaux, & cependant ils ne devroient en avoir aucun doute par les exemples qu'ils ont constamment devant leurs yeux.

Que la galle soit donc récente ou invétérée, j'admets qu'ils est toujours de la prudence d'en entreprendre la guérison par

---

(1) Gal, liv, II, cap, X, des causes symptomatiques.



les remèdes internes & externes ; je vais indiquer les premiers.

*Curation.*

L'on commencera par tirer du sang , du moins à l'égard du plus grand nombre des bêtes ; je ne dis pas qu'il importe de répéter l'opération de la saignée ; je pense que cela n'est pas nécessaire.

L'on passera ensuite à l'usage d'une boisson préparée de la sorte.

Prenez des racines de choux gras , de chicorée , d'énula campana ; coupez par tranches de chaque quatre onces : gramin ou chient-dent une poignée. Faites bouillir le tout pendant un quart-d'heure dans six pintes d'eau commune ; coulez pour en placer une chopine à trois heures de distance.

Au second jour de cette tisane l'on purgera avec le suc d'ellébore , à la dose d'un verre dans suffisante quantité de lait , ou d'infusion de guimauve , ou de graine de lin ; ou bien avec deux onces de crème de tartre , une once de jalap , demi-once de racine de brione , les trois en poudre fine que l'on délayera dans une chopine de décoction miellée de polypodre de chêne ; pendant que la médecine agit l'on donne du bouillon de veau ou simplement de l'eau tiède.

L'on continuera encore la tisane pendant une quinzaine de jours , & tous les matins



l'on fera prendre une once de fleurs de soufre, demi-once de safran des métaux, en les mêlant avec du son; après quoi il faudra encore repurger.

C'est alors que l'on peut en venir aux remèdes externes; voici ceux que nos mé-tayers emploient avec grande confiance.

Lorsque la galle est épaisse & par larges plaques, ils mettent infuser demi-once de vitriol de chypre dans une chopine d'eau, jusqu'à ce qu'elle ait emprunté une couleur bleuâtre; ensuite ils lavent les boutons trois, quatre, cinq ou six fois; la peau devient bientôt nette; ils n'en demandent pas davantage.

Mais si les boutons sont petits, ils s'en tiennent à la litharge d'or qu'ils débroyent avec de l'huile, ou bien ils se servent de l'eau de chaux première; ces deux moyens répondent également à leur intention & à leur procédé.

Le régime ne doit pas être pour peu de chose dans les soins que l'on donne aux animaux galleux; les herbes vertes & fraîches, le foin, le son & l'orge mouillés feront la nourriture principale pendant, & quelque tems après le traitement.

Il importe beaucoup d'éloigner les bêtes saines de celles qui sont affectées de ce mal; de même après la guérison de ces dernières, l'on nettoiera & lavera tout ce qui auroit servi au frottement de leur corps, & si on leur avoit mis des couvertures qui eussent



portées sur leurs boutons , il feroit très-prudent de les brûler , tout au moins on les passeroit par la plus forte lessive.

### CHANCRES QUI SURVIENNENT AUX BŒUFS ET AUX TAU- REAUX.

#### *Accidens.*

Premièrement cette maladie se déclare par une enflure qui n'est qu'apparente au fourreau des bêtes ; de jour à autre l'enflure augmente , de même que la chaleur & la douleur ; l'on juge des souffrances en ce que l'animal écarte les jambes de derriere, ne peut rester dans la même place & se plaint par intervalles.

Il survient ensuite un écoulement léger qui tient beaucoup de la purulence ; l'humour qui suinte est d'une fétidité qui annonce combien elle est ichoreuse ; sa couleur est ou jaune ou verdâtre.

L'on distingue après , au bout du fourreau , des ulceres qui s'approfondissent & s'élargissent de plus en plus ; à ce sujet le mal gagne le ventre & l'intéresse , de sorte que les animaux courent des risques si on ne les secoure pas aussi promptement qu'on le doit.

Le poil , à l'endroit affecté tombe ordinairement , sur-tout si on laisse faire des progrès au mal. La peau est alors à découvert & souvent elle montre des exco-



riations ; voilà fans doute des accidens qui font bien communs aux hommes qui ont communiqués avec des femmes mal-saines.

Quoi qu'il en foit de ces effets qui ref-  
 semblent fi parfaitement à ceux auxquels  
 donnent lieu par fon commerce avec des  
 perfonnes gâtées ; ici , l'on ne peut admettre  
 pour caufe que la mal-propteté des bêtes ,  
 & c'est le fentiment de nos laboureurs.  
 Comme eux , j'imagine que le vice eft  
 fimplément local ; je dirai ce qui me porte  
 à le croire.

D'abord l'on attaque ces chancres par  
 des topiques , fans autres préparations. Une  
 fois la guérifon obtenue , (1) les animaux  
 fe portent à charme , ils n'éprouvent plus  
 aucuns fympctomes de cette maladie , à  
 moins qu'ils ne s'en procurent par un nou-  
 veau contact ; il eft donc clair que la maffe  
 du fang n'eft ni altérée , ni imprégnée d'au-  
 cun virus ; le penferoit-on autrement ?

Du refte , nos villageois pour combattre  
 ces accidens , n'emploient que des moyens  
 aifés & peu difpendieux ; ils réuffiffent tou-  
 jours à merveille.

### *Moyens curatifs.*

Cependant ils ne fe fervent que du vert de  
 gris , ou du vitriol de chypre calciné fur le  
 feu , jufqu'à ce qu'il foit devenu blanc ; après

---

(1) Ce qui fe fait en très-peu de tems & fans prendre  
 de grandes mefures,



avoir frotté de miel (1) la partie malade, ils y répandent un peu de ces poudres, seules ou mêlées; l'on voit bientôt que la suppuration cesse, & que les ulcères se dessèchent & se consolident.

Je n'objecterai rien à cette méthode, parce qu'elle est avantageuse, & que l'expérience le prouve; mais si dans certains cas, l'on commençoit par laver & déterger ces chancres avec de l'eau d'orge, de mauve, de guimauve, de bouillon blanc, ou de graine de lin, &c. peut-être n'en feroit-on que mieux; l'on feroit sûr, à tout le moins, de calmer les douleurs, & de remédier à l'inflammation; je laisse à décider si je conseille une chose inutile.

En feroit-ce encore une de recommander qu'on éloigne les bêtes saines de celles qui sont malades? Je ne me le persuade pas, d'autant plus que nos métayers sont exacts à changer de litière, à nettoyer les pierres, le plancher des étables, à les rechanger même; je les ai interrogé là-dessus, ils m'ont cité des gens qui, pour ne s'être pas conduits à leur exemple, avoient exposés leurs animaux.

*P. S.* L'on ne s'attentionne point aux vaches auprès de qui des bœufs ou des taureaux auroient gagné leur mal; l'on n'en voit aucunes qui périssent.

---

(1) Le miel n'a ici d'autre propriété que celle de retenir la poudre que l'on met en usage.



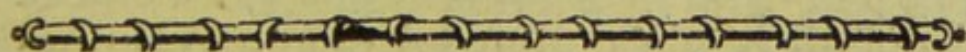


# TABLEAU

*D E S*

## MALADIES AIGUËS

*QUI AFFECTENT LES MOUTONS, LES  
BREBIS ET LES CHEVRES.*



### TROISIEME PARTIE.



#### *DU GONFLEMENT.*

**I**L n'est pas rare, si l'on a conduit les moutons dans un pâturage gras & humide, s'ils ont mangé de l'herbe mouillée, de voir qu'ils gonflent, & que leur ventre prend beaucoup de volume. Alors leur respiration n'est pas libre. Ils ont une toux sèche; ils restent appuyés sur leurs jambes, la tête basse, par la difficulté de se coucher; en un mot, ils éprouvent un mal-aise général.



Nos métayers n'emploient qu'un seul remède pour dompter cette maladie. Ils délayent tout de suite la grosseur d'une feve de thériaque ou d'orviétan dans quatre à cinq cuillerées d'eau commune; ils font prendre cette dose à l'animal; ordinairement ils le guérissent; mais tout dépend de le secourir de bonne heure; car il en périt un grand nombre, parce que l'on a négligé, ou que l'on n'a pas pu user à tems des mêmes précautions.

L'on doit recommander aux bergers de ne pas faire paître leurs troupeaux dans des endroits marécageux. Les champs les plus arides où l'on trouve le thim & le serpolet, sont réservés de préférence à cette espece de bétail. Je parle pour les chevres comme pour les brebis, puisqu'elles sont également exposées au gonflement, & qu'il reconnoît chez elles la même cause. D'ailleurs c'est le même traitement à suivre.

### *DE LA FIEVRE.*

La fièvre gagne quelquefois une bergerie; au reste, elle ne se communique pas à toutes les bêtes, & souvent dans le cours d'un été ou d'un hiver, il n'y aura sur le grand nombre qu'une brebis ou deux qui l'éprouveront.

Si elle survient en hiver que les moutons ne sortent pas de leur étable, on trouve l'animal couché sur l'un de ses flancs, ou



bien appuyé sur ses quatre jambes, la tête touchant presque terre. Il a l'air triste, abattu; il respire presque toujours avec difficulté.

Lorsqu'elle survient en été, l'on ne laisse pas pour cela de conduire les brebis aux champs; on voit alors celles qui ont la fièvre se retirer à l'écart, se placer sous des buissons, chercher l'ombrage & le frais; elles ne s'attachent qu'à la pointe de l'herbe; elles mangent nonchalemment; elles se soutiennent avec peine; elles demeurent toujours derrière les autres quand elle se retirent; elles tombent, & l'on est forcé quelquefois de les porter à l'écurie.

Nos villageois attribuent cette maladie à une cause inflammatoire, & je crois qu'ils ne se trompent pas. En effet, les brebis sont exposées pendant toute une journée aux ardeurs du soleil; la grande chaleur influe sur elles, d'autant plus qu'on les dépouille de leur laine, & qu'on met leur peau à découvert; les mouches les inquietent & les dévorent; l'agitation fait qu'elles sont baignées de sueurs; qu'il survienne alors de la pluie, ou bien qu'un air froid les faisisse, c'en est assez pour les conduire dans l'état de fièvre en question.

Le premier remède que les uns emploient, c'est la saignée; mais d'autres ne saignent pas. Ceux qui saignent réussissent, ceux qui ne saignent pas réussissent aussi; il paroîtroit donc indifférent de suivre cette



pratique ou de s'y refuser. Cependant je présume que l'on a droit de le faire, au principe du mal, si les brebis sont brûlantes, si leurs yeux sont rouges & enflammés; ensuite il importe peu de les saigner entre les deux cornes du pied, à la tempe ou au col; de même l'on ne tirera qu'environ la moitié d'un demi-fetier de sang.

Pour unique boisson, on leur donne de l'eau dans laquelle on jete par chaque pinte, demi-once de salpêtre ou de sel marin.

D'un autre côté, afin de corriger la grande chaleur, on place encore un bol de la grosseur d'une noix, soit avec du salpêtre ou nitre incorporé avec du miel. L'on prend le tems que l'on veut; ce qui est également bon, le matin ou le soir.

Leur nourriture est du foin que l'on humecte dans le commencement. On cesse de le mouiller, lorsque les brebis se trouvent mieux. La preuve que l'on en a, c'est qu'elles mangent avec appétit, tandis qu'elles ne touchent point aux alimens, si la fièvre continue.

On finit par faire prendre du soufre réduit en poudre tenue, à la dose d'un quart d'once pour chaque animal, une ou deux fois par jour; on le mélange avec de l'avoine.

### *DE L'AVORIN.*

Cette maladie dépend d'un état vertigineux. Aussi les bêtes qui en sont attaquées tournent



tournent fans cesse, comme si elles étoient ivres, sautent à chaque instant, s'élevent de dessus terre avec effort, retombent sur leurs quatre jambes, & quelquefois sur leur côté. Elles ont alors beaucoup de peine de se remettre de bout; & lorsqu'elles y sont parvenues, elles bronchent & chancellent; leur corps s'abandonne en tous sens; tantôt il est déterminé en-avant, tantôt en-arrière; elles ne restent jamais dans la même position.

Tout ceci se passe dans le tems de l'accès qui dure plus ou moins. Quand il est fini, les brebis sont fatiguées; elles se couchent pour se relever ensuite avec la même fureur, lorsque le paroxysme recommence.

Il est inutile de leur présenter des alimens dans le tems de l'action, comme dans celui de relâche, elles n'en veulent point. Elles perdent totalement l'appétit dans cette maladie fâcheuse. Ce qui la rend telle, c'est la difficulté d'apporter des remèdes assez prompts; en effet, les bêtes qui en sont atteintes sont souvent exposées à l'inconvénient de succomber dès les premiers accès. Il y en a qui résistent davantage.

Nos laboureurs sont dans la persuasion que l'avortin doit sa cause à la commotion du cerveau, qui résulte des coups que les brebis reçoivent à la tête en se battant entr'elles; mais des brebis que l'on avoit séparées, & qui en conséquence ne s'étoient point battues, ont été frappées de cette ma-



ladie : l'on est donc forcé de reconnoître une autre cause que celle-là.

Il paroît plus naturel de l'attribuer à la raréfaction du sang qui se porte trop abondamment au cerveau & qui l'engorge ; aussi les bêtes éprouvent une chaleur excessive au front ; l'on s'en assure en portant la main dessus ; l'on s'en apperçoit du premier abord.

Ce qui peut donner lieu à la raréfaction des liqueurs dans cette circonstance, c'est probablement le genre de nourriture ; l'on fait que les moutons se nourrissent de plantes aromatiques, telles que le thim, le serpolet, &c. Le sel qu'on leur auroit fait prendre immodérément, le grand exercice après un repos de quatre à cinq mois, les ardeurs du soleil, la disette d'eau sont bien propres à l'occasioner.

Le remède que l'on met communément en pratique consiste à ouvrir la veine ; l'on s'en tient-là volontiers. Cependant je trouve qu'il est prudent de pousser plus loin ses attentions, & d'employer d'autres secours. Il ne seroit pas indifférent, je pense, de joindre à la saignée du pied, du talon, & même de la tempe, des suffumigations, des lavemens, & l'usage de quelques boissons nitreuses. Par exemple, il est indispensable, dans le tems des accès, de faire respirer aux bêtes la vapeur de l'eau bouillante, du vinaigre, &c. On y auroit recours utilement dans le tems de l'intermission, afin de prévenir d'autres paroxysmes.



Quant aux lavemens, l'on choisira le tems de relâche pour les administrer. L'eau & le nitre suffisent. Au défaut de nitre, l'on se sert de sel marin.

En boisson l'on prescrira l'eau tiède, blanchie avec un peu de farine de froment. L'on y ajoutera du nitre ou du salpêtre à petite dose, pour rendre la boisson apéritive & rafraîchissante.

L'on ne doit pas s'empressez de donner des alimens. Il faut attendre que les bêtes les répugnent moins, & qu'elles en annoncent un certain desir. Ceux qui conviennent le mieux sont le pain d'avoine, l'orge, le son, le regain, &c.

### *D E L A P E S T E. (1)*

Les moutons, dans le principe de cette maladie sont tristes, mornes & paresseux. Ils sont dans un abattement & une foiblesse extrêmes. Ils se tiennent presque toujours couchés, & si on les force de se lever, l'on voit qu'ils chancellent sur leurs jambes; ils ne peuvent faire deux pas en-avant. Ils sont dégoûtés de tout, des alimens & des boi-

---

(1) Cette maladie differe du claveau, qui est la vraie peste des brebis, en ce que le claveau est accompagné de beaucoup de pustules, de cloux, de charbons sur l'habitude du corps, & que, dans ce cas-ci, les animaux en sont exempts. D'ailleurs les autres symptomes sont exactement les mêmes; de sorte que l'on seroit tenté de croire que la peste dont je donne la description est le claveau dégénéré; dans le fond elle est aussi insidieuse.



sons. Ils prennent mal par un tremblement & un frisson, qui sont bientôt suivis de fièvre & de chaleur. Leurs yeux sont ternes & obscurs, leurs paupieres sont couvertes de chassie. La langue est sèche & aride; elle se noircit souvent. La mort n'est pas éloignée, & d'ordinaire elle est inévitable quand la poitrine s'embarasse, que la toux s'exerce avec fureur, que la respiration devient laborieuse; alors survient le ralle, & les animaux périssent suffoqués.

Dans ces montagnes, l'on ne connoît cette maladie que sous le nom de peste. On la caractérise ainsi, j'imagine, parce qu'elle se déclare rapidement, qu'elle tue précipitamment, & que l'on n'a pas encore trouvé un remède assez efficace pour préserver les bêtes qui en sont atteintes. Heureusement elle n'est pas commune, & il s'écoule quelquefois des années entières sans qu'elle regne nulle part.

La saison où elle se manifeste le plus, c'est en été & en hiver; sans doute en été à raison des grandes chaleurs, & en hiver à raison du froid & de l'infection des étables. (1)

Ce que l'on propose pour traitement ne satisfait guere plus que ce que l'on a apporté en cause de cette cruelle affection. Jusqu'ici,

---

(1) L'on ne reconnoît de causes que ces trois-là; savoir, le froid, le chaud & l'infection des étables. Peut-être oublie-t-on les plus essentielles, le genre de nourriture, la situation du lieu, celle des étables, les miasmes pernicieux répandus dans l'atmosphère? &c.



l'on n'a employé que l'urine d'homme, l'orviétan, la thériaque, ou plutôt l'on s'est attaché à préserver les bêtes saines, en les séparant au plus vite des bêtes malades; tels sont les détails dans lesquels on est entré.

C'est à merveille de s'occuper des animaux qui se portent bien, & de chercher à les garantir de la contagion; mais au moins il faudroit ne pas perdre de vue ceux qui sont malades, & voilà pourtant ce qui arrive en bien des endroits. La persuasion où l'on est qu'ils doivent périr, fait qu'on les néglige, & qu'on leur refuse des soins qui pourroient leur être avantageux. J'invite les gens de la campagne à revenir de leur préjugé. J'avoue que jusqu'à ce moment, ils n'ont pas trouvé des moyens bien efficaces; mais qui leur a dit qu'à la suite ils ne réussiroient pas mieux? Ils sont d'autant plus coupables de rester dans la sécurité, ou de suivre aveuglément leur première routine, que les bêtes ne succombent pas moins, & qu'on les déroberoit peut-être à la mort, si l'on agissoit à propos, & conformément à l'idée que l'on se feroit formée de leur maladie.

Je tombe d'accord que la saignée seroit plus nuisible que salutaire; en conséquence je n'en parle pas. Il vaut bien mieux ne point perdre de tems & lui préférer les cauterés, les sétons que l'on n'a pas encore osé mettre en pratique.

Les indications qui se présentent ensuite à remplir, sont d'évacuer les animaux, &



de dégager leur estomac des fucs corrompus qui le tapissent. A cette fin, l'on ne mettra point de retard, crainte d'être retenue par la chaleur qui pourroit augmenter, & l'on placera la poudre purgative suivante qu'il sera nécessaire de répéter tous les trois jours.

Prenez jalap, aloës-soccotrin en poudre, de chaque un gros. Fleurs de soufre, deux scrupules; mêlés dans suffisante quantité de miel, & puis délayés dans deux tasses de décoction de bardane ou de scorfonere, & faites avaler d'une seule fois.

Ou bien l'on se servira du foie d'antimoine, à la dose d'une once. On le renferme dans un linge, & on le laisse tremper dans une pinte de biere presque bouillante. L'on y ajoute également une once de séné. Lorsque le tout a infusé pendant quelques heures, on le passe au travers d'un linge, & l'on donne un demi-setier de la colature à chaque brebis.

Le soir de ce purgatif, on prépare un bol avec un gros de gentiane en poudre, deux scrupules de nitre, & quinze ou vingt grains de camphre. On lie ces différens ingrédients avec le miel; on fait prendre ce bol à l'animal, & par-dessus une verrée d'infusion de marrube & de camomille fétide. L'on continue de même les jours d'après.

Il est important de s'en tenir là & de persévérer, soit que l'état des bêtes devienne plus flatteur, soit qu'il empire.



Après tout, si ce traitement est inefficace, l'on n'auroit pas plus gagné de recourir aux alexipharmques & aux cordiaux, puisque l'expérience démontre qu'ils sont des agens inutiles.

A la bonne-heure qu'on les appelle à son secours si les forces manquent & qu'il faille ranimer la machine qui s'éteint; ils ont la propriété de fortifier & de soutenir; mais l'on ne doit pas confondre & s'en rendre l'usage familier, au commencement lorsqu'il y a trop d'irritation, comme à la fin ou la foiblesse est grande, ou l'affaïssement ôte tout espoir.

En boisson, je conseillerai de l'eau pure altérée avec un peu de vin; c'est-à-dire, trois ou quatre cuillerées pour une chopine d'eau. Le vin, dans ce cas-ci, est un excellent antiseptique; d'ailleurs répandu à dose aussi petite dans un véhicule aussi large, il prête bien peu aux progrès de l'inflammation.

L'on ne se permettra pour toute nourriture que de l'eau tiède blanchie avec la farine de froment; encore ne faut-il pas solliciter les bêtes: elles mangeront assez lorsqu'elles seront moins opprimées par la maladie & que l'appétit se réveillera.

L'on purgera l'air de la contagion dès le premier jour, en portant un réchaud de braise dans les étables, & en répandant sur les charbons allumés du tabac, du soufre, du genievre, de l'encens, des herbes odo-



riférantes. L'on usera de la même précaution à l'égard des animaux sains que l'on auroit séquestrés & mis à part; l'on n'ignore pas que la séparation a besoin d'être prompte; autrement il feroit à craindre que le mal se communique à tout un troupeau. Cette recommandation ne regarde pas nos villageois qui n'ont que cette seule ressource; je la fais pour ceux qui n'en ont pas encore reconnu l'utilité.

### *DE LA GOULEME.*

Le terme de goulème désigne une tumeur plus ou moins considérable, qui survient assez fréquemment aux moutons dans cette contrée. L'on voit qu'elle a lieu au printems & en automne, & très-rarement en été & en hiver.

Cette maladie s'annonce par une tumeur qui a d'abord très-peu de volume; mais qui grossit de jour à autre, jusqu'à ce qu'elle soit parvenue à son point de maturité; car elle se termine presque toujours par suppuration, & il faut craindre pour la vie des animaux, si elle prend la voie de résolution. Ce mal est extérieur; il est aisé de l'appercevoir. C'est ordinairement sous le col, ou à côté de la mâchoire inférieure qu'il établit son siége. La tumeur que l'on distingue est chaude & brûlante. Elle est extrêmement duré dans le principe; en très-peu de tems elle s'amollit, si l'on emploie les remèdes convenables.



L'animal qui en est attaqué paroît triste & honteux. Il porte sa tête en - avant , il panche le cou , il l'aura même quelquefois de côté , sur-tout s'il y en a un de libre. Il éprouve beaucoup de langueur , il est dégoûté , il n'avale qu'avec peine ; sa respiration est difficile.

Cherchons la cause de cette maladie dans la délicatesse du tempérament des brebis , dans les alternatives du froid & du chaud , dans le changement des saisons. La fatigue , la grande chaleur , la pluie , l'humidité , les brouillards , le givre & la neige , tout concourt à les plonger dans cet état.

Pour les en retirer , l'on doit avoir en vue de préparer le dépôt , de l'amener à maturité , afin que l'on en puisse faire l'ouverture le plus promptement possible. L'on commencera donc par couper la laine & par mettre la tumeur à nu ; on la frotte ensuite avec de l'onguent basilicum ou du vieux oing. Immédiatement après la friction , l'on appliquera le cataplasme suivant ; on le changera deux ou trois fois dans un jour.

Prenez des racines de mauve & des oignons de lys , suffisante quantité. Pilez-les dans un mortier quelconque avec des feuilles d'oseille. Faites cuire le tout ensemble dans de l'eau où l'on ajoutera du sain-doux. Le cataplasme sera étendu sur un linge , lorsqu'il aura la consistance requise.

Peu de jours après l'usage de ce topique ,



la tumeur perd de sa résistance & de sa dureté; elle s'élève en pointe, & l'on sent balotter quelque chose, pour peu qu'on la presse avec les doigts. C'est le cas alors de se munir d'un rasoir ou d'un bistouri, de fendre en long & d'ouvrir le dépôt, de donner issue au pus qui s'y feroit formé. L'on pansera matin & soir régulièrement, en introduisant dans la plaie des tampons de charpie ou d'étoupe; mais on les induira auparavant d'un digestif simple, comme la térébenthine & le jaune d'œuf; à son défaut, l'on se serviroit d'onguent basilicum. L'on recouvrira ces tampons des mêmes cataplasmes que ci-dessus, jusqu'à ce que la tumeur soit bien dégorgée ou plutôt jusqu'à fin de guérison.

Les préparations internes ne doivent pas être négligées; elles sont fort essentielles. Par exemple, la thériaque joue ici un grand rôle: nos villageois y mettent toute leur confiance. Il est vrai qu'elle leur réussit assez bien, puisqu'ils perdent peu d'animaux. L'on peut encore se servir du soufre, de l'assafétida, ensemble ou séparément; mais je conseillerois néanmoins de n'y avoir recours qu'après l'ouverture du dépôt, & de le donner mélangé avec le son. Il suffit de deux ou trois drachmes de la poudre de l'un ou de l'autre.

La nourriture fera la même que celle que j'ai indiquée dans l'article de la peste quelques pages plus haut.



En parlant des maladies aiguës des brebis, j'ai en même tems parlé de celles des boucs & des chevres. Ces animaux sont sujets aux mêmes affections. Le traitement doit être commun ; ainsi l'on employera & l'on suivra la même pratique pour tous. S'il y a quelque changement à faire, il sera déterminé par la personne qui donne ses soins à la bête malade, d'autant plus que je n'ai rien dit au particulier, & que j'ai tout rapporté au général.

*Fin des maladies aiguës.*



MAILED 1852

THE

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

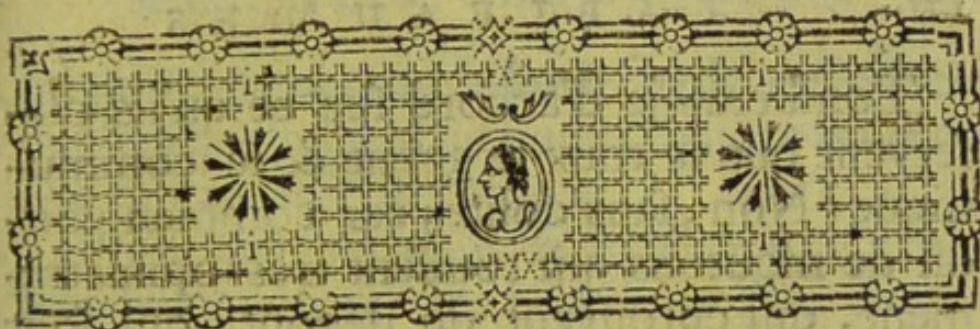
...

...

...

...





# T A B L E A U

*D E S*

## MALADIES CHRONIQUES,

*QUI AFFECTENT LES MOUTONS, LES  
BREBIS ET LES CHEVRES.*

---

### QUATRIEME PARTIE.

---

#### *D E L A T O U X.*

**J**E ne m'en réfère pas au sentiment des auteurs qui soutiennent que cette maladie est incurable ; je dis au contraire que si l'on saigne promptement & avec exactitude les brebis qui en sont affectées, l'on préservera le plus grand nombre ; & cela dut-il ne pas être , l'on n'auroit aucune raison de ne point faire de tentatives , puisqu'elles entraînent ordinairement peu de dépenses.



Tomberai-je d'accord sur ce qu'ils observent que la toux se gagne & se communique? Non, sans doute; car combien voit-on de moutons qui toussent très-opiniâtement, qui éprouvent du dégoût, qui sont inquiets, & qui sont confondus dans une même bergerie avec une infinité d'autres! Ceux-ci continuent de se bien porter; ils boivent & mangent, ils sont gais aux champs & à l'étable; voilà donc qui prouve que l'on a prononcé à faux relativement à la contagion; probablement l'on avoit mal examiné.

Quoi qu'il en soit, la toux chez ces animaux reconnoît presque les mêmes causes que celles dont nous avons parlé, à l'occasion de la toux des bœufs & des vaches, du moins quant aux alimens, à la boisson, aux effets de l'air; lisez les pages 70 & 71. Il s'agit à présent d'établir une méthode curative.

Dans les commencemens une saignée pourroit être pratiquée à propos, sur-tout si l'haleine étoit courte & que la respiration fût à la gêne; mais je craindrois qu'elle nuisit si la toux étoit invétérée.

Il faut tout de suite recourir à des boissons adoucissantes. Par conséquent l'on donnera des décoctions de son miellées, des infusions tièdes avec les fleurs de pas-d'âne, de bouillon blanc, de mauve, de pavot rouge, &c. L'on se sert d'un cornet quand les animaux refusent de boire.

Une ou deux fois par jour, on leur fera



prendre en potion jusqu'à trois ou quatre cuillerées d'huile d'amandes douces ou d'olive qui ne soit pas rance.

Plusieurs fois dans la journée on exposera leurs naseaux à la vapeur de l'eau bouillante; on les y tiendra plus ou moins de tems.

On les nourrira avec du son humecté dans lequel on mêlangerà des feuilles de pas-d'âne, de navets & de choux rouges, hâchés menus; on se modérera sur la quantité. Le soir il ne faut rien donner de solide; l'on se contentera de l'eau blanchie avec la farine de seigle, d'orge, &c. On la tiédira auparavant.

L'on rechangera souvent de litiere, afin que ces bêtes soient plus chaudement, plus proprement, & mieux à leur aise. On ne les produira point à l'air par des tems froids ou humides, ou plutôt on devroit les garder à l'étable, jusqu'à ce qu'elles soient parfaitement guéries; elles en feroient bien mieux préservées des rechûtes.

Tout ceci s'exécutera dès le premier moment où la toux se manifeste. L'on insistera sur les mêmes procédés pendant quinze jours ou trois semaines plus ou moins; mais alors si les accidens subsistent, l'on retranchera la potion ci-dessus désignée, & on la remplacera par l'opiat suivant, dont la dose sera de la grosseur d'une noisette matin & soir; immédiatement après chaque dose, l'on fait avaler d'une infusion de



menthe & de pissenlit, adoucie avec le miel de raisins. ( 1 )

### O P I A T.

Prenez fleurs de soufre, six gros ; blanc de baleine , deux gros ; poudre d'iris de Florence , un gros. L'on incorpore le tout avec suffisante quantité de miel. Cette formule est tirée du manuel des dames de charité , page 192.

L'on purge suivant les circonstances quand la nécessité l'ordonne. De cette manière , l'on peut parvenir à sauver la plupart des moutons atteints de cette maladie. Au reste, en se réglant sur le prix des substances que j'indique , l'on n'est pas excusable de confier l'animal aux efforts de la nature ; dans ce cas-ci , elle a besoin qu'on l'aide.

### DES DOGES, MALADIE DU FOIE.

L'on doit juger que les moutons ont cette maladie , si à une toux sourde & profonde qu'ils éprouvent , on les voit maigrir de jour à autre & se tenir sur leurs jambes, par

---

( 1 ) L'on monde deux livres de raisins de leurs pepins ; on les met infuser chaudement pendant vingt-quatre heures dans six livres d'eau ; puis l'on fait bouillir l'infusion à diminution de la moitié ; l'on coule après , & l'on exprime fortement ; l'on y fait cuire ensuite deux livres de miel , en l'écumant jusqu'à consistance de sirop.



la peine & l'embarras de se coucher sur les flancs droit ou gauche.

Le foie de ces animaux est alors la seule partie affectée. Par l'inspection anatomique, l'on y a découvert une quantité surprenante de petites bêtes longues & plates, d'une forme semblable à celle des cloportes, & dont la couleur est cendrée & grisâtre; le nombre en est quelquefois si prodigieux qu'il garnit toute la substance de ce viscere à l'intérieur.

Quelques-uns disent encore y avoir trouvé des graviers qui tiroient sur le brun ou sur le jaune; enfin le délabrement se fait de toute maniere, & il est si grand, lorsque cette maladie a été perdue de vue, que souvent il ne reste de sa masse qu'une enveloppe flétrie & desséchée.

La qualité pernicieuse des plantes dont les brebis se nourrissent, à raison de leur entroposition, est regardée généralement comme la cause des doges; ainsi l'on raconte que toutes celles qui paissent dans des endroits marécageux, tombent infailliblement dans cet état; l'on n'en a même aucun doute.

Ce qu'il y a de très-positif, c'est que les brebis qui habitent des lieux élevés, qui broutent des plantes aromatiques, & qui s'abreuvent d'une eau courante, n'ont point de dérangemens de cette espece; tandis que l'on ne peut en préserver celles qui habitent un sol humide, & qui paissent autour des



étangs & des ruisseaux où l'eau est en stase ; nos métayers en sont convaincus , au point qu'ils ne gardent jamais qu'une année les animaux qu'ils ont nourris dans de tels pâturages.

Heureusement l'on est possesseur d'un remède sur lequel on peut vraiment compter , quand on l'administre de bonne heure. Or , si-tôt que le mal se manifeste, l'on doit agir , & ne rien remettre au lendemain ; le délais de quelques jours peut faire naître des obstacles que l'on ne surmonte pas toujours aisément. Ce remède consiste dans l'emploi de la moutarde & de l'eau-de-vie. L'on prend de celle-ci la moitié d'un verre , & une ou deux cuillerées à café de l'autre ; on mélange bien le tout , & on le donne à l'animal d'une seule fois ; il est bientôt hors de danger.

Nos villageois sont si rassurés sur l'heureux résultat de ce breuvage , qu'ils regardent comme très-inutile d'en répéter la dose. Cependant je crois que quelques-unes , comme deux ou trois sur semaine , ne feroient pas de trop ; du moins elles serviroient de prophylactique contre une prochaine récidive.

Ceux qui ont le choix du parcours , & peuvent conduire leur troupeau dans des endroits secs & arides , doivent profiter de cet avantage ; car la moindre omission est une faute , lorsqu'il est question de la santé



des bêtes, malgré la connoissance d'un remede qui guérit.

### *DE LA GALLE ET DE LA ROGNE.*

Les brebis sont dérangées du froid & du chaud; elles sont incommodées encore par la fatigue, & contrariées par la malpropreté, & l'air qu'elles respirent dans leurs étables; ainsi tout, jusqu'à la délicatesse de leur tempérament, les dispose à cette maladie.

Je ne la décrirai pas, parce qu'elle est à la connoissance de tout le monde. Une démangeaison plus ou moins vive, des boutons sur l'habitude du corps & spécialement au-dessus & au-dessous du museau, la caractérisent; c'est ce que personne n'ignore.

Je dirai néanmoins que la longueur, l'abattement & le dégoût l'accompagnent quelquefois; l'on peut croire alors qu'il y a plus d'altération dans les humeurs; aussi est-on engagé à plus de précautions lorsqu'il s'agit du traitement.

Peut-être la nourriture comme certaines plantes échauffantes, le sel, l'avoine, &c. contribue-t-elle à acrimonier le sang & la lymphe chez ces animaux; quoi qu'il en soit, l'on a des remedes qui sont propres à combattre cette affection; l'on réussit presque toujours.

L'on doit seulement distinguer celles qui gagnent le mal par contagion, & celles à qui il vient spontanément; car à ces dernières,



il faut un traitement méthodique, tandis que les premières n'en ont pas besoin.

Ce traitement méthodique consiste à changer la nature des alimens, & à donner pendant tout le tems de la cure, du son humecté, de la farine d'orge, des herbes vertes, & si la saison le permet des bourgeons & feuilles de peuplier, de celles de saule, &c.

En quinze jours l'on purgera deux fois, avec l'antimoine & le féné. Voyez dans l'article de la peste, mal. aiguës.

Le lendemain du purgatif, l'on fera prendre matin & soir de la fleur de soufre, à la dose de trois ou quatre drachmes, mêlée avec du son ou de la farine d'orge. Après une trentaine de prises, l'on pourra se contenter aux topiques suivans.

Targus recommande l'eau que l'on trouve dans les creux des troncs du hêtre; on en lave le corps des brebis rogneuses.

D'autres composent un onguent avec les racines de patience sauvage cueillies fraîchement; ils en ôtent la corde du milieu, ils coupent le reste des racines par petits morceaux, ils les écrasent dans un mortier, y jettent ensuite du beurre, & broient le tout ensemble; puis ils frottent jusqu'à ce que l'enficcation des pustules soit obtenue.

L'eau des feuilles & des rameaux de véronique, ramassée pendant qu'elle est dans toute sa force, & distillée ensuite au bain marie, n'est pas moins efficace.



L'on vante encore beaucoup l'infusion d'aristoloche ronde, l'huile de myrrhe par défaillance, & le liniment de Saturne qu'on prépare, en confondant égales parties de la dissolution de chaux, de plomb & d'huile rosat, & en agitant bien le tout pour que le mélange soit parfait.

Mais l'on emploie avec non moins de confiance le blanc rhafis & le nutritum, & ce qui est plus facile, le soufre, l'alun de glace & l'huile de chenevis; il suffit de frotter les boutons une ou deux fois, avec ce dernier ingrédient, ils s'effacent bientôt.

Il en est qui, par des vues de propreté, dégrasent le corps des bêtes après leur guérison; ( le meilleur véhicule pour cela est l'eau de lessive ou seulement l'eau tiède ) je trouve cette dernière précaution on ne peut plus sage, parce qu'au moins les sueurs cessent d'être empêchées par les corps gras que l'on a répandus sur la peau, & d'ailleurs en enlevant ces corps gras, l'on est sûr que la laine profitera mieux, & qu'elle prendra un éclat plus naturel.

Quant aux bêtes qui, par contagion ont gagné le mal, il est assez inutile de les préparer par des boissons & des purgatifs, & même de changer leur régime; ( je suppose qu'on aie à les traiter si-tôt qu'elles ont contracté la galle & que l'on s'en apperçoit; car si elles l'avoient porté quelque tems, il seroit indispensable de les gouverner, comme si le mal leur étoit venu du



vice des liqueurs ; ) ainsi on les frottera avec les onguens que nous avons indiqués ; ils leur conviennent comme ils conviennent aux autres.

Qu'on aie soin de les préserver toutes de l'humidité & du froid , soit en renouvelant souvent leur litiere , soit en leur mettant des couvertures qui les enveloppent bien. Je ne recommanderai pas de séparer les galleuses de celles qui sont saines ; chacun fait assez que cela se doit , comment & par quelle raison.

### OBSERVATIONS.

Enfin , l'on ne reconnoît aux moutons d'autres maladies chroniques que celles dont je me suis entretenu. Je dois dire à présent qu'elles sont communes aux boucs & aux chevres ; en effet , ces animaux participent des mêmes affections ; mais à leur égard , c'est le même traitement à suivre que pour les brebis ; tous les changemens à faire , naîtroient des circonstances.

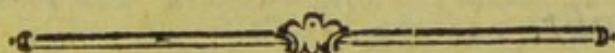
*Fin des maladies chroniques , &c.*





## T A B L E

## D E S M A T I E R E S.



## P R E M I E R E P A R T I E.

<b>A</b> V A N T - P R O P O S .	Page 3
De l'étrume.	5
Du charbougion.	7
Du tachet.	10
De la boucle.	15
Du felin.	18
Du guignet.	22
De la misse.	24
Du louvet.	28
Des tranchées & coliques.	30
Tranchées occasionées par la raréfaction.	34
Tranchées rouges.	35
Tranchées occasionées par les vers.	37
Alimens pris en trop grande quantité.	38
De la constipation.	39
Du pissement de sang.	41
Du gonflement.	44
Boisson dans le gonflement.	47
Bol dans le gonflement.	Ibid.
De la lente.	48
De la rétention d'urine.	53



# 136 TABLE DES MATIERES.

*Apozemes dans la rétention d'urine occosionées par des glaires.* Page 56

*Des étranguillons.* 57

## SECONDE PARTIE.

*Du morfondement.* 61

*De la toux.* 69

*Du dégoût.* 77

*De l'indigestion.* 81

*Hydropisie, vulgairement enflure.* 86

*Sciatique appelée goutte par les laboureurs.*

94

*Tignes ou dartres.* 102

*Chancres qui surviennent aux bœufs & aux*

*taureaux.* 106

## TROISIEME PARTIE.

*Du gonflement.* 109

*De la fièvre.* 110

*De l'avortin.* 112

*De la peste.* 115

*De la gouleme.* 120

## QUATRIEME PARTIE.

*De la toux.* 125

*Des doges, maladies du foie.* 128

*De la galle & de la rogne.* 131

Fin de la Table.



# Table

Des matières contenues dans ce Recueil.

---

De la ferrure sous le point de vue hygiénique  
par m. Rodet, in 8 figures. 1841.

Conjectures sur l'origine du mot  
fourbure, par m. Hazard, 1837.

Mémoire sur la pousse des chevaux,  
par m. Demoussy, 1824.

Instruction sur les Soins à donner aux  
Chevaux. 1817.

Lettre sur la nourriture des bestiaux  
à l'étable par Eschiffelli, 1817.

Instruction sur la manière de gouverner  
les vaches laitières par m. Chabert  
et Hazard.

Altération du lait de vache par M. M.  
Chabert & Fromage. 1805.

aperçu sur la perfectibilité de la médecine  
vétérinaire par Hyggaleng. an. IX.

Cabteau des maladies aiguës et  
chroniques, par Devillaine.



THE DEPT. OF AGRICULTURE

1890

REPORT OF THE

COMMISSIONER OF THE

GENERAL LAND OFFICE

FOR THE YEAR 1890

AND THE

LAND OFFICE

FOR THE YEAR 1890

AND THE

LAND OFFICE

FOR THE YEAR 1890

AND THE

LAND OFFICE

FOR THE YEAR 1890







